
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

NOUVEAU THÉATRE.

NOUVEAU THÉATRE

OU

CHOIX DES MEILLEURES PIÈCES

QUI

ONT PARU DEPUIS DOUZE ANS.

TOME CINQUIÈME.

A HAMBOURG
CHEZ PIERRE FRANÇOIS FAUCHE ET COMP.
ET A BRUNSWICK,
CHEZ ALEXANDRE PLUCHART, IMP-LIBRAIRE.

1804.

LE
SÉDUCTEUR AMOUREUX,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,
ET EN VERS.

Par LONGCHAMPS.

Représentée, pour la première fois, par les artistes sociétaires du théâtre français de la république, le 4 Pluviôse an XI.

PERSONNAGES.

VARENNES, père d'Adèle, et oncle de Cézanne.

CÉZANNE, amant d'Adèle.

MEILCOUR, ami de Cézanne.

VALENTIN, valet de Cézanne.

ADÈLE D'ERNANGES, fille de Varennes, jeune veuve.

FLORESTINE, suivante d'Adèle.

L'ESPÉRANCE.

UN LAQUAIS de Meilcour.

La scène est au château de M. de Varennes.

LE SÉDUCTEUR AMOUREUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉZANNE, *seul, assis à une table, une plume à la main, un papier devant lui.*

Toujours amant heureux, et maître de mon cœur,
Toujours craint et chéri, lorsqu'en triomphateur
Le plaisir me portait sur son aile rapide,
Qui m'eût prédit qu'un jour je deviendrais timide?
Qu'un jour on me verrait, soupirant, circonspect,
Entraîné par l'amour, contraint par le respect,
Exhaler mes ennuis en romance plaintive?
Moi!... Cézanne!... voilà pourtant ce qui m'arrive!
Ah! de cet amour-là si je guéris jamais...
J'en rirai bien, je crois.... Achevons mes couplets.

(Pendant qu'il relit ses couplets, Florestine est entrée, sans être vue, pour arranger, dans des vases, des fleurs qu'elle tient à la main. A un léger bruit qu'elle fait Cézanne l'aperçoit.)

SCÈNE II.

CÉZANNE, FLORESTINE.

CÉZANNE, *entendant quelqu'un, cache précipitamment sa romance sous les papiers qui sont sur la table.*

Quelqu'un vient... cachons vite.. Ah! c'est vous, Florestine!

FLORESTINE.

Oui, monsieur, c'est moi-même.

CÉZANNE.

Où donc est ma cousine?

FLORESTINE.

Tout à l'heure au jardin elle cueillait ces fleurs.

CÉZANNE.

Ah! donnez-m'en...

FLORESTINE.

Oui-dà!... quelles vives couleurs!
Quel parfum doux et pur!... L'heureuse fleur cueillie
Par la main qu'on chérit semble encore embellie...
Je sais cela.

CÉZANNE.

Vraiment!... Et vous savez aussi
Quelle est la belle main que je préfère ici?

FLORESTINE.

Je le soupçonne au moins... Du père, de la fille
Et de vous se compose au château la famille:
Le père est fort aimable, et j'ai quelques appas;
Mais au château pour nous, vous ne resteriez pas.

CÉZANNE.

Vous avez donc cru voir mon amour pour Adèle?

FLORESTINE.

Non: j'ai cru voir l'amour que vous feignez pour elle.

CÉZANNE.

Feindre!... Eh! n'a-t-elle pas ce qu'il faut pour charmer?

FLORESTINE.

Oui, mais vous n'avez pas ce qu'il faut pour aimer.

CÉZANNE.

Autrefois j'aurais su vous convaincre vous-même,
De ce que vaut mon cœur, et vous prouver que j'aime
Autant qu'un autre: mais, je le dis franchement,
Je suis trop amoureux pour être encor galant;
Et malgré ces yeux-là, c'est pour votre maîtresse
Que je veux vous forcer de croire à ma tendresse.

FLORESTINE.

J'y croirais plus pour moi... La sotte vanité
Combattrait avec vous mon incrédulité...
Pour un autre on voit mieux.

CÉZANNE.

Ma chère Florestine,
Si vous me serviez bien auprès de ma cousine,
Je pourrais vous le rendre auprès de Valentin,
Et vous faire à tous deux le plus heureux destin.
Pensez-y.

FLORESTINE.

Séducteur!... je n'en veux point... Tel maître,
Tel valet, nous dit-on... et Valentin, peut-être,
Ne vaut pas mieux que vous... Mais fût-il un trésor,
La perle des amans, j'aurais la force encor
D'y renoncer plutôt que de trahir madame.

CÉZANNE.

Est-ce donc la trahir que de servir ma flamme?

Ah! le ciel m'est témoin qu'en attaquant son cœur,
Peut-être plus qu'au mien je songe à son bonheur.

FLORESTINE.

Et que pourriez-vous donc faire encore pour elle?
Veuve, jeune, bien faite, aimable, riche, belle,
Elle a tout ce qui plaît, grâces, talens, esprit;
On l'estime au dehors, chez elle on la chérit,
Elle a de vrais amis, le pere le plus tendre:
Que lui faut-il de plus?

CÉZANNE.

Ah! j'aime à vous entendre
Vanter votre maîtresse avec cette chaleur!
Je pense comme vous... Pourtant, au fond du cœur,
Je souffre en lui voyant tant de biens en partage,
Qu'elle ne puisse pas m'en devoir davantage.

FLORESTINE.

Comme c'est délicat! et pour vous quel plaisir
Si quelque bon malheur venait à la saisir!
Le beau rôle à jouer près de femme jolie
Que de la consoler! Au chagrin qui s'oublie
Succède doucement pour le consolateur
Un sentiment bien pur, bien tendre, bien flatteur;
C'est la reconnaissance... ou l'on croit que c'est elle...
On s'y livre sans crainte... Une âme noble et belle
N'en saurait trop avoir... Puis on trouve un beau jour
Que la reconnaissance est changée en amour...
Voilà comme on arrive au plaisir par la peine.

CÉZANNE.

Aux chagrins plus souvent c'est le plaisir qui mène.
Je ne suis pas heureux, et j'en dois accuser

Mes succès... Je conviens qu'on m'en vit abuser...
Mais quand je suis changé... quand je suis franc, sincère,
Ne saurai-je donc plus persuader, ni plaire?
Ma chère Florestine, à compter d'aujourd'hui
Promettez que j'aurai dans vous un sûr appui;
N'est-ce pas?... Un peu d'or m'eût gagné la soubrette
Autrefois... Mais je crois, qu'attachée et discrète,
L'avantage d'Adèle est le plus sûr appât
Qu'on puisse vous offrir; et je ne voudrais pas
Avilir mes moyens de réussir près d'elle;
J'ai besoin d'estimer ceux que chérit Adèle.
Je sais qu'elle vous aime, et vous le méritez;
Votre zèle vous rend digne de ses boutés:
Je vous sais même gré de votre défiance;
Elle vous fait honneur... Mais votre conscience
De servir mon amour peut vous permettre enfin,
Et j'y compte.

FLORESTINE.

Non pas, monsieur: vous êtes fin,
Mais je ne suis pas gauche, et malgré votre adresse,
Vous n'obtiendrez jamais que contre ma maîtresse
Je serve vos complots.

CÉZANNE.

Mes complots!... En honneur
Je ris... pour éviter de prendre de l'humeur.
Mes complots!... Savez-vous qu'à force d'être fine
Vous perdez la raison.

FLORESTINE.

J'ai tort... je vous devine.

CÉZANNE.

Au moins, si je ne puis espérer vos secours,
Vous serez neutre?

FLORESTINE.

Oh! non.

CÉZANNE.

Je n'ai donc pour recours,
Qu'amour et bonne foi... que ma seule franchise.

FLORESTINE.

Mauvais appui, monsieur, s'il faut que je le dise.

CÉZANNE.

Nous verrons: de ce pas je m'en vais l'essayer.

FLORESTINE.

Sans rancune.

CÉZANNE, *sortant.*

Oh! du tout.

SCÈNE III.

FLORESTINE, *seule.*

Il oublie un papier
Qu'il cachait avec soin lorsque je suis venue:
La vérité par-là pourrait être connue....
Cherchons... Bon! je le tiens.

(Valentin entre: elle serre le papier sans avoir le temps d'y regarder.)

SCÈNE IV.

FLORESTINE, VALENTIN.

VALENTIN.

Mon maître n'est pas là?

FLORESTINE.

Tu vois bien que non.

VALENTIN.

Oui... mais puisque te voilà,
Je reste; j'ai toujours quelque chose à te dire:
Comment vont nos amours?

FLORESTINE.

Froidement.

VALENTIN.

Tu veux rire.
Trouves-tu près de toi que je manque d'ardeur?

FLORESTINE.

Mon dieu, non, je t'assure.

VALENTIN.

Où donc est la froideur?

FLORESTINE.

De mon côté.

VALENTIN.

C'est vrai. Sais-tu que je m'étonne
De n'être pas encore heureux? Jamais personne
Ne m'a tant fait languir, et je tremble, entre nous,
De finir bêtement par m'offrir comme époux,
Pour peu que ta vertu me fasse encore attendre...
Car je t'aime, en honneur, de l'amour le plus tendre.

FLORESTINE.

Et tu ne doutes pas qu'alors sans balancer
J'accepte?

VALENTIN.

Songe donc à l'honneur de fixer
Un galant tel que moi. N'es-tu pas trop heureuse
De borner d'un seul mot ma carrière amoureuse,
Je pouvais aller loin sous monsieur. . Cependant,
Pour faire un séducteur je suis trop bon enfant.
Il faut, sans s'arrêter, voler de belle en belle,
Et moi je suis parfois tenté d'être fidèle.
Je gémis quand je songe aux pleurs, au long tourment
Dont nous faisons payer le bonheur d'un moment,
Quittant une beauté sitôt qu'elle est conquise,

FLORESTINE, *souriant.*

Même avant.

VALENTIN.

Moi! Jamais. Dès qu'elle m'est acquise,
Pour suivre ailleurs monsieur, loin d'elle il faut m'enfuir:
Combattre et vaincre est beau, mais ce n'est pas jouir.
Mon maître, en vrai héros, voit leurs tendres alarmes;
Moi jamais d'un œil sec je n'ai pu voir les larmes
Que je faisais verser.

FLORESTINE.

Ton maître t'a gâté;
Ton âme cependant garde un fond de bonté
Qui me plaît.

VALENTIN.

Oh! je vais être meilleur encore.

FLORESTINE.

J'aime cela... Quelle est la beauté qu'il honore
Maintenant de son choix? dis, sais-tu, Valentin?

VALENTIN, *avec suffisance.*

Si je le sais! Eh! c'est madame Saint-Bertin,
Dont le château voisin se voit de tes croisées,
Et dont un des laquais marche sur mes brisées,
Je crois, hein!

FLORESTINE.

Sois tranquille. Hé bien, ton maître?...

VALENTIN.

Hé bien!
Nous touchions au succès, il ne s'en fallait rien,
Ou presque rien, lorsque la semaine dernière,
Après avoir passé près d'une année entière
Dans les biens qu'en mourant lui laissa son époux,
Ta maîtresse revint habiter près de nous.
Mon maître, son parent, son ami dès l'enfance,
En parut si content, qu'on lui fit la défense
De venir au château... Malgré la parenté,
Madame Saint-Bertin craignait qu'il fût tenté
De consoler la veuve... Elle est jalouse, altière:
Nous, de notre côté, nous avons l'âme fière;
Sans recevoir de lois nous voulons en dicter,
On nous adore ainsi... Cet ordre de rester
Fut pour nous à l'instant le signal de la fuite,
Et nous vînmes ici nous placer tout de suite
En observation: nous voulons voir venir.
Par se raccommoder tout cela doit finir:
Mais il faut en vainqueur sortir de la querelle...
Enfin, nous attendons ici qu'on nous rappelle.

FLORESTINE.

C'est le plan de ton maître?

VALENTIN.

Il ne-me l'a pas dit:
Mais je sais sa tactique... avec un peu d'esprit,
Vois-tu, ma chère enfant, il n'est pas nécessaire
Qu'on vous explique tout. Monsieur pour l'ordinaire,
Avec un geste, un mot, me donne à deviner
Les choses que tout haut il ne peut m'ordonner.
J'ai l'air d'avoir eu tort, en public il me gronde,
Et m'approuve en secret. Oh! je connais mon monde.

FLORESTINE.

De ma maîtresse aussi ne t'a-t-il pas semblé
Qu'il s'occupait.

VALENTIN.

Lui? non; il m'en aurait parlé.

FLORESTINE.

Ah!

VALENTIN.

De chaque conquête il me fait mettre en note
Et la date et le nom, depuis une anecdote
Assez drôle... Il faisait un jour de ses billets
La revue annuelle, et pour lui j'extrayais,
Avec discernement dans la correspondance,
Quelques lettres de choix qu'on garde par prudence...

FLORESTINE.

Oui-dà!

VALENTIN.

Toujours le reste ou se brûle, ou se rend.
Nous trouvons dans le nombre un paquet assez grand,
Dont nous méconnaissons le style et l'écriture.

(Ces billets, tu le sais, n'ont pas de signature)
Pour en savoir l'auteur, de l'un à l'autre bout,
Sans passer un seul mot, nous relisons le tout,
Nous voyons que la dame avait fait une absence,
Qu'elle écrivait de loin: *N'oubliez pas Hortense;*
D'autres détails encore... Et malgré tout cela,
A notre souvenir rien ne la rappela.

FLORESTINE.

Le perfide! oublier jusqu'au nom de sa dame!

VALENTIN.

C'est vilain... mais peut-être aussi plus d'une femme
(Soit dit sans t'offenser) sur ses amans nombreux
En pourrait à la longue oublier un ou deux.

FLORESTINE, *riant.*

Je n'en jurerais pas.

VALENTIN.

Hein!... Mais le plus comique
C'est qu'enchanté d'un style et tendre et pathétique,
Monsieur, pendant huit jours, ne songea constamment
Qu'à retrouver sa belle... et je vis le moment
Où sa tête tournait pour *l'Hortense... oubliée.*
Depuis, dès qu'à son char une femme est liée,
Sur notre *memento* je l'écris promptement.

FLORESTINE.

Bonne précaution!

VALENTIN, *emphatiquement.*

Au cœur de ton amant
Par un moyen plus sûr ton image est gravée,
Et jusqu'au jour suprême y sera conservée.
Fais-tu même promesse à ton cher Valentin?

FLORESTINE.
Quelqu'un vient; laisse-moi.

(Valentin sort.)

SCÈNE V.

FLORESTINE, ADÈLE.

FLORESTINE.
Madame a, ce matin,
Promené bien long-temps.

ADÈLE.
Je viens de chez mon père.

FLORESTINE.
Vous n'avez donc pas vu le cousin?

ADÈLE.
Non.

FLORESTINE.
J'espère.
Avoir en main de quoi le confondre aujourd'hui;
Je vous dirai tantôt ce que m'a dit sur lui
Valentin son valet: je me suis fait instruire.
De son côté, le maître a voulu me séduire.

ADÈLE.
Chez moi? c'est un peu fort!

FLORESTINE.
Eh mais, entendons nous!
Il voulait me gagner comme appui près de vous.

ADÈLE.
Comment s'y prenait-il?

FLORESTINE.

Avec assez d'adresse :
Il parlait bonne foi, fidélité, tendresse,
Grands mots dont il abuse.

ADÈLE.

Oh! oui, voilà son tort.

FLORESTINE.

Mais voici ce qu'il faut que vous sachiez d'abord;
A le bien démasquer cela peut nous conduire:
Lorsque je suis entrée, il s'occupait d'écrire
Une lettre.

ADÈLE.

A qui donc?

FLORESTINE.

Nous allons le savoir;
Ce n'était pas à vous.... car dès qu'il m'a pu voir,
Sous ces autres papiers bien vite il l'a jetée.
Je n'ai pas fait semblant de m'en être doutée...
J'ai noué l'entretien... à le contrarier:
J'ai pris plaisir exprès pour lui faire oublier
Sa lettre qu'un instant je voulais lui soustraire,
Et j'ai si bien trouvé moyen de l'en distraire,
Qu'en son impatience il l'a laissée ici
Pour courir vous trouver.

ADÈLE.

L'avez-vous?

FLORESTINE.

La voici,
Madame.

ADÈLE.

Avez-vous lu?

FLORESTINE.

Non, vraiment, pas encore;
Je n'ai pas eu le temps.

(Elle l'ouvre et lit.)

« A celle que j'adore. »

ADÈLE, *lui prenant le papier.*

Donnez: on ne doit pas surprendre le secret...

FLORESTINE.

D'un séducteur?.. Il est permis d'être indiscret
Avec l'homme qui fit métier toute sa vie
De tromper. Oh! lisons, madame, je vous prie:
On peut voir des papiers qu'on trouve tout ouverts:
Nous ne violons rien. Lisons.

ADÈLE, *jetant négligemment les yeux sur le papier.*

Ce sont des vers;
C'est moins important.

FLORESTINE.

Oui, pour qui?

ADÈLE.

Mais il me semble
Qu'ils me sont destinés; j'y vois mon nom.

FLORESTINE.

Je tremble.
D'avoir été sa dupe... Ah! le piége est adroit!
Donnez; remettons-les bien vite au même endroit.

ADÈLE.

Non, je veux les chanter; ils vont sur l'air que j'aime.

FLORESTINE, *à part.*

Je cherchais à lui nuire, et l'ai servi moi-même.

SCÈNE VI.

ADÈLE, FLORESTINE, CÉZANNE.

ADÈLE, *se mettant au piano.*

Trompeur, inconstant et léger,
Au plaisir seul j'étais fidèle,
L'amour voulut pour se venger,
Me soumettre aux charmes d'Adèle...
Avec art j'inspirais l'amour
Quand je n'avais qu'indifférence,
Et quand il me brûle à mon tour,
Je n'inspire que défiance.

(Pendant le premier couplet, Cézanne entre; Florestine, qui est appuyée sur la chaise de sa maîtresse, ne peut le voir: il écoute avec plaisir Adèle chanter ses couplets. Après le premier, elle dit à Florestine.

ADÈLE.

COMMENT les trouvez-vous?

FLORESTINE.

Parfaitement chantés,
Madame; assurément, d'ailleurs vous y mettez
Toute l'expression que l'auteur peut attendre,
Il serait trop heureux s'il pouvait vous entendre.

Adèle, en outrageant ma foi,
Tu te fais outrage à toi-même,
Il est impossible, crois-moi,
De feindre en te disant: je t'aime!
Ah! je puis souffrir ta rigueur,
Ou même ton indifférence...
Mais que je puisse de ton cœur
Bannir au moins la défiance!

(Après ce couplet, Florestine prend la romance sur le piano, et dit.)

Qu'il ignore du moins qu'on a vu ses couplets.
Donnez, donnez, madame.

(En se retournant pour la mettre sur la table, elle voit Cézanne, laisse tomber le papier et s'enfuit en criant :)

Ah !

SCÈNE VII.

ADÈLE, CÉZANNE.

ADÈLE.

C'est vous.

CÉZANNE, *relevant ses vers.*

Gardez-les.

Je rends grâce à la main qui sous vos yeux, Adèle,
A mis de mon amour l'expression fidèle,
Je ne l'espérais pas, et de ma bonne foi
Ces vers sont un garant... Ils n'étaient que pour moi.

ADÈLE, *imitant Cézanne.*

Malgré votre air naïf, mon dieu ! l'on vous devine,
Et ces vers mal cachés pour tenter Florestine
Ont été sur la table oubliés tout exprès...
Ou Florestine même est dans vos intérêts.

CÉZANNE.

Non, je ne connais pas de plus cruel supplice
Que de toujours s'entendre accuser d'artifice !

ADÈLE.

Oh ! c'est désespérant, et surtout pour un cœur
Qui ne connut jamais que simplesse et candeur !
Cézanne, en bonne foi, neuf ou dix mois d'absence
Vous font-ils oublier que, liés dès l'enfance,

Sous le double rapport de parens et d'amis,
Sous ma garde en tous temps vos secrets furent mis?
Et ces secrets, enfin, n'ont-ils pas dû m'apprendre
Que votre âme jamais ne se laissa surprendre
Par un sentiment vrai, que vos succès nombreux
Furent tous obtenus par cet art dangereux
D'étudier les goûts, l'humeur, le caractère
Des victimes à qui l'on projette de plaire,
D'affecter à son choix ou la vive gaîté,
Ou la mélancolie, ou la timidité,
De donner au regard, au geste, à la parole,
L'air et l'expression qu'exige chaque rôle,
De feindre, de sang froid, un délire trompeur,
De hâter à son gré les battemens du cœur,
Et de presser l'instant d'un triomphe rapide
En versant à propos une larme perfide?
Voilà ce que je tiens de vous... Et c'est à moi
Que vous venez parler de votre bonne foi!
Ah! c'est vraiment aussi vous croire trop habile!
Je sens que le triomphe, étant plus difficile,
Par cette raison seule en serait plus flatteur,
Et que le dernier trait dans l'art du séducteur,
C'est de séduire enfin sa propre confidente...
Mais ne l'essayez pas... je me sens trop prudente
Pour donner dans le piége.

CÉZANNE.

Abusez-vous assez
De ces honteux secrets qu'en vos mains j'ai placés?
Ne devriez-vous pas voir dans ces aveux même
Une preuve de plus qu'en effet je vous aime?
Pour combattre aujourd'hui votre incrédulité,

Ai-je d'autres moyens que ma sincérité?
Pour vous persuader d'une feinte tendresse
Pourrais-je me flatter d'avoir assez d'adresse?

ADÈLE.

Par exemple, ceci n'est pas très-mal adroit.

CÉZANNE.

Oh! non, non; l'amour seul peut me donner le droit
D'oser en ce moment vous parler son langage;
L'amour seul peut encor me donner le courage
De souffrir, s'il le faut, vos rigueurs, vos refus,
Pourvu que de tromper vous ne m'accusiez plus,
Pourvu que votre cœur, au mien rendant justice,
Ne me soupçonne plus d'un coupable artifice.

ADÈLE.

C'est que le grand obstacle, et vous le savez bien,
Est de persuader... Plaire pour vous n'est rien.

CÉZANNE.

Vous pouvez me railler sans que je m'en offense:
L'amour-propre finit où l'amour vrai commence.

ADÈLE.

Modeste! Ah! s'il est vrai, ce miracle, en effet,
Par l'amour seul en vous peut avoir été fait;
Mais avec un talent aussi grand que le vôtre
On prend ce masque-là comme on en prend un autre,
N'est-ce pas?

CÉZANNE.

Quoi! toujours me parler de talent!
En ai-je auprès de vous?

ADÈLE

Beaucoup... Mais, imprudent,
Pourquoi m'avoir aussi montré votre science?

En apprenant l'attaque on apprend la défense...
C'est avec vos leçons que je vous bats... Ainsi,
De ne pas remporter cette victoire-ci
La honte n'est pas grande... et du moins, comme maître,
Cela vous fait honneur... Mais le monde, peut-être,
S'il vient à le savoir, va, pour un seul revers,
Oublier tout l'éclat de vos succès divers:
C'est bien injuste au moins.

CÉZANNE.

Ah! je voudrais moi-même
Pouvoir les oublier!... Dieu! quel bonheur extrême
Si de mon souvenir, et du vôtre à la fois,
Je pouvais effacer tous ces honteux exploits!
Adèle, si jamais, par de fausses tendresses,
Je n'avais abusé de crédules maîtresses;
Si, promenant partout mes volages désirs,
Je n'avais pas cherché de coupables plaisirs,
De mon premier amour vous auriez donc l'hommage!
Ma bouche n'aurait point profané ce langage,
Vous me croiriez... votre âme avec sécurité
Oserait se fier à ma sincérité,
Vous m'aimeriez peut-être... et quand mes yeux humides
Vous peindraient mon espoir, ou mes craintes timides,
Vous ne les fuiriez pas... Adèle, oh! dîtes-moi
Si rien ne vous portait à soupçonner ma foi,
Si mon cœur était pur... Croyez-vous que vous-même
Alors, pussiez répondre à mon ardeur extrême?

ADÈLE, *hésitant.*

Mais...

CÉZANNE.

Serais-je payé par un tendre retour?
Parlez.

ADÈLE.

Vous arrivez au but par un détour,
Serpent!

CÉZANNE.

Un détour! Ah! cruelle que vous êtes!
Si vous connaissiez bien le mal que vous me faites,
Vous me l'épargneriez...

ADÈLE, *indécise.*

Oui, voilà donc comment
On s'y prend pour pleurer! il est heureux vraiment
Que ce talent chez vous me fût connu d'avance;
Vos larmes auraient pu déranger ma prudence,
Je le sens...

CÉZANNE.

Vous feignez de ne me croire pas,
Mais vous doutez au moins .. Vous vous dites tout bas:
S'il m'aime cependant, si son âme est sincère,
Combien il doit souffrir de l'ironie amère,
Du doute injurieux qui règne en mes discours!
S'il m'adore, est-ce à moi d'empoisonner ses jours?
Et comment réparer mes torts? que de tendresse
Il faudra pour payer un soupçon qui le blesse!

ADÈLE.

Je puis vous assurer que je ne me dis rien
De tout cela.

CÉZANNE.

Tenez, quand j'y refléchis bien,
Je sens renaître un peu d'espérance en mon âme,

Je sens que tôt au-tard, malgré vous, à ma flamme
Il faudra croire enfin... Pour obtenir ce point
D'adresse ou de talent je ne me flatte point;
Je me dis seulement que partout sur la terre
La vérité conserve un certain caractère
Qu'on ne méconnaît pas... On peut bien, en passant,
Emprunter à peu près sa voix et son accent,
Mais bientôt, croyez-moi, celui qui la profane
Laisse dans son regard, son geste, ou son organe
Échapper son secret... Jamais l'art imposteur
N'imitera long-temps le langage du cœur;
Jamais, heureusement, je n'ai su dire j'aime
Comme je vous le dis... C'est que l'âme elle-même,
Sur mes lèvres, pour vous, semble apporter ces mots;
C'est que...

ADÈLE.

Dites-moi donc, de grâce, à quel propos,
D'amis que nous étions, vous vous mettez en tête
Le malheureux projet de faire ma conquête?

CÉZANNE, *impatient.*

Je n'ai point de projet... En vous le séducteur
A toujours respecté la fille d'un tuteur,
La femme d'un ami: d'une insultante épreuve
Je ne vous pris jamais pour objet; et la preuve
En est dans mes aveux; je ne vous cachais rien:
C'était pour vous tromper prendre un mauvais moyen.
Mais enfin, de vous-même en vous voyant maîtresse,
Je me suis étonné d'aimer avec ivresse...
L'absence, je le sais, n'a point changé vos traits;
Mais je ne vous vois plus comme je vous voyais:
Autrefois à mes yeux vous n'étiez que charmante;

Aujourd'hui tout en vous me séduit et m'enchante:
Je ne puis plus toucher sans un frémissement
Cette main qu'autrefois je tenais froidement:
Dans vos regards, sans trouble, autrefois j'ai pu lire;
Aujourd'hui dans mon âme ils portent le délire;
Et je ne conçois pas que, sans vous adorer,
Un seul jour près de vous on m'ait vu demeurer.
Je perds tout à cela; l'on me trouvait aimable,
Et je deviens rêveur, distrait, insupportable:
Il semblait qu'avec moi partout vous vous plaisiez;
Je n'ai plus la gaîté dont vous vous amusiez:
Je me sens consumé d'un feu qui me dévore.

ADÈLE, *riant.*

Consolez-vous, mon cher; vous m'amusez encore.

CÉZANNE.

Par ma folie, hélas! je n'ai que ce moyen,
Je l'avoue à ma honte.

ADÈLE.

Oh! vous ne risquez rien:
Quand on a votre esprit, c'est encore une adresse
Que de n'en plus montrer; cela nous intéresse.
L'amour en donne aux sots, et l'ôte aux gens d'esprit;
Moins on en montre alors, plus on nous attendrit.
Une femme se dit: quelle métamorphose!
Pauvre homme! il est bien sot! mais moi seule en suis caus
C'est à moi de guérir le mal qu'ont fait mes yeux...
Je vous crois assez fin pour vous faire ennuyeux.
Tenez, restons amis, cousin, je vous en prie.

CÉZANNE.

Osez-vous bien m'offrir ce vain titre d'amie!
Quoi! vous pouvez penser que je veux vous trahir,

Et vous ne m'aimez pas assez pour me haïr!
Détestez-moi plutôt; sur cette indifférence,
Oui, la haine à mes yeux aurait la préférence.

SCÈNE VIII.

CÉZANNE, ADÈLE, FLORESTINE.

FLORESTINE.

On vous attend, madame.

ADÈLE.

Où donc?

FLORESTINE.

A déjeûner.

ADÈLE.

Déjà?

FLORESTINE, *d'un air fin.*

C'est que d'ici l'on n'entend pas sonner,
Apparemment.

ADÈLE, *à Cézanne, lui donnant la main.*

Allons.

FLORESTINE.

Votre père est à table,
Avec monsieur Meilcour.

ADÈLE.

Meilcour? Ah! c'est aimable,
D'être venu nous voir. N'est-ce pas votre ami?

CÉZANNE, *avec humeur.*

Oui. (*Ils sortent, et se séparent à la porte du fond.*)

SCÈNE IX.

FLORESTINE, *seule, regardant sortir Césanne.*

Notre amant, je crois, n'est content qu'à demi,
Ma maîtresse aura fait une belle défense;
Je craignois bien un peu l'effet de la romance...
J'avois fait une école... Oh! quand j'aurai tout dit,
Il sera bien adroit s'il ne perd son crédit!
Mais je veux au plus tôt tout conter à madame:
Contre le séducteur il faut armer son âme;
Il faut la garantir des pièges du cousin.
Comment donc! il y va de l'honneur féminin.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

VARENNES, MEILCOUR, ADÈLE. *Elle prend un métier, et brode.*

MEILCOUR.

Pourquoi n'ai-je pas vu Cézanne à déjeûner?

VARENNES.

Mais il était allé, je crois, se promener;
Il l'a fait dire au moins... Ah! d'abord ma manière
Est que l'on ait ici liberté toute entière.

MEILCOUR.

C'est la bonne.

VARENNES.

Il faut vivre entre amis sans façon;
On reste dans sa chambre, ou l'on vient au salon,
Comme on veut: de chez moi la contrainte est bannie;
Je n'aime pas ces gens pleins de cérémonie,
Dont les attentions, les soins minutieux
Semblent vous avertir que vous êtes chez eux.

MEILCOUR.

Franchise d'un côté, grâce et beauté de l'autre,
C'est, monsieur, un séjour enchanteur que le vôtre,

Et pour y demeurer je ne suis pas surpris
Que Cézanne abandonne aussi long-temps Paris...
Déjà l'on y murmure un peu de son absence.

VARENNES.

Oui-dà! Quelques beautés?... car les maris, je pense,
Ne s'en affligent pas.

MEILCOUR.

Non: à le retenir
Ils vous engageroient... de le voir revenir
Ils ne sont vraiment pas si pressés que leurs femmes.

VARENNES.

On leur déplait un peu quand on plait trop aux dames.
Cézanne est un gaillard!..

MEILCOUR.

C'est un homme charmant!
Moi, je l'aime beaucoup, et je le dois vraiment;
Il a développé les dons de la nature
En moi... Ce n'est pas tout d'avoir de la figure,
D'être jeune, bien né, riche, assez bien bâti,
Il faut de tout cela savoir tirer parti:
Cézanne m'a montré le grand art d'être aimable.

ADÈLE, *sans lever les yeux de dessus son ouvrage.*

En vérité?

MEILCOUR.

D'honneur, je lui suis redevable
D'une part des succès qu'on me voit obtenir.

ADÈLE.

Il est modeste à vous, au moins, d'en convenir.

MEILCOUR.

Non, je crois y gagner: pour mon guide et mon maître
Dans le monde, tout haut, j'aime à le reconnaître.

ADÈLE, *ironiquement.*

Cela vous fait honneur à tous les deux... Ainsi,
Du mal que vous ferez il doit répondre aussi?

MEILCOUR.

Comment du mal!

VARENNES, *riant.*

Oh! oui... c'est la grande querelle
Que fait à son cousin la moraliste Adèle;
Elle ne peut souffrir que l'on se fasse un jeu
De l'honneur de son sexe.

ADÈLE.

Ai-je tort?

VARENNES.

Moi, pour peu
Qu'on ne séduise point ma femme, ni ma fille,
Ni ma sœur, ni personne enfin de ma famille,
Je ris très-volontiers de vos tours, j'en conviens.

MEILCOUR.

Et vous avez raison. Mais c'est que je soutiens
Que le désir léger, promenant son hommage,
Doit plaire à la beauté mille fois davantage
Que ces élans fougueux et ces grands sentimens
Qui font perdre l'esprit à tous les vrais amans.
Comparons... Voyez-vous ce monsieur qui soupire
Au bal, et pince Eglé pour l'empêcher de rire?
C'est un pauvre amoureux: depuis qu'il est épris,
Il déteste les jeux, les fêtes et les ris;
Il voudrait vivre seul avec sa douce amie;
Il ne voit qu'elle au monde... il l'adore et l'ennuie...
Voyez-vous près d'Elvire un jeune homme charmant,
Qui sème autour de lui la joie et l'enjouement?

Par cet art de charmer, dont peut-être il abuse,
Il séduit vingt beautés, les trompe et les amuse:
Préoccupé, distrait, l'amant perd ses moyens
Pour plaire... L'homme adroit conserve tous les siens:
Montrez-moi deux rivaux, et contre la tendresse
Je parirai toujours en faveur de l'adresse.

ADÈLE.

A vos tableaux on peut en opposer, je crois,
D'un autre genre.

VARENNES.

Oh! oui, oui: par exemple, moi
J'étais avant l'hymen fort épris de sa mere...
Cela n'empêcha pas que je parvinsse à plaire,
Et qu'un petit rival, bien sémillant, bien vain,
Qui bourdonnait près d'elle... acceptât de ma main,
Pour me céder la place, un fort grand coup d'épée.
Quatre mois sur son lit, après cette équipée,
On garda mon jeune homme... et pendant ce moment
Je plus, et j'épousai.

MEILCOUR.

Merveilleux dénouement!

VARENNES.

Oui, certes; je lui dois cette fille chérie
Qui fait, depuis vingt ans, le bonheur de ma vie,
Et qui consent encore à charmer mes vieux jours.
Cela vaut bien, je crois, les frivoles amours.
Et les exploits galans dont vous faites trophée,
Monsieur.

MEILCOUR, *pirouettant.*

Vous travaillez, d'honneur, comme une fée,

Madame, et sous vos doigts semblent naître les fleurs,
Ainsi que sous vos pas.

ADÈLE.

Est-ce que les fadeurs
Sont de mode encor?

MEILCOUR.

Non... près du sexe, au contraire,
Nos aimables du jour ont une autre manière:
Le madrigal vieilli fait place au calembourg,
A la plate équivoque, au jeu de mots bien lourd,
Dont l'auteur, tout surpris, s'il ne vous voit sourire,
Croit qu'on ne l'entend pas, et veut vous le redire:
Son regard vous poursuit; vos yeux embarrassés
Sur eux, en se levant, trouvent les siens fixés,
Et dans votre rougeur il voit une conquête.
Sans gêne auprès de vous, le chapeau sur la tête,
A table les premiers, prenant ce qu'il leur faut,
Ces messieurs à l'envi boivent, jurent tout haut,
S'enivrent parfois même... et, pour vivre à l'anglaise,
Traitent de préjugé l'urbanité française.
Quelques autres et moi voulons prêcher en vain
Le bon ton... Impossible! on nous force la main.
Pour rendre la jeunesse aimable près des belles,
Nous sommes à Paris trop peu de vrais modèles.
Mais, vous-même, quand donc revenez-vous charmer
Un monde qu'à tout prendre, on peut encore aimer?

ADÈLE.

Je n'en suis pas pressée, et tout ce qui se passe,
Ne m'y rappelle pas.

MEILCOUR.

Allons, faites-lui grâce,

Et de biens et de maux c'est un partage égal
Si le bien n'y fait pas tant de bruit que le mal,
C'est que la douleur crie. . et le plaisir soupire.
Voilà tout simplement ce que cela veut dire.
Le malheur va tout haut réclamant la pitié,
Et le bonheur se tait de peur d'être envié.

VARENNES.

Je suis de votre avis cette fois... Dis, ma chère,
Te promeneras-tu ce matin?

ADÈLE.

Non, mon père;
Mais je vous parlerai tantôt.

MELCOUR.

En liberté
Je vous laisse tous deux : je vais de mon côté
Chercher Cézanne ; j'ai cent choses à lui dire,
Et je cours l'embrasser.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

VARENNES, ADÈLE.

VARENNES.

Ce Melcour me fait rire;
Il imite Cézanne.

ADÈLE.

Il le singe assez mal.

VARENNES.

Ah! la charge ne vaut jamais l'original.

ADÈLE.

S'il n'est pas bien changé, Cézanne est plus blâmable
Que jamais.

VARENNES.

De quoi donc est-il encor coupable?
Tu te montres parfois trop sévère avec lui:
Il est un peu léger; mais jusques aujourd'hui
Pour moi reconnaissant, à l'amitié fidèle,
Il a su constamment respecter mon Adèle.
Tous ses secrets, par lui déposés dans ton sein,
Prouvent qu'il n'eut jamais l'injurieux dessein
De te faire servir à propager sa gloire;
Lui-même t'a réduite à ne pouvoir le croire
S'il venait à t'aimer.

ADÈLE.

Voilà précisément
Où j'en suis: il m'adore, à ce qu'il dit.

VARENNES, *avec colère.*

Comment!
Il ose te tromper! il te fait cette injure!
Il oublie et mes droits et les tiens! Ah! je jure
Que je vais à l'instant de chez moi le bannir,
Et le bien engager à n'y plus revenir.

ADÈLE.

Mon père...

VARENNES.

Je le vois; aux gens de cette sorte
Les pères, les maris devraient fermer leur porte:
Ils ne respectent rien; ils se font un bonheur
De ravir en tous lieux le repos et l'honneur.

ADÈLE.

De grâce, calmez-vous... il aura voulu rire,
Peut-être... s'amuser.

VARENNES.

Non, non, il veut séduire.

ADÈLE.

Ou peut-être, en effet, il aura cru m'aimer.

VARENNES.

Il en est incapable.

ADÈLE.

Il devait m'estimer,
Du moins, et m'épargner pareille tentative.

VARENNES.

Oh! je vais lui parler!

ADÈLE.

Attendez que, moins vive,
Votre humeur contre lui se soit calmée un peu.
Ne faisons pas un mal de ce qui n'est qu'un jeu
Sans doute.

VARENNES.

Tu n'as pas été [illegible], j'espère,
A ce qu'il t'aura dit?... hein!

ADÈLE.

Moi! du tout, mon père;
J'en ai ri seulement, pour ne pas m'en fâcher.

VARENNES.

Et comment s'y prend-il pour convaincre et toucher?

ADÈLE.

Oh! trop bien! je souffrais de voir que son adresse
Pût saisir à ce point l'accent de la tendresse!
Et quand j'ai vu ses pleurs...

VARENNES.

Comment! il a pleuré?
Le maître fourbe!

ADÈLE.

Mais... mon père, est-il bien vrai
Qu'on puisse à volonté répandre ainsi des larmes?

VARENNES.

Il est vrai... qu'on le dit.

ADÈLE.

Quelles puissantes armes!
Je conviendrai qu'alors, malgré moi, j'ai senti
Un peu d'émotion... mais j'ai pris le parti,
Ne pouvant le cacher, d'employer l'ironie,
Et de voiler ainsi, sous la plaisanterie,
De mon cœur combattu les mouvemens secrets.
Une réflexion, surtout, dont je souffrais,
C'est que, s'il a voulu me prendre pour victime,
Pour lui je ne dois plus avoir la moindre estime,
Le moindre attachement... et ces liens si doux,
Qu'une longue habitude établit entre nous,
Me sont tellement chers, qu'en doutant qu'il m'adore
Je voudrais qu'il dît vrai pour l'estimer encore.

VARENNES.

J'entends; mais n'y crois pas, mon enfant. Au surplus,
Pour lui faire cesser des efforts superflus,
Et ne pas nous priver d'un ami l'un et l'autre,
Car c'est bien ton ami...

ADÈLE.

Parce que c'est le vôtre,
Mon père.

VARENNES.

Oui, je l'aime. Hé bien! sans prendre feu,
Je vais lui déclarer qu'il doit finir un jeu
Avec toi déplacé; que tu veux bien, par grâce,
S'il convient de ses torts, oublier son audace.

ADÈLE.

Observez-le surtout en causant... Le voici.
Je m'en vais.

VARENNES.

Oui, va-t-en: laisse-nous seuls ici.
(Adèle sort.)

SCÈNE III.

VARENNES, CÉZANNE, *fait à Adèle un salut froid et profond qu'elle lui rend de même.*

VARENNES, *qui les a regardés en riant.*

Air froid et réservé, révérence profonde:
Seriez-vous mal ensemble, hein?

CÉZANNE.

Non; le mieux du monde.

VARENNES.

Et vous vous saluez.

CÉZANNE.

C'est par distraction;
J'étais préoccupé.

VARENNES.

La méditation
N'est pas ton fort, pourtant; tu rêvais creux, je pense.
Tu n'as pas déjeûné... vraiment ton abstinence

M'inquiète... Aurais-tu quelque beau désespoir,
Ou fais-tu seulement le semblant d'en avoir?
Car ce qu'on voit, de rien avec toi ne décide,
Et peut-être en ta chambre un déjeûner solide
A mis ton estomac à l'abri du besoin ?
Pour tromper, il ne faut négliger aucun soin.

CÉZANNE.

Pour tromper! et pourquoi m'en ferais-je une étude
Ici?

VARENNES.

Mais pour ne pas en perdre l'habitude
Peut-être: et puis ma fille a d'assez jolis yeux,
Je crois, pour exercer tes talens.

CÉZANNE.

Ah! grands dieux!
Osez-vous concevoir ce soupçon détestable?
Moi, moi tromper Adèle! Ah! j'en suis incapable.

VARENNES.

Incapable est bien dit, car tu n'y pourras rien;
Elle et moi, Dieu merci! te connaissons trop bien,
Tu ne te doutais pas qu'elle viendrait m'instuire
Des efforts qu'aujourd'hui tu fais pour la séduire:
Cela dérange un peu tes calculs.

CÉZANNE.

Nullement,
Car je ne vous cherchais, moi-même en ce moment,
Que pour vous avouer mon amour pour Adèle,
Et pour vous conjurer de me servir près d'elle.

VARENNES.

Il est trop tard, mon cher, je n'y serai pas pris:
Si personne avant toi ne me l'avait appris,

Peut-être m'aurais-tu trouvé moins incrédule;
Mais je te semblerois aussi trop ridicule
Si je ne voyais pas dans cet aveu tardif
La preuve d'un esprit plus adroit que naïf.

CÉZANNE.

Pour vous persuader combien ma flamme est pure,
Je ne vous ferai point de phrases... mais je jure
Sur l'honneur...

VARENNES, *l'arrêtant.*

Oh! pour Dieu, mon cher, ne jure pas;
Tu me mettrois, vois-tu? dans un grand embarras:
Je te crois de l'honneur, mais il m'est impossible
De croire qu'à l'amour ton cœur soit accessible.

CÉZANNE.

J'adore votre fille.

VARENNES.

Adorer! adorer!
Style de séducteurs. Vous pouvez désirer,
Mais vous n'adorez point. L'art et l'expérience
Chez toi de la tendresse ont fait une science,
Au lieu d'un sentiment: cette crédulité,
Qui fait d'une maîtresse une divinité,
N'existe plus pour toi; tu connois trop les femmes,
Tu t'es trop bien instruit à lire dans leurs ames.
A force d'observer, de ruser, de mentir,
On perd le privilége heureux de bien sentir:
Des torts d'un séducteur, juste et cruel salaire!
Le plus vrai des plaisirs lui semble une chimère:
Incapable d'amour, lui-même il n'y croit plus.
Un être vicieux peut-il croire aux vertus?

Mais si par un retour (sans exemple peut-être)
Un sentiment profond dans son cœur pouvait naître,
S'il aimait...

CÉZANNE.

S'il aimait?

VARENNES.

Il aura mérité,
Dît-il vrai, qu'on doutât de sa sincérité:

CÉZANNE.

Et si, pour vous convaincre enfin, de l'hyménée
J'invoquais aujourd'hui la chaîne fortunée,
Que diriez-vous alors ?

VARENNES.

Merveilleux argument!
Je dirais qu'à mourir garçon apparemment
Tu n'es pas résolu ; que pour ta femme Adèle
En vaut une autre au moins; qu'elle est riche et belle:
Que tu sais bien pouvoir compter sur sa vertu,
Et qu'enfin épouser n'est pas aimer, vois-tu?
« Mais ma fille ne peut être heureuse en ménage, (*)
» Qu'autant que son mari l'aimera sans partage,
» Qu'autant qu'elle y croira, surtout; car des époux
» La confiance fait le lien le plus doux:
» Et ce n'est pas assez que tous deux on s'adore,
» Ce bonheur est perdu si l'on en doute encore;
» Tu lui serais constant, qu'elle n'y croirait pas.
» Ainsi, pour terminer d'inutiles débats, »
(Je te le dis ici de la part d'elle-même)

---

*) Les vers marqués par des guillemets se passent, si l'on veut, à la representation.

Si tu veux comme ami qu'on t'estime et qu'on t'aime,
Renonce au vain projet de t'offrir comme amant;
Ou, te parlant alors plus sérieusement,
Je me verrai forcé, par égard pour ma fille,
De te bannir enfin du sein de ma famille.
Je te laisse y penser.

CÉZANNE.

Je n'en ai pas besoin:
De me *bannir* je vais vous épargner le soin.

VARENNES.

De tes projets manqués il vaudrait bien mieux rire.

CÉZANNE.

Qui? moi désavouer l'amour qu'elle m'inspire!
Permettre qu'elle en doute! Ah! perdre cet espoir,
Je n'achèterai pas le bonheur de la voir
Par une lâcheté. Non, puissé-je loin d'elle
Plutôt mourir cent fois que de souffrir qu'Adèle
Pense que j'ai voulu la tromper un instant!

VARENNES, *riant.*

Oui, c'est dur, j'en conviens avec toi, mais pourtant
C'est le plus sage encore. Allons, un peu de honte
Est bien vite passé: conviens de tout, et compte
Que ce petit revers ne se saura jamais:
Nous ne voulons pas nuire à tes autres succès.
Adieu, tendre amoureux: l'emploi de petit-maître
A personne jamais n'ira si bien, peut-être.
Reprends-le.

(*Il sort en riant.*)

SCÈNE IV.

CÉZANNE, *seul.*

C'EN est fait, il faut quitter ces lieux!

(*Il appelle.*)

Valentin... Mais surtout évitons les adieux.

SCÈNE V.

CÉZANNE, VALENTIN.

VALENTIN, *lui parle sans qu'il le remarque.*

MONSIEUR...

CÉZANNE, *à lui-même.*

Absent de vous peut-être, injuste Adèle,
Me jugerez-vous mieux.

VALENTIN, *à part.*

Bah! il s'occupe d'elle.
En effet.

CÉZANNE, *à Valentin.*

Nous partons.

VALENTIN.

Quand, monsieur?

CÉZANNE.

Dès ce soir.

(*A lui-même.*)

Vous me regretterez.

VALENTIN, *à part.*

C'est là ce qu'il veut voir!
J'entends.

CÉZANNE.

Prépare tout, mais le plus grand mystère.

VALENTIN, *d'un air capable.*

Je sais en pareil cas, monsieur, ce qu'il faut faire.

(*A part.*)

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'en feignant de partir,
Grâces à mon adresse, il s'est fait retenir.

CÉZANNE, *à lui-même.*

Vous direz : il aimait, puisqu'il va loin du monde,
Cacher à tous les yeux sa tristesse profonde.

VALENTIN, *se méprenant.*

Je dirai ce qu'il faut dire! je sais ma leçon,
Grâce à Dieu! Vous n'avez plus rien à m'ordonner?

CÉZANNE.

Non.

Mais encore une fois, ne dis mot à personne
De ce départ.

VALENTIN.

Fi donc! pour que l'on nous soupçonne
D'intelligence! Oh! non, monsieur, petit moyen.
Où sommes-nous censés aller?

CÉZANNE.

Je n'en sais rien:
Au bout de l'univers si l'on veut, que m'importe?

VALENTIN, *à part.*

J'entends, nous n'irons pas plus loin que cette porte:
Pour le bien deviner, il faut qu'on soit malin,
Vraiment!... mais l'habitude!...

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

CÉZANNE, MEILCOUR.

MEILCOUR.

A la fin je te voi !
Je te cherche partout depuis une grande heure.

CÉZANNE, *froidement.*

Bonjour.

MEILCOUR.

Mais qu'as-tu donc ?

CÉZANNE.

Je n'ai rien.

MEILCOUR.

Que je meure.
Si l'on ne te prendrait pour un sage, un Caton :
Maintien gravè et glacé... Mais embrasse-moi donc.
Comme à la ville, aux champs le succès t'accompagne
Sans doute. . Conte-moi tes exploits de campagne :
Quelle tête a tourné ?

CÉZANNE, *à part.*

La mienne.

MEILCOUR.

Quant à moi,
Je me montre toujours, mon cher, digné de toi :
L'amour semble vraiment m'avoir prêté ses ailes ;
J'ai dans mon dernier mois réduit trente cruelles.

CÉZANNE.

C'est beaucoup.

MEILCOUR.

Que veux-tu? j'en suis, en vérité,
Réduit à ne briller que par la quantité :
Jadis vous remportiez telle grande victoire
Qui pouvait elle seule établir votre gloire ;
Mais je ne connais plus de réputation
Dont la chute aujourd'hui puisse nous faire un nom.
Un succès autrefois supposait du mérite ;
Aujourd'hui l'on va bien pourvu qu'on aille vite ;
C'est au premier rendu : pour peu que vous restiez
En route, un autre atteint le but où vous marchiez,
Et nous nous disputons, pour dernière ressource,
Non le prix du talent, mais celui de la course.
Je veux, pour mon honneur, trouver quelque vertu
Qui ne se rende pas sans avoir combattu.
Ou bien je me retire .. Au vrai, je m'en étonne,
Mais l'inconstance même est assez monotone :
Nous allons répétant partout mêmes propos ;
Partout on nous répond presque les mêmes mots,
Et le seul changement c'est le nom de nos belles.
Cela dégoûterait presque d'être infidèles.

CÉZANNE.

Ne le sois plus alors.

MEILCOUR.

Tu penses rire? eh bien !
Pour varier peut-être est-ce le bon moyen
Une femme long-temps ne reste pas la même ;
Assurée une fois qu'elle plaît, et qu'on l'aime,
Elle reprend tel goût qu'elle avait combattu ;
Chaque jour un défaut remplace une vertu :
C'est charmant ! On parut sensible pour vous plaire,

Simple, doucé; on devient exigeante, ou légère.
Vous avez dix beautés pour une en un instant,
Et pour changer je vois qu'il faut être constant.

CÉZANNE, *à part.*

Quel fat!... ai-je bien pu lui servir de modèle!
J'en rougis.

MEILCOUR.

A propos, mon cher, je me rappelle
Une commission dont je me suis chargé:
Madame Saint-Bertin prétend que, sans congé,
Sans lui laisser le temps de couronner ta flamme,
Tu t'es enfui.

CÉZANNE.

C'est vrai.

MEILCOUR.

Mais elle te réclame.
Cela n'est pas fini, dit-elle, et jusque là
La cousine pouvait attendre... car voilà
Le motif qu'elle prête à votre brouillerie.

CÉZANNE.

Elle a tort.

MEILCOUR.

Elle a tort!... Mais ici, je te prie,
Aurais-tu le projet de cacher tes amours?
Une femme chez qui tu restes quinze jours
Tête à tête, à peu près, est tout au moins suspecte.

CÉZANNE.

J'estime ma cousine, et veux qu'on la respecte,
Entends-tu bien, Meilcour?

MEILCOUR.

Je t'entends; mais, ma foi,

Je ne te comprends pas... Comment! est-ce bien toi
Qui veux sur tes succès qu'on garde le silence?
En douter autrefois te semblait une offense.
Comment a-t-elle fait pour te rendre discret,
Ton Adele? je veux demander son secret.

CÉZANNE.

C'est madame d'Ernange, et non pas *mon Adèle*;
Un peu moins librement tâchez de parler d'elle.

MEILCOUR.

Pour ne pas nous brouiller, je prendrai ce parti.
Mais dis-moi donc, au moins, pour t'avoir converti
Ce qu'elle a fait?

CÉZANNE.

Encore! Ah! trêve d'épigrammes.

MEILCOUR.

C'est que je ne puis croire à la vertu des femmes.

CÉZANNE.

Moi, j'y crois.

MEILCOUR.

Depuis quand?

CÉZANNE.

Depuis que, revenu
D'un préjugé honteux, enfin, j'ai reconnu
Qu'en dépit des bons mots, à l'amour, à l'estime
Ce sexe avait un droit égal et légitime.

MEILCOUR.

A l'un ou l'autre, bon; c'est possible, et j'y crois;
Mais jamais, que je sache, à tous deux à la fois:
On ne peut tout avoir. A la laideur, à l'âge
Nous laissons le respect, tandis qu'un autre hommage

S'adresse à la beauté... Comment! sans ce moyen,
Les unes auraient tout, les autres n'auraient rien.

CÉZANNE.

Tu peux mésestimer celle à qui tu sais plaire;
De sa facilité c'est le juste salaire;
Et peut-être sur elle, encor moins que sur toi,
Ce mépris rejaillit.

MEILCOUR.

C'est fort.

CÉZANNE.

C'est vrai. Dis-moi;
Si ton âme éprouvait un amour véritable,
Au lieu de ce jargon banal et misérable,
Masquant sous de vains mots une âme sans chaleur;
Si tu parlais un jour enfin d'après ton cœur,
Si l'objet adoré de ta constante ivresse
Payait tes sentimens d'une égale tendresse;
Cette femme, dis-moi? la mépriserais-tu?
Oh! non; la bonne foi fait croire à la vertu,
Comme l'art de tromper, au trompeur qui s'abuse,
Fait soupçonner partout le mensonge et la ruse.
O femmes!...

MEILCOUR, *riant.*

Ah! ah! ah! mon cher, cent fois pardon;
J'aurais voulu sans rire écouter ton sermon;
Mais je n'y puis tenir... Ta moraliste Adèle,
Pour la nommer ainsi que son père l'appelle,
Te rend par trop crédule... Elle aura résisté
Quelques heures de plus qu'une autre; et, transporté,
Ravi de cette grande et brillante victoire,
Tu prônes sa vertu pour rehausser ta gloire.

CÉZANNE.

Meilcour!

MEILCOUR.

Non, tu vieillis, je le vois à regret;
De ta conversion c'est là tout le secret:
Oui, si c'est, en effet, l'œuvre de ta maîtresse,
Sans croire à sa vertu, je crois à son adresse,
Et je lui reconnais du talent.

CÉZANNE.

Finissons,
Meilcour!

MEILCOUR.

Je me souviens, mon cher, de tes leçons.

CÉZANNE.

Je pourrais aujourd'hui t'en donner de nouvelles!

MEILCOUR.

Non, tu n'obtiendras point que je croie aux cruelles:
Ce système est celui que tu m'as démontré.

CÉZANNE, *impatienté.*

Si tu me dois des torts, je t'en corrigerai!

MEILCOUR.

Cézanne, ce ton-là commence à me déplaire!

CÉZANNE.

Tant mieux.

MEILCOUR.

Tant mieux!... J'entends; il te faut une affaire.
Je suis prêt, moi.. Ton heure?

CÉZANNE.

A la chute du jour.

MEILCOUR.

L'arme?

CÉZANNE.

Le pistolet.

MEILCOUR.

Le lieu ?

CÉZANNE.

Le parc.

MEILCOUR, *déclamant.*

Amour,
Qui m'eût dit que pour toi, contre un ami fidèle,
Il armerait son bras !

SCÈNE VII.

CÉZANNE, *seul, avec joie.*

Je me battrai pour elle !
Si Meilcour est vainqueur, peut-être elle apprendra
De lui pour qui je meurs, et me regrettera :
Si le sort du combat me laisse l'avantage,
J'aurai puni, du moins, l'insolent qui l'outrage.

SCÈNE VIII.

VARENNES, CEZANNE, ADÈLE.

VARENNES, *riant.*

Hé bien, mon cher Cézanne, as-tu pris ton parti ?

CÉZANNE, *un peu ému.*

Oui, je l'ai pris.... monsieur.

SCÈNE IX.

VARENNES, ADÈLE.

VARENNES *se retourne, et ne voyant plus Césanne.*

Comment est-il sorti?

ADÈLE.

L'entretien qu'avec lui vous avez eu, me semble
L'avoir bien attristé, mon père!

VARENNES.

Eh non.

ADÈLE.

Je tremble
Que vous n'ayez été trop loin.

VARENNES.

J'ai répété
Ce que tu m'avais dit.

ADÈLE.

Mais avec dureté,
Peut-être... et l'accent fait beaucoup.

VARENNES.

Quelle folie!
Je ne puis pas avoir ta voix douce et jolie,
Moi.

ADÈLE.

Je voudrais trouver, pour qu'il fût dans son tort,
Quelque moyen bien sûr de l'éprouver.

VARENNES.

D'accord;
Je le veux bien: cherchons.

ADÈLE.

Je cherche.

VARENNES.

J'imagine,
D'après ce que tantôt nous a dit Florestine,
Qu'elle pourrait ici nous aider.... Sonne-la.

(*Adèle sonne deux coups.*)

Elle n'est pas pour lui...

ADÈLE.

Non, du tout.

VARENNES.

La voilà.

SCÈNE X.

VARENNES, ADÈLE, FLORESTINE.

VARENNES.

Approche, mon enfant; tu peux nous être utile.
Cézanne est bien rusé; mais fût-il plus habile,
En finesse sur lui nous devons l'emporter:
Deux femmes!

FLORESTINE.

J'en réponds.

VARENNES.

Bien. Lasse de douter....

FLORESTINE.

Quoi! vous doutez encor, madame?

VARENNES, *riant.*

Oui.

ADÈLE.

Non, mon père;

Mais je veux qu'il n'ait point de reproche à me faire,
Et que, si je l'éloigne, il voie évidemment
Que c'est bien par raison, non par entêtement.

VARENNES.

C'est fort sage.

FLORESTINE.

L'on voit que vous craignez, madame,
Jusqu'à l'ombre d'un tort... Oh! c'est d'une belle âme.

VARENNES.

Tu dis donc qu'il attend ici qu'à Saint-Bertin
On le rappelle?

FLORESTINE.

Oui... de plus, par Valentin,
Je sais que de la dame il n'eut jamais de lettre.

ADÈLE.

Hé bien?

FLORESTINE.

Si, de sa part, nous lui faisions remettre
Un billet par lequel, en style aimable et doux,
Elle lui proposât ce soir un rendez-vous
Pour s'expliquer.

ADÈLE, *vivement.*

Comment voulez-vous qu'il refuse?

VARENNES.

S'il t'aime il saura bien inventer une excuse.

ADÈLE.

Et s'il accepte?

FLORESTINE.

Alors il sera bien prouvé
Qu'il vous trompe, je crois.

VARENNES.

On ne peut mieux trouvé!

De ma fille il connaît l'écriture et la mienne...

ADÈLE, *négligemment.*

J'en changerai.

VARENNES, *à Florestine.*

Crois-tu qu'il connaisse la tienne?

FLORESTINE, *gravement.*

Soyez certain que non, monsieur.

VARENNES, *riant.*

Cent fois pardon,

Je n'ai pas eu dessein de vous offenser.

FLORESTINE.

Bon!

ADÈLE.

J'écrirai le billet; je m'en charge, mon père.

VARENNES.

Mais ta main qu'il connaît?

ADÈLE.

Oh! de la contrefaire

Je ne suis pas en peine.

FLORESTINE.

Eh! eh! c'est un talent

Qui peut trouver sa place au besoin.

ADÈLE.

Mais comment

Remettre ce billet?

VARENNES.

Pour peu qu'il nous soupçonne

Tout est manqué.

FLORESTINE.

Je sais où prendre la personne
Qu'il nous faut... Justement, par un hasard heureux,
Un laquais du château, séduit par mes beaux yeux,
Vient d'arriver ici pour me rendre visite;
Jaloux de Valentin, dont il craint le mérite,
Il n'est rien que pour moi son zèle n'entreprît:
Je vais le retenir. Notre billet écrit,
Je le lui donne; il va le rendre à son adresse:
Cézanne le connaît, lui rend pour sa maîtresse
Une réponse; et lui, fidèle à ma leçon:
Sans me questionner, sans le moindre soupçon,
Me rapporte aussitôt le billet de Cézanne,
Qui, tracé de sa main, l'absout ou le condamne.

VARENNES.

Voilà notre plan fait.

FLORESTINE.

Courons l'exécuter.
(*A Adèle;*) (*A Varennes.*)
Ecrivez le billet. Vous, allez le dicter,
Monsieur.

ADÈLE.

Pourquoi?

FLORESTINE.

Pourquoi! vraiment pour qu'il opère.
Le vôtre serait froid.. Dicté par votre père,
Il sera plus pressant.

VARENNES.

Oh! laisse faire à moi;
J'en ai reçu plus d'un dans mon temps!

FLORESTINE.

Je le croi.

VARENNES.

Toi, par quelque regard, quelque douce parole,
Retiens ton soupirant.

FLORESTINE.

Mon dieu! je sais mon rôle:
Femme n'a pas besoin qu'on lui dise comment,
Quand il peut être utile, on retient un amant.

(*Varennes et Adèle sortent.*)

SCÈNE XI.

FLORESTINE, *seule.*

Heureuse de pouvoir, en pareille occurrence,
Oser être coquette en toute conscience!

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN, *seul, tenant à la main la canne, les gants et le chapeau de son maître.*

Je ne sais pas où diable on se tient aujourd'hui,
Et je crois que monsieur, sans qu'on prît garde à lui,
Pourrait partir dix fois pour une. J'ai beau faire,
On s'obstine à ne pas percer notre mystère.
Mais j'apporte de quoi trahir l'*incognito*:
Mettons ici les gants, la canne, le chapeau...
Au salon tout à l'heure on viendra, j'imagine:
Aussitôt, tout botté, j'arrive à la sourdine
Prendre ici les objets dont mon maître a besoin:
Si je suis remarqué, je me cache avec soin;
Si je ne le suis pas, par quelque maladresse
J'attire les regards... je me trouble... on me presse,
On m'arrache l'aveu du funeste départ,
Auquel chacun s'oppose; enfin, grâce à mon art.
Hé bien! on ne sait pas, quand on vante mon maître,
Qu'il me doit la moitié de ses succès, peut-être.
Moi, ce que j'envirais le plus dans son destin,
Ce serait de m'avoir pour valet... c'est certain.
Quelqu'un vient; décampons.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

VARENNES, ADÈLE.

VARENNES.

Elle est fort bien ta lettre.

ADÈLE.

N'est-ce pas?

VARENNES.

Oui: je crois, pour ne pas compromettre
Madame Saint-Bertin, Cézanne, ainsi que nous,
Qu'il faudrait l'empêcher d'aller au rendez-vous.

ADÈLE, *vivement.*

Oh oui!

VARENNES.

Vois-tu notre homme arrivant tout de flamme,
Et se précipitant aux genoux de sa dame,
Pour la remercier du rendez-vous charmant
Dont elle ne sait rien?... Surprise, étonnement
Grande explication... soupçons et découverte
Peut-être.

ADÈLE.

Ah! juste Dieu!

VARENNES.

Cela te déconcerte,
Hein?.. Mais rassure-toi; pour qu'il n'arrive rien
De tout cela, voici quel est le vrai moyen:
Dès qu'il aura reçu ta lettre, en sentinelle
Je m'en vais me poser: j'observe; chez la belle
S'il dirige ses pas, je le suis avec soin,
Et je le laisse exprès s'avancer assez loin

Pour qu'il ne puisse plus rien avoir à répondre.
C'est alors que, prenant plaisir à le confondre,
Je lui dévoilerai, non sans rire de lui,
Le piège où son adresse est surprise aujourd'hui.

SCÈNE III.

VARENNES, ADÈLE; VALENTIN.

(*Valentin est arrivé pendant les derniers vers qu'a dit Varennes: il a d'abord été doucement prendre les gants et la canne de son maître; voyant qu'il n'est pas entendu, il marche plus lourdement avec ses bottes fortes, et Varennes, en se retournant, lui dit.*)

VARENNES.

Qu'est-ce que tu fais donc?

VALENTIN, *jouant l'embarras.*

Rien, monsieur... de mon maître
Je prenais le chapeau.

ADÈLE.

Pourquoi faire?

VALENTIN.

Ah! peut-être
Il veut se promener... je ne sais pas.

VARENNES.

Et toi,
Botté jusqu'au menton, pourquoi cela?

VALENTIN.

Pourquoi?

Mon dieu! ne dites pas, monsieur, je vous en prie,
Que vous en sachiez rien.

VARENNES.

Bonne plaisanterie!
Je n'ai garde, vraiment!

VALENTIN.

Mon maître me tuerait
S'il venait à savoir que j'ai dit son secret.

ADÈLE.

Mais qu'est-ce enfin?

VALENTIN, *se rappelant ce qu'a dit Cézanne.*

« Il aime, et s'en va, loin du monde,
» Cacher à tous les yeux sa tristesse profonde. »

VARENNES.

Oui-dà!

VALENTIN, *à part.*

Ce sont bien là ses propres mots, je croi.

VARENNES, *riant.*

Ah! j'y suis maintenant.

VALENTIN.

Monsieur, promettez-moi
De ne pas me trahir.

VARENNES, *à Adèle.*

La ruse est impayable;
Le maître et le valet s'entendent.

ADÈLE, *tristement.*

C'est probable.

VARENNES.

Tu fais, on ne peut mieux, ton métier, mon garçon.

ADÈLE, *voyant Cézanne traverser la galerie.*

Voilà Cézanne.

VARENNES, *l'apercevant.*
Holà, Cézanne, arrive donc !
(*A Adèle.*)
Et toi déride un peu ton front.

ADÈLE.
Soyez tranquille,
S'il aperçoit mon trouble, il sera bien habile.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CÉZANNE.

ADÈLE, *ironiquement.*
Quoi! vous partiez, cousin?

VARENNES, *de même.*
Dès ce soir?

VALENTIN, *content de lui, bas à Cézanne.*
Tout va bien.

VARENNES.
Tu nous quittais?

CÉZANNE, *bas à Valentin.*
Maraud!

ADÈLE.
Sans nous en dire rien?

CÉZANNE.
Il est vrai... Mais qui donc a pu vous en instruire?

ADÈLE, *riant.*
Celui que vous aviez chargé de nous le dire:
Valentin.

CÉZANNE, *en colère.*

Valentin... Ah! tu me le paîras!

VALENTIN, *bas.*

Bravo! bravo, monsieur!

VARENNES.

Oh! tu t'apaiseras!

VALENTIN, *à part, finement.*

Je le crois bien!

ADÈLE.

Vous saurez lui pardonner, j'espère,
Un tort qui vous retient plus long-temps chez mon père.

VALENTIN, *haut.*

C'est malgré moi, monsieur, que je fus indiscret.

VARENNES, *riant.*

Oh! c'est vrai, nous avons arraché son secret.

VALENTIN, *bas à Cézanne.*

Je vous ai bien servi, soyez sûr.

CÉZANNE.

Double traître!

VALENTIN, *à part.*

Oh! l'on n'est pas meilleur comédien que mon maître.

VARENNES.

On le croirait fâché, ma foi.

VALENTIN.

Mais, Dieu merci,
Dans mon genre, j'ai bien quelque talent aussi.

ADÈLE, *ironiquement.*

Vous vouliez éviter les adieux et les larmes.

VARENNES.

Apparemment.

ADÈLE.

Pourquoi? ces moments ont leurs charmes.

CÉRANNE, *avec dépit et douleur.*

Hé bien! partons-en; recevez mes adieux.
Madame!

VARENNES.

Quelle promptitude à démentir ses feux!
Tu te crois obligé, parce que de ta ruse
Nous avons le secret.

ADÈLE.

Le dépit vous abuse;
Ce que votre départ prouverait maintenant,
C'est que nous avons deviné.

CÉRANNE, *à part.*

Quel tourment!

VARENNES, *riant.*

Je conviens que la chose est fort embarrassante:
S'il part, c'est, dira-t-on, par dépit qu'il s'absente;
Et s'il reste, ma foi, c'est presque convenir
Qu'il voulait, en effet, se faire retenir.

ADÈLE.

Selon moi, le plus court, et surtout le plus sage,
Ce serait d'avouer, sans rougir davantage,
Que ce projet de fête n'était vraiment qu'un jeu,
Ainsi que les propos qui lui donnaient lieu.
Hein?

CÉRANNE.

Vous n'obtiendrez point un tel aveu, madame:
Non, non, pour éviter quelques traits d'épigramme,
Je ne trahirai point tous les vœux de mon cœur;
Je partirai plutôt.

VARENNES.

Sans doute par humeur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, MEILCOUR.

MEILCOUR, *qui a entendu les derniers vers.*

Que parlez-vous donc là de départ, je vous prie?

VARENNES.

Cézanne qui s'en va.

MEILCOUR, *fixant Cézanne.*

Quelle plaisanterie!

Tout à l'heure?

VARENNES.

A l'instant.

CÉZANNE, *avec force.*

Non, monsieur.

MEILCOUR, *à part.*

Quel soupçon!

VARENNES.

Sans la naïveté de ce pauvre garçon,
Dont nous avons surpris la bonne foi, son maître
En ce moment déjà serait bien loin peut-être.

MEILCOUR, *à Cézanne.*

Se peut-il?

CÉZANNE, *avec plus de force.*

Non, monsieur.

VARENNES, *à Meilcour.*

Allons, prenez donc part
A nos communs efforts; suspendez son départ,
Et tâchez d'obtenir avec nous qu'il demeure.

MEILCOUR, *tirant sa montre.*

Il m'accordera bien, j'espère, encore une heure;
J'y compte au moins.

CÉZANNE.

Oui, oui!

VARENNES.

Bon, le plus fort est fait.
Il reste.

ADÈLE.

Nous devons à Meilcour ce bienfait.

MEILCOUR, *ironiquement.*

Je ne remporte pas une grande victoire.

VARENNES.

Sans vous nous le perdions.

MEILCOUR, *légèrement.*

Non, je ne puis le croire;
Je lui connais ce soir un motif pour rester.

ADÈLE.

Vraiment?

CÉZANNE.

Aucun, madame.

VARENNES.

Allais-tu nous quitter?

CÉZANNE.

Oui.

MEILCOUR.

Oui!

CÉZANNE, *hésitant.*

Non.

ADÈLE.

Non.

CÉZANNE, *hors de lui, à Valentin.*

C'est toi, traître! dont l'imprudence
Me compromet ainsi... Fuis loin de ma présence,
Ou crains...

VALENTIN, *à part.*

Il pousserait l'apparence trop loin.
(*A Varennes.*)
Sortons. De l'apaiser, monsieur, prenez le soin.
(*Il sort.*)

MEILCOUR, *à part.*

Je ne puis lui parler; il est plus sûr d'écrire.
(*Il sort.*)

VARENNES, *sortant en riant.*

Ah! cette scène-là me fera long-temps rire!

SCÈNE VI.

CÉZANNE, ADÈLE.

ADÈLE.

Nous voilà seuls; de grâce, à présent, dites-moi,
Partez-vous, en effet?

CÉZANNE.

Oui, je pars.

ADÈLE.

Et pourquoi?

CÉZANNE.

Ne m'avez-vous pas fait dire par votre père
Qu'il fallait démentir l'amour le plus sincère,
Ou vous fuir?... A mon cœur je ne mentirai pas;
Il faut donc loin de vous que je porte mes pas,

Moins malheureux cent fois des peines de l'absence
Qu'ici je ne le suis de votre défiance.

ADÈLE.

Mais, Cézanne, est-il donc bien vrai que vous m'aimiez?
Dites.

CÉZANNE.

Que vous importe, hélas! Vous me croiriez
Si votre cœur au mien répondait davantage;
On croit facilement à l'amour qu'on partage:
Mais sans vous répéter des sermens superflus,
Peut-être votre cœur, quand je ne serai plus...

ADÈLE.

Quand vous ne serez plus!

CÉZANNE, *se reprenant.*

Dans ces lieux, oui, peut-être
Votre cœur apprendra trop tard à me connaître.
Vous direz : Il m'aimait, et je l'ai déchiré
Par mes soupçons!

ADÈLE.

Hé bien! je vous rappellerai
Si je me dis cela... Reviendrez-vous?

CÉZANNE, *songeant à son duel.*

J'ignore
Si je le pourrai...

ADÈLE.

Bien! bien! l'homme qui m'adore,
Dit-il, quand son orgueil est piqué d'un refus,
Si je le rappelais, ne me reviendrait plus!
Et si j'avais compté sur cette ardente flamme,
Si moi-même, à l'amour abandonnant mon âme,

Je n'avais affecté cet air froid et moqueur,
Ces soupçons insultans démentis par mon cœur,
Que pour mieux éprouver si le vôtre est sensible,
(Car, enfin, tout cela, monsieur, était possible)
De ma crédulité j'aurais déjà le prix :
Déjà votre aveu même ici m'aurait appris
Que cet amour constant, dont je cherchais la preuve,
Ne sait pas résister à quelques jours d'épreuve.
Mais fort heureusement mon esprit a toujours
Reconnu l'artifice en vos tendres discours;
Et jamais, fussent-ils exempts de toute feinte,
De m'en laisser toucher je n'eus la moindre crainte.

CÉZANNE.

Je le sais... Sans cela vous fuirais-je? Pourtant
Un consolant espoir me reste en vous quittant;
C'est de penser qu'un jour vous me rendrez justice:
Vous verrez que pour vous abjurant l'artifice,
Je vous aimais autant que mortel puisse aimer.
Ah! puisse l'être heureux qui saura vous charmer
D'un amour aussi vrai payer votre tendresse!

ADÈLE.

Je doute que jamais un autre m'intéresse.

CÉZANNE.

Vous vous souviendrez donc un peu de votre ami?

ADÈLE

Oui, s'il veut l'être encor.

CÉZANNE.

Non, d'aimer à demi
Je ne puis m'imposer la loi trop rigoureuse...
Il faut de mon amour que vous soyez heureuse,

Que des nœuds éternels unissent notre sort,
Ou vous fuir.

ADÈLE.

Pour long-temps ?

CÉZANNE.

Oh ! oui, jusqu'à la mort.
Qui peut-être bientôt...

ADÈLE.

Oh ! Dieu ! je serais cause...

CÉZANNE.

Mourir ou vous quitter, n'est-ce pas même chose ?
Mais avant ce moment, Adèle, oh ! dites-moi
Que vous ne gardez plus de doute sur ma foi ;
Dites que vous croyez à mon amour extrême.

ADÈLE, *tendrement.*

Mais ne serait-ce pas dire que je vous aime ?

CÉZANNE.

L'ai-je bien entendu ! Ciel ! si vous me croyiez,
A mes vœux les plus doux, quoi ! vous répondriez !
Quoi ! si je triomphais de votre défiance,
Je ne me plaindrais plus de votre indifférence !
Oh ! je puis donc rester.

ADÈLE.

Je n'ai pas dit cela,
Je crois...

SCÈNE VII.

ADÈLE, CÉZANNE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR Cézanne.

CÉZANNE.

Hein? que veut-on?

LE LAQUAIS.

Voilà
Ce que je suis, monsieur, chargé de vous remettre.
(*Bas.*)
C'est de monsieur Meilcour.

CÉZANNE, *à Adèle.*

Voulez-vous bien permettre?..

ADÈLE, *à part.*

De Saint-Bertin voilà sans doute le laquais:
C'est ma lettre... Grand Dieu! que fera-t-il?...

CÉZANNE, *lisant à part.*

« N'ayant pu vous rappeler qu'avant votre départ: faux ou vrai, nous avons un mot à nous dire, j'avancerai ce moment pour vous laisser plus tôt libre, et vous attends dans le parc. »

(*Au laquais, haut.*)
J'y vais.

SCÈNE VIII.

CÉZANNE, ADÈLE.

CÉZANNE, *à part.*

Cachons-lui ce billet.

ADÈLE, *à part.*

Cachons-lui mes alarmes.

CÉZANNE, *embarrassé.*

Malgré ce que m'offrait de douceurs et de charmes
Cet aimable entretien, il faut pour un instant
Que je vous quitte...

ADÈLE, *piquée.*

Allez... un soin plus important,
Sans doute, loin d'ici vous appelle... peut-être
Un rendez-vous.

CÉRANNE, *troublé.*

Non... non... vous le pensez.

ADÈLE, *à part.*

Le traître!

CÉRANNE.

Je vous aurais quittée avec moins de regret
Lorsque de votre bonheur j'ignorais le secret;
Mais quel que soit l'objet qui loin de vous m'appelle,
Votre image partout me suivra, chère Adèle,
Et de l'aveu charmant que je viens d'obtenir
Mon âme ne perdra jamais le souvenir.
Adieu. *(Il sort.)*

SCÈNE IX.

ADÈLE, *seule.*

Peut-on plus loin pousser la perfidie!
Dans cet adieu cruel [illegible]!
(Elle sonne avec fureur.)
Qu'ai-je fait? Ah! du moins qu'il ne jouisse pas
De ma confusion et de mon embarras.
Appelons.
(Elle sonne encore.)

SCÈNE X.

ADÈLE, FLORESTINE.

FLORESTINE.

Qu'avez-vous à sonner de la sorte,
Madame?

ADÈLE.

Dès ce soir faites fermer ma porte
A Cézanne, et jamais ne me parlez de lui.

FLORESTINE.

Mon dieu, je le veux bien... Mais enfin aujourd'hui
Qu'a-t-il donc fait?

ADÈLE.

Il a surpris, par son adresse,
L'humiliant aveu d'une folle tendresse,
Et dans le même instant il vole à Saint-Bertin
S'applaudir...

SCÈNE XI.

ADÈLE, FLORESTINE, VALENTIN.

VALENTIN.

Au secours!

FLORESTINE.

Qu'as-tu donc, Valentin?

VALENTIN.

J'ai... je voudrais parler à monsieur de Varenne,
Le prier de courir...

ADÈLE.

Où donc?

VALENTIN.

Vers la garenne,
Où mon maître tout seul vient de se diriger
Avec des pistolets que je l'ai vu charger...
Expressément il m'a défendu de le suivre.

FLORESTINE.

Hé bien, reste.

VALENTIN.

J'ai peur qu'il ne soit las de vivre.

FLORESTINE.

Maître fourbe! tu sais fort bien qu'au rendez-vous
Il faut porter de quoi faire tête aux jaloux,
Et nous ne sommes pas dupes de ce beau zèle!

VALENTIN.

On le verrait, je crois, se brûler la cervelle...
On criait: c'est un jeu.

FLORESTINE.

Ma foi, je le croirais:
Peut-être était-ce lui qui t'envoyait exprès
Pour nous attendrir!

VALENTIN.

Non, la chose est trop réelle,
Et je cours sur ses pas. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS. L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE.

TENEZ, mademoiselle,
Voilà votre billet, et la réponse au bas.

FLORESTINE.

FLORESTINE.

C'est fort bien: Laisse-nous... Voyons.

ADÈLE.

Mais ce n'est pas
Le porteur du billet que j'ai vu tout à l'heure!
Dites-lui de rester.

FLORESTINE, *le rapelant.*

L'Espérance, demeure. (*Valentin sort.*)

SCÈNE XIII.

ADÈLE, FLORESTINE, L'ESPÉRANCE.

ADÈLE.

QUAND avez-vous remis cela?

L'ESPÉRANCE.

Dans le moment.

ADÈLE.

A lui-même?

L'ESPÉRANCE.

Il sortait de son appartement;
J'étais à le guetter.. J'ai rempli mon message
Sans dire un mot... Et lui, sans plus de verbiage,
A griffonné ces mots au crayon.

ADÈLE, *le renvoyant de la main.*

C'est fort bien,
(*L'Espérance sort*)

SCENE XIV.

ADÈLE, FLORESTINE.

ADÈLE.

Lisons, car à ceci je ne comprends plus rien.

« L'explication que vous me demandez, madame,
» peut se passer du rendez-vous que vous avez la bonté
» de m'offrir; je prends sur moi tous les torts de notre
» rupture... Il vous en reste un plus grave à mes yeux;
» ce sont les propos que vous et monsieur Mailcour vous
» êtes permis sur ma cousine: ne pouvant m'en venger
» avec vous que par l'oubli, j'espere les punir en lui
» d'une autre manière, et j'y cours.

» CÉZANNE. »

ADÈLE.

Florestine! on l'a vu sortir avec ses armes!
Il se bat maintenant!... Conçois-tu mes alarmes?
Ce laquais que j'ai vu, c'est celui de Mailcour,
Sans doute... Et moi, j'osais soupçonner son amour
Au moment qu'il m'en donne une preuve aussi tendre!

FLORESTINE.

Je n'ai plus rien à dire.

ADÈLE, *entendant du bruit.*

Ah! je crois les entendre.

SCENE XV et dernière.

TOUS LES PERSONNAGES.

ADÈLE, *courant à Cézanne.*

C'EST lui!... Pardon, pardon, Cézanne.

CÉZANNE.

O jour heureux!

Adèle!

VARENNES.

Maintenant je le crois amoureux
Tout de bon... Sais-tu bien...

ADÈLE

Mon père, je m'en doute;
Il s'exposait pour moi.

VARENNES.

C'est cela même. Ecoute:
Tu sais que j'épiais sa sortie; au moment
Où je l'ai vu passer mystérieusement,
J'ai marché sur ses pas... Il allait un peu vite;
Mais j'ai suivi de loin... A moitié route il quitte
Le chemin du château: je le perds un instant
A travers le taillis... J'arrive à lui pourtant,
Et je vois à dix pas chacun d'eux qui s'apprête,
Le pistolet au poing, à se casser la tête.
Je crie: arrête! arrête!... et veux de ce conflit
Qu'on me dise l'objet. Cet entêté maudit
Ne voulait pas parler. Celui-ci, plus traitable,
S'est accusé de tout, et d'un air très-aimable,
Désavouant, pour moi, les propos déplacés
Qu'il avait pu tenir... Ils se sont embrassés
Plus amis que jamais. Et moi, sans plus attendre,
Je suis vite accouru te présenter... mon gendre.
C'est à toi, si tu veux, d'embrasser ton époux.

CÉZANNE.

Mon père!

ADÈLE.

Mon ami!

CÉZANNE.

Que ces instans sont doux!

VARENNES.

« Pour se défendre ainsi d'avoir fait ta conquête,
» Il faut que son amour ait bien changé sa tête.

» Il se bat aujourd'hui pour prouver ta vertu ;
» Jadis pour le contraire il se serait battu.

C É Z A N N E.

» L'homme léger peut mettre une gloire cruelle
» A faire deviner les faveurs d'une belle :
» Mais l'amant véritable est modeste et discret ;
» Il sent que le bonheur est le prix du secret :
» Il redoute un soupçon. . Comme son honneur même,
» Il chérit, il défend l'honneur de ce qu'il aime.
» Le fat cherche l'éclat ; mais les yeux de l'amour,
» A travers son bandeau, craignent encor le jour. »

M E I L C O U R.

Ma foi, mon cher Cézanne, après ce qui t'arrive,
Je puis me corriger... Oui, pour peu que je vive,
Par être homme de bien je puis finir encor ;
Mais il faut, comme toi, que je trouve un trésor.
(*A Adèle.*)
Me pardonnerez-vous ?

A D È L E.

Ah ! de toute mon âme,
Sans vous, je douterais encore de sa flamme,
Sans vous mon cœur encor se défierait du sien ;
Vous pardonne un tort qui m'a prouvé le mien.

V A L E N T I N, *à Florestine.*

Tu le vois ; à tromper celui qui mit sa gloire,
Peut s'amender.

F L O R E S T I N E.

Oui, mais on ne veut pas le croire.

F I N.

MALICE POUR MALICE,

COMEDIE EN TROIS ACTES

ET EN VERS.

Par J. F. COLLIN-HARLEVILLE,

DE L'INSTITUT NATIONAL.

Représentée, pour la première fois sur le théâtre Louvois, le 18 Pluviôse an XI.

PERSONNAGES.

M. SAINT-FIRMIN.

Mde. DOLBAN, sa sœur.

Mlle. DOLBAN, } frère et sœur, enfans de madame Dolban.
M. FLORIMEL, }

EUSEBIE, orpheline.

RAIMOND.

GÉLON, voisin.

LUBIN, valet de Raimond.

LÉVEILLÉ, laquais de madame Dolban.

Autres domestiques, Personnages muets.

La scène est dans la maison de campagne de madame Dolban.

MALICE POUR MALICE,

COMÉDIE.

79

ACTE PREMIER.

La scène, dans cet acte et dans le suivant, se passe dans un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. St.-FIRMIN, *une lettre à la main.*

(*On entend, en dehors, de grands éclats de rire.*)

Que de bruit! quels éclats! pour moi, l'ennui me gagne:
Voilà comme ma sœur s'amuse à la campagne!
Quoi! du matin au soir, railler, se divertir,
Rire aux dépens d'autrui! quel talent! quel plaisir!
Mais, ce matin surtout, la joie est redoublée:
Nouveaux préparatifs dans la folle assemblée,
Parce que l'on attend, pour se moquer de lui,
Le fils de mon ami!... Cependant, aujourd'hui,
Je me prête moi-même à ce faux badinage,
Et je prétends y faire aussi mon personnage:
J'ai mes raisons. Ceci peut produire un grand bien:
Puis, s'il en résultait un assez doux lien
Entre ce même ami, qu'à jouer on s'apprête,
Simple en effet et bon, mais franc, sensible, honnête;
Et la jeune orpheline, ici tout à-la-fois,
Raillée et maltraitée?... Aimable enfant!... Je crois

Que ces deux jeunes gens, d'avance, se conviennent :
Qu'ils s'aimeront... Mais, chut, les voilà tous qui viennent.
Dissimulons.

SCÈNE II.

M. St.-FIRMIN, Mde. DOLBAN, Mlle. DOLBAN, FLORIMEL, EUSÉBIE.

M. St.-Firmin.

Ma sœur, ma nièce, mon neveu,
Trève à tous vos ébats, à vos rires.

Florimel.

Bon Dieu!
Qu'est-ce?

M. St.-Firmin.

Ecoutez-moi tous.

Mde. Dolban.

Oh! voilà bien mon frère
Avec l'air affairé, comme à son ordinaire.

M. St.-Firmin.

Vous allez tous l'avoir ainsi que moi.

Mlle. Dolban.

Quoi donc?

M. St.-Firmin.

Notre jeune homme arrive.

Tous.

Ah! ah!

Florimel.

Monsieur Raimond?

M. St-Firmin.

Aujourd'hui, cette lettre...

Mde. DOLBAN.

Enfin, j'en suis ravie.

Mlle. DOLBAN.

Il va donc nous donner, à tous, la comédie.

FLORIMEL.

Il nous a fait languir, au moins, pendant huit jours:
C'est cruel.

M. ST.-FIRMIN.

On lui garde, au fait, de si bons tours!
Il a tort de tarder!

EUSÉBIE.

Dites-moi, je vous prie;
Je ne suis pas au fait de la plaisanterie,
Ce jeune voyageur, on veut donc, je le voi?...

FLORIMEL.

Oui, s'en moquer.

EUSÉBIE.

Ah, ah! s'en moquer? et pourquoi?

Mlle. DOLBAN.

Mais... pour nous amuser.

EUSÉBIE.

Quels motifs sont les vôtres?
Que vous a-t-il fait?

FLORIMEL.

Rien.

M. ST.-FIRMIN.

Non, pas plus que les autres.

Mde. DOLBAN.

Avec ses questions, elle sait me charmer.

M. ST.-FIRMIN.

Votre exemple et vos soins ne peuvent la former.

Mlle. DOLBAN.

Puis, les beaux sentimens... ils sont d'un ridicule!

FLORIMEL.

Çà, mon oncle, il est donc bien simple, bien crédule,
Le cher Raimond?

M. ST.-FIRMIN.

S'il l'est? en pouvez-vous douter,
Après tous les bons tours que j'ai su vous conter?
C'est un être vraiment curieux à connaître,
Qui, trompé mille fois, est toujours prêt à l'être.
Mais, vous en jugerez.

Mlle. DOLBAN.

Moi, je le sais par cœur,

FLORIMEL.

Je vais le balotter, ce cher petit monsieur..

M. ST.-FIRMIN.

Aussi, mes bons amis, vous connaissant avides
De ces tours gais, malins, joyeusement perfides,
J'ai, sachant qu'à Paris, Raimond devait aller,
Voulu de son passage, au moins, vous régaler.
Que vous dirai je, enfin? J'eus cette fantaisie.

Mde. DOLBAN.

C'est une attention dont je vous remercie.

FLORIMEL.

Et nous donc?

Mlle. DOLBAN.

Oui, voici qui va nous réveiller.

FLORIMEL.

Nous n'avions, en effet, plus personne à railler.

EUSÉBIE.

Ce plaisir-là finit par s'user, c'est dommage.

M. St.-Firmin.

Vous aviez épuisé tout votre voisinage;
Et la Lisette, enfin, allait nous obliger
A nous railler l'un l'autre : au moins, cet étranger
Va nous fournir, lui seul, des scènes assez drôles.

Mde. Dolban.

Mais, il peut arriver: répétons bien nos rôles.

Florimel; *mettant le doigt sur son front.*

Nos rôles? ils sont là.

Mlle. Dolban.

D'abord, moi, je serai
Soubrette, et je crois bien que te m'en tirerai.

Florimel.

Eh! parbleu, j'en suis sûr; te voilà dans ta sphère:
Raillerie et babil.

Mlle. Dolban.

Oui? poli comme un frère.

Florimel.

Et la coquetterie ira toujours son train,
Je gage?

Mlle. Dolban.

Et pourquoi pas? En raillant son prochain,
Il est gai de lui faire encor tourner la tête;
Et soubrette, je veux tenter cette conquête.

M. St.-Firmin.

Courage.

Mde. Dolban.

Moi, j'ai pris un petit rôle, exprès.
Celui de gouvernante, et ferai peu de frais:
Car je suis, comme on sait, d'une délicatesse!
Un rien me rend malade.

FLORIMEL.

Eh mais, dans notre pièce,
Vous l'êtes, malade.

Mde. DOLBAN.

Oui?

FLORIMEL.

Malade, même au lit.

M. ST.-FIRMIN.

Qui joûra donc ce rôle?

FLORIMEL.

Eh! ne l'a-t-on pas dit?
Babet.

M. ST.-FIRMIN.

Quoi? cette grosse?...

FLORIMEL.

On voile son visage.

EUSÉBIE.

Sa voix?...

FLORIMEL.

De la parole elle a perdu l'usage.

Mde. DOLBAN.

Il a réponse à tout.

M. ST.-FIRMIN.

A merveille: voilà
Gouvernante et soubrette; oui, mais en ce cas-là,
Qui fera donc ma nièce? Il faut...

Mde. DOLBAN, *en montrant Eusébie.*

Mademoiselle:
J'espère qu'à la fin, on peut compter sur elle.

Mlle. DOLBAN, *à Eusébie.*

Me ferez-vous l'honneur de me représenter?

EUSÉBIE.

En vérité, je crains...

Mde. DOLBAN.

Ah! c'est trop hésiter:
Les rôles sont donnés, et vous êtes ma fille.

EUSÉBIE.

J'obéis.

M. ST.-FIRMIN, *à Eusébie.*

Vous étiez déjà de la famille,
Trop aimable orpheline!

Mde. DOLBAN.

Allons, point de fadeur.

Mlle. DOLBAN.

Au fait.

FLORIMEL, *à Eusébie.*

Souvenez-vous, ô ma nouvelle sœur!
Que vous allez jouer un rôle d'amoureuse.

EUSÉBIE.

D'amoureuse?

FLORIMEL.

Sans doute.

M. ST.-FIRMIN.

Oui, l'idée est heureuse.

Mde. DOLBAN.

Mon fils est si plaisant!

FLORIMEL.

Il faut que vous soyez
D'une tendresse!...

EUSÉBIE.

Ah, ah! vous me le conseillez,
Monsieur?

FLORIMEL.

Je fais bien plus, vraiment, je vous en prie.

EUSÉBIE.

Eh! mais, tout en suivant cette plaisanterie,
Si j'allais donc aimer tout de bon?

M. ST.-FIRMIN, *vivement.*

Oui? tant mieux.

FLORIMEL, *d'un air suffisant.*

Ma réponse à cela, je la lis dans vos yeux.

EUSÉBIE.

Bon! alors...

Mlle. DOLBAN.

Te voilà bien confiant, mon frère!

FLORIMEL.

Un peu. Je vais pourtant paraître le contraire.
Oui, mon rôle est celui d'un frère altier, jaloux,
Ombrageux, ou plutôt, je les embrasse tous:
Car tenez, il me vient déjà mille saillies;
Puis je vais, à mesure, inventer des folies...

M. ST.-FIRMIN.

Oh! je m'en fie à toi. Moi, je parlerai peu,
Comme disait ma sœur: j'observerai le jeu;
De tout le monde, ici, je jugerai l'adresse;
Mais c'est le dénoûment, surtout, qui m'intéresse.

FLORIMEL.

Oui; c'est l'ami Gélon qui va nous seconder!

Mlle. DOLBAN.

Certes!... Il ne vient point.

FLORIMEL.

Il ne saurait tarder.

M. ST.-FIRMIN.

C'est là le grand railleur.

Mde. DOLBAN.

Ah! oui, par excellence.

EUSÉBIE.

Il vous persiffle, même en gardant le silence.

FLORIMEL.

Ce Gélon, par malheur, raille indistinctement
Amis comme ennemis.

Mlle. DOLBAN.

Oui, mais si joliment!
Il est charmant.

M. ST.-FIRMIN.

Sans doute : il te trouve charmante!

Mlle. DOLBAN.

Moi, tenez, franchement, plutôt qu'il me tourmente,
J'aime encor mieux l'aider à tourmenter autrui.

M. ST.-FIRMIN.

Voilà le mot.

Mlle. DOLBAN.

Eh! mais, oui, justement, c'est lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GELON.

Mde. DOLBAN, *avec empressement.*

BONJOUR!

FLORIMEL.

Ce cher Gélon!

GÉLON.

Mesdames.

FLORIMEL.

Il arrive.

GÉLON.

Raimond?

M. St.-FIRMIN.

Lui-même: ici l'on est sur le *qui-vive*..

Mlle. DORBAS, *à Gélon.*

Vous seul ne faites rien, et c'est fort mal.

GÉLON.

Pardon:
Vous m'annoncez quelqu'un si facile, si bon!
D'une ingénuité, d'une simplesse extrême,
Et qu'on pourroit nommer la crédulité même:
C'est conscience, à moi, de jouer un enfant.

FLORIMEL.

Fort bien!

GÉLON.

Irai-je lui, d'un air vain, triomphant,
Grossir, contre Raimond, le nombre des compagnons,
Fatiguer son sommeil à force de malices,
L'éveiller en sursaut au bruit des pistolets?
Que sais-je? En plein midi, lui fermer les volets,
Pour qu'il se croie atteint d'une goutte sereine?
Ou, voulant supposer qu'une attaque soudaine
L'a rendu sourd, ouvrir la bouche sans parler;
En sa présence encor, quoiqu'absent l'appeler;
Le battre même, afin qu'il se croie invisible?..
Tout cela qui, jadis, fut plaisant et risible,
Est usé, rebattu; puis c'est trop d'inimitié
Contre ce bon Raimond, qui vraiment fait pitié.

Tourmenter de la sorte un être aussi crédule,
Plus que le patient c'est être ridicule.

M. ST.-FIRMIN.

Ainsi vous réservez vos intrigues, vos plans,
Pour des occasions dignes de vos talens.

Mlle. DOLBAN.

Mais, sans vous, cependant, point de bonne partie.

GÉLON.

Ah!

EUSÉBIE.

C'est trop de monsieur blesser la modestie.

GÉLON, *avec l'air de finesse.*

Quoi qu'il en soit, sans moi, raillez cet innocent.
C'est tout ce que pourrait tenter un commençant...
Florimel, par exemple.

FLORIMEL.

Hein?... Me crois-tu novice?

GÉLON.

Mais à peu près: il faut à tout de l'exercice.
Vous promettez, mon cher ; et quelque jour...

FLORIMEL.

Tenez,
Je n'aime point, Gélon, les airs que vous prenez.

M. ST.-FIRMIN.

Rien n'est juste, pourtant, comme la représaille.

EUSÉBIE.

Nous voulons bien railler, mais non pas qu'on nous raille.

Mde. DOLBAN.

Allons donc: entre nous, au moins point de débats.

M. ST.-FIRMIN.

Non, en parlant plaisir, ne nous chagrinons pas.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉVEILLÉ.

LÉVEILLÉ, *accourant, d'un air familier.*

BONNE nouvelle !

FLORIMEL.

Qu'est-ce ?

LÉVEILLÉ.

Enfin, voici nos hommes,

Maître et valet.

Mlle. DOLBAN.

Fort bien.

M. St.-FIRMIN.

Avec nos gens, nous sommes

Presqu'en société.

Mlle. DOLBAN.

Bon ! qu'importe cela ?

(Léveillé sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* LÉVEILLÉ.

Mlle. DOLBAN.

ALLONS nous costumer, eh ! vite.

Mde. DOLBAN.

Les voilà !

Et nous perdions le temps en disputes frivoles !

A nos rôles. Voici mes dernières paroles

De mère, désormais, je suis madame Armand.

(Elle sort gravement.)

Mlle. DOLBAN.

Et moi, Marton.

(Elle sort en courant.)

FLORIMEL.

Friponne!

GÉLON.

(A part.)

Adieu... pour un moment.

EUSÉBIE, *bas à M. St.-Firmin.*

O combien il m'en coûte!

M. ST.-FIRMIN, *bas à Eusébie.*

Allons, ma chère amie,

Du courage: il faut bien s'amuser dans la vie.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. ST.-FIRMIN, FLORIMEL.

FLORIMEL.

QUE disait-elle?

M. ST.-FIRMIN.

Oh!... rien.

FLORIMEL.

Elle a peine, je croi,

A feindre; chère enfant! Elle est folle de moi.

M. ST.-FIRMIN.

Ah! ah! je l'ignorais.

FLORIMEL.

Oui, c'est un doux mystère.

M. ST.-FIRMIN.

Pourquoi me le dis-tu?

FLORIMEL.

Je ne veux rien vous taire.

SCENE VII.

M. ST.-FIRMIN, FLORIMEL, RAIMOND, LEVEILLE. *Celui-ci a une valise sur l'épaule.*

M. ST.-FIRMIN.

Eh! c'est vous, cher Raimond!

RAIMOND.

Ah! monsieur St.-Firmin!

Je vous vois: me voilà délassé du chemin.

FLORIMEL.

Et nous, dédommagés de notre longue attente.

RAIMOND, *à Florimel.*

Monsieur..,

M. ST.-FIRMIN.

Vous voulez bien qu'ici je vous présente
Mon neveu Florimel.

RAIMOND.

Monsieur.. j'ai bien l'honneur..

FLORIMEL.

L'honneur!... Je vous embrasse, et c'est de tout mon cœur.

M. ST.-FIRMIN.

Parlez-moi donc un peu de la maman, du frère
Et des sœurs: tout le monde est bien portant, j'espère?

RAIMOND.

Ah! vous êtes trop bon. A merveille: ils m'ont tous
Chargés de complimens et d'amitiés pour vous.

FLORIMEL.

Que je les trouve heureux d'avoir un fils semblable!

RAIMOND.

Ah! monsieur...

FLORIMEL.

Non, d'honneur, on n'est pas plus aimable!

RAIMOND.

Vous me jugez trop bien.

M. ST.-FIRMIN.

Ah! voilà Florimel!
Enthousiaste...

RAIMOND.

Il montre un heureux naturel.

FLORIMEL.

Nous sommes tous, ainsi, vraiment, de bonnes âmes.

M. ST.-FIRMIN.

Tout-à-fait. Je vous vais annoncer à nos dames.
Mon cher Raimond, ici, soyez le bienvenu.

FLORIMEL.

Ah! oui, depuis loug-temps vous étiez attendu,
Mon cher: votre arrivée est un signal de fête;
Si vous saviez aussi comme chacun s'apprête
A vous traiter!

RAIMOND.

Messieurs... je suis confus, ravi...

M. ST.-FIRMIN.

Bon! vous ne voyez rien, Sans adieu, mon ami.
(*Bas, à Florimel.*)
Eh bien?

FLORIMEL, *bas, à M. St.-Firmin,*

Il est parfait.

M. ST.-FIRMIN.

En tes mains je le laisse.

FLORIMEL.

Oui, je vous en réponds

M. ST.-FIRMIN, *bas, à Florimel.*

Surtout de la sagesse.

FLORIMEL, *de même.*

Fort bien.

SCÈNE VIII.

FLORIMEL, RAIMOND, LUBIN.

FLORIMEL.

Nous voilà seuls.

RAIMOND.

Monsieur !

FLORIMEL.

C'est qu'entre nous,
Je me trouve d'abord à mon aise avec vous :
Vous m'avez tout de suite, il faut que je le dise,
Intéressé par l'air de candeur, de franchise.

RAIMOND.

Tout le monde, en effet, me trouve cet air-là :
Il faut que cela soit.

LUBIN.

Oh ! oui, c'est bien vrai, ça.
Pour moi, je ne sers pas depuis long-temps mon maître,
Mais je le connais bien : l'enfant qui vient de naître
N'est pas plus innocent.

RAIMOND.

Lubin, en vérité...

FLORIMEL.

Moi, j'aime son babil, son ingénuité.

RAIMOND.

Oui, mais.

LUBIN.

Puisque monsieur est charmé quand je parle:
Hier même à Moulins, à l'auberge Saint-Charle,
Mon maître a pris... quelqu'un pour un prince étranger,
L'appelait *Monseigneur*, l'écoutait sans manger;
Et ce prince, c'était de ces gens à prologues,
Qui vendent à cheval des chansons et des drogues,
Voilà quel est mon maître.

FLORIMEL.

Est-il bien vrai, mon cher?

RAIMOND.

Très-vrai. Que voulez vous? cet homme avait grand air:
Il ne parlait jamais que de seigneurs, de princes:
Il donnait à sa fille, en dot, quatre provinces:
Pouvais-je deviner qu'il entendait par là
Ne plus chanter ni vendre en ces provinces-là?

FLORIMEL.

Eh! c'est tout simple.

RAIMOND.

Moi, je commence par croire.
Sans être un grand sorcier, on peut faire une histoire:
Un sot peut, tous les jours, rire aux dépens d'autrui,
Rire même de tel... qui vaudra mieux que lui.
N'est-il pas vrai?

FLORIMEL.

Voyez! ne pas croire qu'on mente!

RAIMOND.

Mais je désire fort qu'ici l'on me présente...

FLORIMEL.

A ma mère? Monsieur! hélas!

RAIMOND.

Vous soupirez:

Quel malheur?..

FLORIMEL.

Je le vois, monsieur, vous ignorez...

Ma mère, en ce moment, ne saurait voir personne.

RAIMOND.

Ah! pardonnez... Je n'osais, ô dieu! mais je soupçonne

Qu'elle est malade.

FLORIMEL.

Oui, oui, bien dangereusement.

RAIMOND.

Mais, c'est donc tout à coup, monsieur?

FLORIMEL.

Subitement.

RAIMOND.

Se peut-il?

FLORIMEL.

C'est l'effet d'un grand coup de tonnerre.

RAIMOND.

De tonnerre?

FLORIMEL.

A minuit, il tombe chez ma mère;

Avec fracas déchire et brûle ses rideaux,

Dérange les fauteuils, [illegible] lustres, tableaux...

L'un d'eux tombe sur elle...

RAIMOND.

Ah!

FLORIMEL.

FLORIMEL.

C'est ce qui la sauve:
Ma mère est là-dessous, mieux que dans son alcove.

RAIMOND.

J'entends: c'est bien heureux.

LUBIN.

Un drôle de bonheur!

FLORIMEL.

Jugez de son état et de notre douleur!

RAIMOND.

Je le sens.

FLORIMEL.

Vous trouvez ce fait un peu bizarre?

LUBIN.

Il est certain...

RAIMOND.

Sans doute, un coup pareil est rare:
Mais qui peut du tonnerre expliquer les effets?
Impossible est un mot que je ne dis jamais.

FLORIMEL.

Ce principe est d'un sage. Ici, l'on se lamente:
Ma pauvre sœur...

RAIMOND.

Hélas!... Elle est, dit-on, charmante?

FLORIMEL.

Monsieur, je la louerais, si ce n'était ma sœur.
Elle est intéressante; entre nous, par malheur,
Elise s'est gâté l'esprit par sa lecture:
Elle en est aux romans pour toute nourriture.

RAIMOND.

Des romans! eh! lit-on autre chose à présent?

LUBIN.

Chez nous, jusqu'au berger en fit chemin faisant.

FLORIMEL.

Ma pauvre sœur!.. il est des momens où je tremble.

(*Affectant de l'abandon.*)

Mon ami! nous allons quelques jours vivre ensemble,
Et votre air, vos discours... Je serois, entre nous,
Désespéré d'avoir une affaire avec vous.

RAIMOND.

Une affaire?

FLORIMEL.

Oui, tenez, je ne puis vous le taire,
Monsieur, j'ai le malheur d'avoir un caractere
Fier, terrible.

RAIMOND.

On croirait le contraire, à vous voir.

FLORIMEL.

Non, je ne passe rien. J'ai rendez-vous, ce soir,
Avec un officier, mon ancien camarade,
Qui, nous rencontrant hier, dans une promenade,
A regardé ma sœur d'un air... qui m'a déplu.

RAIMOND.

Quoi! pour cela, se battre?

FLORIMEL.

Oui, j'y suis résolu.

LUBIN.

Diable! à ses yeux, alors, il faut bien prendre garde.

RAIMOND.

Vous permettrez pourtant, monsieur, qu'on la regarde,
Et vous ferez fort bien. En me le défendant,

Vous rendriez par-là mon désir plus ardent.
Je vous parle sans fard.

FLORIMEL.

Ce n'est pas que je craigne.
J'ai mis près de ma sœur une sévère duègne,
Un *argus*, au-dessus de son état, d'ailleurs,
C'est une dame... elle a... vous saurez ses malheurs.

RAIMOND.

Ah!

LUBIN.

Puisque vous parlez ici de gouvernante,
Monsieur, dans la maison, est il une suivante?

FLORIMEL.

Oui, Lubin; car à tout je vois que vous pensez.

RAIMOND.

C'est un bavard.

LUBIN.

Est elle un peu jolie?

FLORIMEL.

Assez.

LUBIN.

Cela se trouve bien.

FLORIMEL, *à Raimond.*

Même, par parenthèse,
Elle est espiègle, alerte, et va, ne vous déplaise,
Vous lutiner un peu.

LUBIN.

Nous le lui rendrons bien.

FLORIMEL, *à Lubin.*

Je parle à votre maître, et vous, je vous prévien,
Lubin, qu'il faut avoir bien du respect pour elle.

LUBIN.
(d'un air fin.)
C'est différent. Je vois que cette demoiselle.....
Les soubrettes, pourtant, sont notre lot, je crois.

RAIMOND.
Enfin, te tairas-tu?

LUBIN.
Dame! on défend ses droits.

FLORIMEL.
(à Raimond, il appelle.)
Il est gai, mais pardon. Léveillé!... Tout le monde.

SCÈNE IX.

Les mêmes, LÉVEILLÉ et trois autres Domestiques.

FLORIMEL.
De ce brave garçon que chacun me réponde:
J'entends qu'il soit traité... comme son maître, ici.

LÉVEILLÉ, *d'un air ricaneur.*
Oui, Monsieur, tout de même.

LUBIN.
Oh! je n'ai nul souci.
(Aux autres domestiques.)
Messieurs, nous serons bien... s'il ne fait point d'orage.

LÉVEILLÉ.
Bon! l'orage est passé; mon enfant, du courage.
(Lubin sort avec les autres valets.)

SCÈNE X.

FLORIMEL, RAIMOND.

RAIMOND.

Tout le monde est ici d'une franche gaîté....

FLORIMEL.

Oui.... vous nous l'inspirez, mon cher, en vérité.

RAIMOND.

Vous me flattez, monsieur.

FLORIMEL.

Point du tout.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mlle. DOLBAN, *en soubrette.*

FLORIMEL, *à mademoiselle Dolban.*

He bien, qu'est-ce,
Marton? que nous veut-on?

Mlle. DOLBAN.

Rien. C'est moi, qui m'empresse
De venir à monsieur, si vous le permettez,
Offrir mes soins, mon zèle.

RAIMOND.

Ah! c'est trop de bontés.

Mlle. DOLBAN, *bas à Florimel.*

Ne venez pas encor; ma mère n'est pas prête.

FLORIMEL, *bas à mademoiselle Dolban*
(*Haut.*)

Non, non. Eh mais, Marton, cette offre est fort honnête.

Mlle. DOLBAN.

Elle est bien naturelle.

FLORIMEL.

Allez tout préparer

Là-dedans, et voyez si nous pouvons passer.

Mlle. DORBAN.

Pas encor. Nous avons des toilettes à faire :

Pour ma jeune maîtresse... oh ! mais, c'est une affaire...

RAIMOND.

Inutile, sans doute, avec autant d'appas !

Mlle. DORBAN.

Mais pas trop inutile, et j'[illegible] tout bas....

SCÈNE XII.

Les mêmes, M. St.-FIRMIN.

M. St.-FIRMIN.

Que fais-tu là, Marton ?

Mlle. DORBAN.

Eh ! mais, monsieur...

M. St.-FIRMIN.

Tu causes,

Lorsqu'il faudrait là-bas arranger mille choses !

Mlle. DORBAN.

Tout est prêt.

M. St.-FIRMIN.

Prêt ou non, n'importe, dans ce moment,

Ma sœur n'a pas besoin de toi.

Mlle. DORBAN.

Madame Armand ?

M. St.-FIRMIN.

Mais non, ma sœur. Eh quoi ! ma sœur se nomme-t-elle

(*à mi-voix*) (*haut.*)
Madame Arm... Etourdie! Allons, mademoiselle...

FLORIMEL.

Cher oncle!

M. ST.-FIRMIN.

Sortez donc.

Mlle. DOLBAN.

Je vous trouve, monsieur
L'air bien sévère.

M. ST.-FIRMIN.

Et vous, le ton bien raisonneur
Pour une soubrette.

Mlle. DOLBAN, *regardant Raimond avec attention.*

Ah! dussé-je être indiscrète,
On oublîrait ici qu'on n'est qu'une soubrette.

(*Elle sort.*)

FLORIMEL.

(*de loin.*)
Je veux te dire un mot. Je vous laisse un moment,
Messieurs.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

M. ST.-FIRMIN, RAIMOND.

M. ST.-FIRMIN.

AH! çà, mon cher, causons donc librement

RAIMOND.

Je le désire fort.

M. ST.-FIRMIN.

Mais... qui vous fait sourire?

RAIMOND.

Ne devinez-vous pas ce que je veux vous dire?

M. ST.-FIRMIN.

Eh! mais...

RAIMOND.

Vous devinez, oui, je vois à votre air,
Qu'ici vous attendiez...

M. ST.-FIRMIN.

Expliquez-vous, mon cher.

RAIMOND.

Tout, dans cette maison, semble extraordinaire.
Cette mère malade, et d'un coup de tonnerre,
Cette soubrette, un peu familière, entre nous;
Le frère si bizarre et bavard, et jaloux;
Tout ce que l'on m'a dit de la sœur dédaigne;
Que vous dirai-je, enfin? ce désordre qui règne
Dans toute la maison, et ces joyeux éclats
De valets ricaneurs qui se parlent tout bas,
Tout cela, par degrés, augmente ma surprise;
Et je soupçonnerois, s'il faut que je le dise...,

M. ST.-FIRMIN.

Quoi donc?

RAIMOND.

Qu'on est d'accord pour se moquer de moi.

M. ST.-FIRMIN.

Quel conte! vous croyez?

RAIMOND.

J'en ai peur.

M. ST.-FIRMIN.

Mais, pourquoi,
De grâce? à quel propos?

RAIMOND.

Oh! pourquoi? je l'ignore.
Je puis tout comme un autre, et mieux qu'un autre encore,
Offrir matière...

M. ST.-FIRMIN.

Allons!...

RAIMOND.

Il est, dit-on, d'ailleurs,
Certaines gens qui ſont métier d'être railleurs,
Qui forgent chaque jour quelque scène nouvelle,
Pour tourmenter autrui: ce jeu, je crois, s'appelle...
Attendez donc... eh! oui, *myſtification*.

M. ST.-FIRMIN.

Je n'entends pas trop bien semblable expression.

RAIMOND.

Je conviens avec vous que le mot est barbare;
Mais bien moins que la chose il est faux et bizarre.

M. ST.-FIRMIN.

Quoi? vous croiriez?...

RAIMOND.

Très-fort. Certain air m'a frappé...
Parbleu! je voudrais bien ne m'être pas trompé.

M. ST.-FIRMIN.

Pourquoi?

RAIMOND.

Je suis né doux, confiant, et peut-être
Un peu crédule, oui; mais, quand je crois reconnaître
Que l'on veut abuser de ce secret penchant,
Tout comme un autre, alors, je puis être méchant.

M. ST.-FIRMIN.

Vraiment?

RAIMOND.

Oui, je suis homme à me faire un délice
De leur rendre, à mon tour, malice pour malice.

M. ST.-FIRMIN.

Mais... c'est le droit des gens. Eh bien donc, observez,
Cherchez.

RAIMOND.

Ce que je cherche ici, vous le savez.

M. ST.-FIRMIN.

Moi? quand je le saurais, dois-je vous en instruire?

RAIMOND.

Mais, peut-être, en ces lieux qui daigna m'introduire,
Me doit protection.

M. ST.-FIRMIN.

En avez-vous besoin,
Lorsque vos soupçons seuls vous ont mené si loin?

RAIMOND.

Eh! mais... je crois d'abord que cette bonne pièce,
Eh! oui, cette Marton...

M. ST.-FIRMIN.

Hé bien?

RAIMOND.

Est votre nièce,

M. ST.-FIRMIN.

Vous croyez?

RAIMOND.

J'en suis sûr. Si cette dame Armand,
Qu'elle a nommée, était... sa mère, seulement?

M. ST.-FIRMIN.

Encor? quel homme!

RAIMOND.

Et vous? oui, dans ce stratagème
Vous trempiez donc aussi?

M. ST.-FIRMIN.

J'en suis l'auteur, moi-même.

RAIMOND.

Comment?

M. ST.-FIRMIN.

Oui, cher Raimond, vous sachant simple et franc,
Mais doué d'un cœur droit, d'un esprit pénétrant,
Tel qu'il me le fallait, j'ai cru, vous l'avouerai-je?
Pouvoir, sans nul scrupule, ici vous tendre un piége,
Ou plutôt à nos gens, qui n'ayant nul soupçon,
Recevraient de vous-même une bonne leçon.
Raimond, dans tous les cas, connaît mon caractère,
Et sent bien que je l'eusse averti du mystère.

RAIMOND.

J'entends: contre moi donc ils ont tous conspiré?
Eh bien! je les attends, et je me défendrai.

M. ST.-FIRMIN.

Vous ferez bien; surtout, moi, je vous recommande
Certain monsieur Gélon, le pire de la bande.
Il va se costumer... je ne sais pas comment:
Vous le reconnaîtrez au travestissement.
Il fait le brave; au fond, moi, je le crois très-lâche.

RAIMOND.

Lâche ou non, je m'en charge.

M. ST.-FIRMIN.

Oui! bon! ce qui me fâche,
C'est qu'il ait de son fiel aigri ma pauvre sœur,
Tout naturellement portée à la douceur;

Dont l'esprit, entre nous, n'est pas très fort, qui même
Sur sa santé nous montre une faiblesse extrême.

RAIMOND.

Écoutez donc. En tête il me vient un dessein:
Pour la guérir, je vais me faire médecin.

M. ST.-FIRMIN.

Bien. Corrigez aussi ma nièce, autre railleuse,
Railleuse impitoyable, et de plus envieuse,
Et monsieur mon neveu, cet enfant gâté.

RAIMOND.

Bon.

Le frère aura son fait, et malheur à Marton!

M. ST.-FIRMIN.

A propos de Marton: et votre domestique,
Le préviendrez-vous?

RAIMOND.

Non, quoiqu'avec l'air rustique,
Il se défendra bien! allez, son gros bon sens,
Saura déconcerter tous ces mauvais plaisans.

M. ST.-FIRMIN.

A la bonne heure. Allons.

(*Il veut emmener Raimond.*)

RAIMOND, *le retenant.*

Un mot, je vous supplie:

La jeune personne....

M. ST.-FIRMIN, *souriant.*

Ah!

RAIMOND.

Si douce, si jolie!

M. ST.-FIRMIN.

Hé bien?

RAIMOND.

Elle n'est pas de la famille?

M. ST.-FIRMIN.

Non;

Mais c'est une orpheline: Eusébie est son nom.

RAIMOND.

Dites-moi, jouera-t-elle un rôle dans la pièce?

M. ST.-FIRMIN.

Par pure complaisance, oui, celui de ma nièce,
D'Elise.... Un rôle, oh! mais... tendre et sentimental!
Je vous préviens, de peur que vous n'en jugiez mal.
Mais rentrons, car je crains...

RAIMOND, *d'une voix plus forte.*

Ah! malins que vous êtes!
Et voilà donc chez vous l'accueil que vous me faites!
Oh! bien, dans ce jeu-là je puis vous défier,
Et c'est moi qui prétends vous bien mystifier.

(Il rentre avec M. St-Firmin.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DOLBAN.

Le singulier début! est-ce ainsi qu'on me traite?
» Marton, pour sa maîtresse, en quitte la soubrette »,
Me dit Raimond, et puis, vers Euphémie il court.
S'il continue ainsi, mon rôle sera court.
Ce jeune homme, après tout, a l'abord agréable;
Plus que je ne croyais, il est bien fait, aimable.
S'il allait d'Euphémie?... Elle aura le secret,
Avec son petit air langoureux et discret....
Mais elle aime mon frère... Eh! bien? elle est coquette,
Comme une autre. A présent, son rôle m'inquiète;
Il vaut mieux que le mien. Je voudrais bien... Voici
Le valet; eh bien! moi, je suis soubrette aussi.
Faisons un peu jaser ce Lubin sur son maître.

SCENE II.

Mlle. DOLBAN, LUBIN.

LUBIN.

Ah! l'on vous trouve, enfin!...

MIl. DOLBAN.

Vous me cherchiez peut-être,
Monsieur Lubin?

LUBIN.

Mais oui, vous n'avez pas daigné,
Belle Marton, paraître à l'heure du diné.

Mlle. DOLBAN.

Pardon, c'est que jamais je ne dîne à l'office.

LUBIN.

Bon! où dînez-vous donc?

Mlle. DOLBAN.

N'importe.

LUBIN.

Quel caprice!
Mais çà vous sied.

Mlle. DOLBAN.

Ah! ah!

LUBIN.

Oui, c'est tout simple, il faut...
Quand on a pris son vol un peu plus haut...

Mlle. DOLBAN.

Plus haut?

LUBIN.

Oui, ce monsieur... Mais quoi? je l'ai dit à lui-même:
Il nous fait tort, à nous.

Mlle. DOLBAN.

Bon!

LUBIN.

Que moi, je vous aime,
C'est tout simple; mais lui, vouloir nous supplanter!
C'est comme si mon maître allait vous en conter.

Mlle. DOLBAN.

Cela serait, vraiment, bien extraordinaire,
Monsieur Raimond m'aimer!

LUBIN.

Ecoutez donc, ma chère:
Il serait un peu dupe; et, tenez, je suis franc:
Vous êtes bien jolie, oui; mais à part le rang,
Votre maîtresse encore aurait la préférence.

Mlle. DOLBAN.

Ah!

LUBIN.

Je vois d'elle à vous un peu de différence.

Mlle. DOLBAN.

Monsieur est connaisseur.

LUBIN.

Eh! cela saute aux yeux.

Mlle. DOLBAN.

Fort bien!

LUBIN.

Mais tout ici s'arrangera bien mieux;
Maître et valet auront chacun leur amourette!
Lui pour la demoiselle, et moi pour la soubrette.

Mlle. DOLBAN.

Bien arrangé! Raimond, dites-vous, aimera
Mademoiselle?

LUBIN.

Eh! oui, s'il ne l'aime dejà.

Mlle. DOLBAN.

Si vite?

LUBIN.

En un clin-d'œil, monsieur se passionne;
Et puis, l'étonnement de voir une personne...
Tout autre...

Mlle. DOLBAN.

En quoi?

LUBIN.

Sans doute; il ne s'attendait pas
A la voir ce qu'elle est: on nous disait, là-bas,
Que cette demoiselle était capricieuse,
Babillarde, étourdie, et surtout très-railleuse.

Mlle. DOLBAN, *cachant avec peine son dépit.*

Quoi! l'on vous avait dit?...

LUBIN.

Vraiment; aussi, Dieu sait
Comme, avant de la voir, monsieur la haïssait!

Mlle. DOLBAN.

M... la haïssait?

LUBIN.

Oui.

Mlle. DOLBAN.

Lubin juge, raisonne!

LUBIN.

C'est notre droit, à nous: par exemple, friponne!
Votre joli minois....

Mlle. DOLBAN.

Soyez moins familier.
Hé bien donc, votre maître?...

LUBIN.

Ah! j'allais l'oublier,
Mon maître; car Marton sait si bien me distraire!

Mlle. DOLBAN.

Ne vous dérangez pas.

LUBIN.

Ça m'arrange, au contraire.
Comme mon maître, ici, je suis tout près d'aimer,

Mlle. DOLBAN.

Soit; mais je ne suis pas si prompte à m'enflammer
Que ma maîtresse, moi.

LUBIN.

Bah! ton charmant visage
Dit....

Mlle. DOLBAN.

Déjà tutoyer!

LUBIN.

C'est assez mon usage:
Puis, cela va tout seul de Lubin à Marton.

Mlle. DOLBAN.

Finissez donc; car, moi, je n'aime pas ce ton.

LUBIN.

Quel œil sévère! allons! la paix, et je donne,
Moi, pour gage, un baiser.

(Il l'embrasse, en effet.)

Mlle. DOLBAN.

Insolent!

LUBIN.

Ah! pardonne;
Mais ton minois, Marton, semblait demander ça.

Mlle. DOLBAN, *élevant la voix.*

Comment! ici, quelqu'un.

SCÈNE III.

Mlle. DOLBAN, LUBIN, Mdme. DOLBAN, *vêtue en duègne.*

Mdme. DOLBAN.

Eh! mais, qu'entends-je là?

Mlle. DOLBAN.

C'est cet impertinent; madame, qui m'embrasse.

Mdme. DOLBAN.

Vous embrasse? cet homme!.. il aurait eu l'audace!..

LUBIN.

Eh! oui, madame Armand, j'ai cette audace.

Mdme. DOLBAN.

Oser
A ma... mademoiselle, ainsi prendre un baiser!

Mlle. DOLBAN.

Malheureux!

LUBIN.

(*à madame Dolban.*)

Ah! Marton! Pardon, je vous supplie;
Mais c'est qu'en vérité, Marton est si jolie!

Mdme. DOLBAN.

(*à sa fille*)

Belle excuse! Mais, vous, pourquoi rester, aussi,
Seule avec un valet?

Mlle. DOLBAN.

Pouvais-je donc, ici,
M'attendre?..,

Mde. DOLBAN.

Il faut s'attendre à tout, mademoiselle.

LUBIN.

Oh! oui, surtout à ça.

Mlle. DORBAN.

C'est qu'il parle encor d'elle,

D'un ton!... Tu sortiras, coquin, de la maison.

(Voyant Raimond.)

Mais ton maître avant tout, va me faire raison

De l'insolence...!..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FLORIMEL, RAIMOND.

FLORIMEL.

Eh!

RAIMOND.

Eh! de quelle insolence?

Qu'a-t-il donc fait, madame?

LUBIN.

Eh! monsieur, j'ai...

RAIMOND, *à Lubin.*

Silence.

Mlle. DORBAN.

Ce qu'il a fait? il a... Je ne saurois parler.

FLORIMEL.

Ah! Dieu!

RAIMOND.

Mais achevez : vous me faites trembler.

Mlle. DORBAN.

Hé bien, monsieur, il vient d'embrasser, ici même,

Mademoiselle.

RAIMOND.

Ciel!

FLORIMEL, *riant sous cape.*

Ah! quelle audace extrême!

(*à part.*)

Le bon tour!

RAIMOND.

Se peut-il?

FLORIMEL.

Quoi! Marton, est-il vrai?

Mlle. DOLBAN, *outrée.*

Eh! oui.

RAIMOND.

Qu'ai-je entendu?

FLORIMEL.

C'est affreux.

(*à part.*)

Il est gai.

RAIMOND, *à madame Dolban, à demi-voix, de manière pourtant que mademoiselle Dolban puisse l'entendre.*

Lubin est si timide! oui, d'honneur! quand j'y pense,
Il faut absolument que, par un peu d'avance,
Cette fille l'ait presque encouragé.

Mlle. DOLBAN.

Moi? j'ai?...

Plaît-il?

Mde. DOLBAN.

Qu'appellez-vous, monsieur, encouragé?

FLORIMEL.

Il est sûr que Marton a la mine égrillarde.

Mlle. DOLBAN, *à Florimel.*

C'en est trop.

LUBIN.

C'est bien vrai: quand elle vous regarde...

Mlle. DOLBAN.

Paix.

Mlle. DOLBAN, *hors d'elle.*

Voyez donc comme il parle de moi!

FLORIMEL, *bas à sa sœur.*

Bien, courage, ma sœur.

Mlle. DOLBAN, *à demi-voix.*

Eh! laissez-nous donc, toi.

Mlle. DOLBAN, *toute déconcertée.*

Eh... voyez cependant où les choses en viennent!

RAIMOND, *après avoir rêvé un moment, et du plus grand sérieux.*

Mais... si les jeunes gens, après tout, se conviennent,
On les pourrait, un jour, marier...

Mlle. DOLBAN, *riant.*

Marier?

Mlle. DOLBAN, *de même.*

Nous marier?

FLORIMEL, *éclatant.*

Ah! bon!

RAIMOND.

Pourquoi se récrier?

LUBIN.

Eh! oui, pourquoi?

RAIMOND.

Lubin est bon pour cette fille.
Il est brave homme; il sort d'une honnête famille:

C'est le fils d'un fermier, pas très-riche, d'accord;
Mais à cet égard-là, je réponds de son sort.

Mlle. DOLBAN.

A merveille, monsieur!

FLORIMEL.

Rien de plus raisonnable:
Ce mariage, à moi, me paraît très-sortable.
N'est-ce pas?

Mde. DOLBAN.

Superbe! oui...

RAIMOND.

Quoi! déjà vous sortez,
Marton?

Mlle. DOLBAN.

Oui, je bénis de si rares bontés,
Et vais y réfléchir.

FLORIMEL, *bas à sa sœur.*

C'est un début fort drôle,
Ne te dégoûte pas pour cela de ton rôle.

Mlle. DOLBAN.

Eh! laissez-moi donc, vous.

(Elle sort outrée.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté Mlle. DOLBAN.

FLORIMEL.

PAUVRE fille! elle sort
Piquée, et jusqu'au vif.

Mde. DOLBAN.

Elle a vraiment grand tort!

RAIMOND, *à Lubin.*

Sors, toi; ne reparais jamais devant ces dames.

Mde. DOLBAN.

Jamais: certainement.

LUBIN, *à part.*

Les singulières femmes!

(à demi-voix)

J'ai donné des baisers, en ma vie, au moins cent,
Qui n'ont pas fait moitié tant de bruit.

(Il sort.)

RAIMOND.

L'insolent!

SCÈNE VI.

Mde. DOLBAN, FLORIMEL, RAIMOND.

RAIMOND, *à madame Dolban.*

Ah! pardon.

Mde. DOLBAN.

C'est assez...

FLORIMEL.

Oui, l'on n'y peut que faire.
Parlons plutôt, parlons de votre tendre mère.

Mde. DOLBAN.

Ah! oui.

RAIMOND.

C'est, en effet, un mal plus sérieux.

FLORIMEL, *à Raimond.*

Depuis votre visite, elle est mieux, beaucoup mieux.

Mde. DOLBAN.

Vraiment?

RAIMOND.

J'en suis ravi: la pauvre chère dame!
Elle me fait pitié.

Mde. DOLBAN

Cela déchire l'âme.

FLORIMEL, *à sa mère.*

Mais, n'admirez-vous pas... là... que, précisément,
Monsieur soit médecin?

RAIMOND, *avec modestie.*

Ah!

Mde. DOLBAN.

Quel bonheur!

FLORIMEL.

Comment
Ne m'en disiez-vous rien?

RAIMOND.

Mais... la surprise extrême...
Le saisissement...

FLORIMEL.

Soit. Et mon oncle lui-même
N'en avait point parlé: quelle discrétion!

RAIMOND.

Moi, je n'en ai jamais fait ma profession.
Je traite mes amis et la classe indigente,
Ou, comme en ce moment, dans une affaire urgente.
Je ne me pique point de guérir tous les maux,
Deux ou trois, c'est assez: mais, voyez l'à-propos!
Oui, je possède, à fond, l'article des orages:
J'ai même, là-dessus, fait deux petits ouvrages.

Mde. DOLBAN.

Vous êtes donc auteur?

RAIMOND.

Autant que médecin.

Mlle. DOLBAN.

Vous croyez la sauver ?

RAIMOND.

J'en réponds ; un seul grain

D'émétique.

Mlle. DOLBAN.

Ah ! ciel ! quoi ?...

RAIMOND.

C'est le remède unique.

FLORIMEL.

(A Raimond, à demi-voix)

C'est tout simple. A-propos, voici l'instant critique :
Je vais à mon duel.

RAIMOND, *de même.*

Vous faut-il un témoin ?

FLORIMEL, *de même.*

Non ; mais si, par malheur, de votre art j'ai besoin,
Puis-je compter sur vous ?

RAIMOND.

Oui, certes, où me rendre ?

FLORIMEL.

Où ? mon valet de chambre, ici viendra vous prendre.
(*Bas, à sa mère*) (*Haut, à Raimond.*)
Je le ferai courir. Je prends votre cheval ;
Montez le mien, vous.

RAIMOND.

Soit.

FLORIMEL.

Oh! c'est un animal...
Unique, vous verrez.

(Il fait signe à sa mère.)

RAIMOND.

Je rends le mien docile:
Cependant à monter il est fort difficile:
Prenez-y garde.

FLORIMEL.

Bon! n'ayez pas peur; allez,
Je connais les chevaux.

RAIMOND.

Puisque vous le voulez...

FLORIMEL.

Adieu donc.

(Bas à Raimond, et du ton d'un homme pénétré.)

Si je meurs...

RAIMOND, *bas à Florimel.*

Écartons ce présage.

FLORIMEL, *de même, serrant la main de Raimond.*

Cher ami!

(A madame Dolban à demi-voix, mais de manière que Raimond l'entende.)

Vous, madame, en gouvernante sage,
Veillez bien sur ma sœur.

Mde. DOLBAN, *de même.*

Oui.

FLORIMEL.

Vous la connaissez:
Vous savez bien, madame...

Mde. Dolban, *de même.*

Eh! mon Dieu! c'est assez

(Florimel sort en riant sous cape; madame Dolban en fait autant, et Raimond aussi.)

SCÈNE VII.

Mde. DOLBAN, RAIMOND.

Raimond, *à part.*

A vous, madame.

Mde. Dolban, *à part.*

Allons, jouons mon personnage.

Raimond.

Ce jeune homme est aimable.

Mde. Dolban.

Un peu vif.

Raimond.

A son âge,

C'est tout simple

Mde. Dolban, *à part.*

Arrangeons notre petit roman.

(haut.)

Ah! monsieur!...

Raimond, *à part.*

Essayons d'écarter la maman.

Car l'aimable orpheline ici pourrait se rendre.

Mde. Dolban.

Combien vous gémirez, quand vous allez apprendre

Les revers, les malheurs!...

Raimond, *à part.*

J'imagine un moyen.

Mde. DOLBAN.

Vous paraissez distrait.

RAIMOND.

Moi? point du tout. Hé bien?

De grâce, poursuivez; ce récit m'intéresse.

(Il tâte le pouls de madame Dolban.)

Mde. DOLBAN.

Que faites-vous?

RAIMOND.

Pardon, madame.

Mde. DOLBAN.

Eh! quoi, serait-ce?

RAIMOND.

Rien. Vous ne sentez pas, à présent, de douleur?

Mde. DOLBAN.

Non.

RAIMOND.

Vous avez changé, tout-à-coup, de couleur...

Mde. DOLBAN.

Ah! bon Dieu! d'où vous vient une telle pensée?

RAIMOND.

Avez-vous quelquefois la tête embarrassée?

Mde. DOLBAN.

La tête embarrassée? ah! voilà du nouveau!

RAIMOND.

Mais rien n'est plus commun: les fibres du cerveau...

Mde. DOLBAN.

Eh! mais... à quel propos cet air d'inquiétude?

RAIMOND.

D'inquiétude? non. Avez-vous l'habitude,
Madame, de dormir après votre repas?

Mde. DOLBAN.

Oui.

RAIMOND.

Je l'aurais gagé.

Mde. DOLBAN.

Mais...

RAIMOND.

Ne sentiez-vous pas

Un engourdissement?

Mde. DOLBAN.

Quelquefois.

RAIMOND, *se parlant à soi-même.*

Asphyxie.

Mde. DOLBAN.

Plait-il?

RAIMOND.

Qui, par degrés, mène à l'apoplexie.

Mde. DOLBAN.

L'apoplexie? ô ciel!

RAIMOND.

[illegible]

Mde. DOLBAN.

Vraiment...

Je me sens toute... là... mais... je ne sais comment.

RAIMOND, *lui tâtant le pouls.*

Je le crois bien: le pouls, de seconde en seconde,

S'élève.

Mde. DOLBAN.

Vous croyez?

RAIMOND.

Une bile âcre abonde.

Mde. DOLBAN.

Oh! depuis quelques jours, je n'étais pas très-bien.

RAIMOND.

Pas très-bien? mais... s'il faut ne vous déguiser rien...

Mde. DOLBAN.

Eh! quoi, monsieur?

RAIMOND.

Tenez, la dame que j'ai vue
Tout-à-l'heure, là-haut, dans ce lit étendue...

Mde. DOLBAN.

Hé bien?

RAIMOND.

Est moins malade, oui, beaucoup moins que vous.

Mde. DOLBAN.

Moins malade que moi?

RAIMOND.

Convenez, entre nous,
Que j'arrive à propos.

Mde. DOLBAN.

Oui, je suis trop heureuse.
Mais cette maladie est-elle dangereuse?

RAIMOND.

Non. Du repos; de rien, ce soir, ne s'occuper,
Boire de l'eau, surtout se coucher sans souper;
Quinze ou vingt jours ainsi de calme, de régime,
Il n'y paraîtra plus.

Mde. DOLBAN.

Cet espoir me ranime.

RAIMOND.

Un peu de confiance et de docilité.

Mde D O L B A N.

J'en aurai, j'en aurai; mais c'est qu'en vérité...

R A I M O N D

(*à part.*)

Ne pleurez point. On vient; ô ciel! c'est Eusébie.

(*vivement.*)

Voulez-vous dans le vif couper la maladie?

Mde. D O L B A N.

O Dieu! si je le veux?

R A I M O N D, *de même.*

Allez faire soudain

Un tour de promenade.

Mde. D O L B A N.

Où donc?

R A I M O N D.

Dans le jardin.

Mde. D O L B A N.

Mais enfin...

R A I M O N D.

Eh! courez.

Mde. D O L B A N.

Ne pourrez-vous me suivre?

R A I M O N D.

Non, il faut à l'instant, [illegible] un livre.

Mde. D O L B A N.

Combien vais-je rester?

R A I M O N D.

Trois grands quarts d'heure, au moins.

Mais courez donc.

Mde. D O L B A N.

Et vous?

RAIMOND.

Bientôt je vous rejoins.

Allez.

Mde. DOLBAN.

Mon cher docteur, sur vous je me repose.

RAIMOND, *seul un moment, et riant.*

Vivat! la médecine est une bonne chose.

(*A l'approche d'Eusébie.*)

Chut.

SCÈNE VIII.

RAIMOND, EUSÉBIE.

EUSÉBIE.

J'avais cru trouver ici madame Armand.

RAIMOND.

Elle vient de sortir; mais, de grâce, un moment;
Ne peut-on vous parler sans votre gouvernante?

EUSÉBIE.

(*à part.*)

Eh! mais, monsieur... Mon rôle est d'être prévenante.
(*Haut.*)
Ici, depuis long-temps, vous étiez attendu.

RAIMOND.

On est trop bon; mais, moi, que de temps j'ai perdu!
(*A part.*)
O! quel air de candeur!

EUSÉBIE, *à part.*

Il est bien.

RAIMOND, *à part.*

Quel dommage,

Qu'on lui fasse jouer un autre personnage!

(*Haut.*)

Combien je desirais un entretien si doux,

Belle Élise!

EUSÉBIE.

Le bien qu'on nous a dit de vous,

Me faisait souhaiter aussi de vous connaître;

Ma franchise, monsieur, vous surprendra peut-être.

RAIMOND.

Moi, je serais surpris? Ah! la sincérité

Semble embellir encore une jeune beauté.

Elle vous sied si bien!

EUSÉBIE.

Épargnez, je vous prie...

RAIMOND.

Ne prenez point ceci pour une flatterie.

Sans peine on reconnait l'accent qui part du cœur,

Mademoiselle: il est tel regard enchanteur

Qui ne saurait tromper; par exemple, le vôtre.

EUSÉBIE.

Oh! mon regard, monsieur, n'est pas plus sûr qu'un autre:

Croyez-moi.

RAIMOND.

Mon bonheur, pourtant, serait certain,

Si je pouvais, un jour, y lire mon destin.

EUSÉBIE.

Vous me jugez d'après votre candeur extrême:

Qui voudrait vous tromper, se tromperait soi-même.

(*A part.*)

En effet. Je le sens!

RAIMOND.

Hé! bien, cette candeur
Réside, j'en suis sûr, au fond de votre cœur,
Charmante Élise.

EUSÉBIE.

Eh! mais... Vous me flattez, sans doute:
(*A part.*)
L'aimable confiance! O! combien il m'en coûte!

RAIMOND, *à part.*

Elle souffre! Vraiment, elle me fait pitié!

EUSÉBIE, *à part.*

Le tromper avec l'air, le ton de l'amitié!

RAIMOND.

Vous semblez hésiter à dire quelque chose.

EUSÉBIE.

Hésiter?... mais, monsieur, vous-même, je suppose,
Me regardez d'un air!...

RAIMOND.

Tel que vous l'inspirez,
Je ne m'en défends pas.

EUSÉBIE.

Hélas!...

RAIMOND.

Vous soupirez?

EUSÉBIE.

(*A part.*)
Il est vrai. Je ne puis plus long-temps me contraindre;
(*Haut.*)
Oui... C'en est trop, monsieur, et je cesse de feindre.
Il faut...

RAIMOND.

Eh! quoi, de grâce?

EUSÉBIE.

Eh! bien, je vais parler...
Dieu! c'est Marton, il faut encor dissimuler.

RAIMOND.

Eh! qu'importe?

SCÈNE IX.

EUSÉBIE, RAIMOND, Mlle. DOLBAN.

Mlle. DOLBAN.

Je trouble un charmant tête-à-tête:
Fort bien, mademoiselle, et rien n'est plus honnête.

EUSÉBIE.

De quel droit venez-vous? ne puis-je, s'il vous plaît,
A l'ami de mon oncle exprimer l'intérêt...
Qu'il inspire?

Mlle. DOLBAN.

Ah! fort bien, monsieur vous intéresse.

RAIMOND.

Tant mieux pour moi. Bien loin de gronder sa maîtresse,
Marton ferait bien mieux...

Mlle. DOLBAN.

Oui, de se retirer,
Pour vous laisser ainsi!

RAIMOND.

J'allais t'en conjurer.
Sache écarter d'ici l'oncle, la gouvernante,
Et celle-ci, surtout, qui n'est pas indulgente.

Mlle. DOLBAN.

Ah! que je les écarte?

RAIMOND.

Oui.

Mlle. DOLBAN.

Je vais, de ce pas,
Les avertir, plutôt.

EUSÉBIE.

Mais, vous n'y pensez pas.
Qui, dans cette maison, pourrait me faire un crime,
Oui, de dire à monsieur à quel point je l'estime?

RAIMOND.

Qu'entends-je? ô doux aveu!

Mlle. DOLBAN.

Je crois bien qu'il est doux:
Vous l'estimez déjà?

EUSÉBIE.

Pourquoi pas? Laisse-nous,
Marton.

Mlle. DOLBAN.

Je conçois bien qu'ici je vous dérange.

RAIMOND.

Mais, Marton est, d'honneur! une soubrette étrange.
Ne suis-je donc pas homme à te récompenser?
Tu me connais bien mal; et, tiens, pour commencer,
Prends ceci.

Mlle. DOLBAN.

De l'argent!

RAIMOND.

Ah! je vois ta colère:
C'est trop peu qu'un louis? en voilà deux, ma chère.

Mlle. D o l b a n.

Eh! gardez tout votre or.

R a i m o n d.

Ah! ma belle, pardon:

Vous êtes un phénix.

E u s é b i e.

En effet.

R a i m o n d.

Eh! bien donc,

Va, par amitié seule, en soubrette fidèle,
Te mettre à la porte, et faire sentinelle.

(*Il la prend par la main et la place lui-même à cette porte.*)

(*Avec affectation.*) (*Bas, à Eus.*)

Là, bien. Charmante Elise! enfin... Permettez-vous
Que, pour la tourmenter, je tombe à vos genoux?

E u s é b i e, *bas.*

Vous êtes donc malin?

R a i m o n d, *bas.*

Oui, quelquefois.

Mlle. D o l b a n, *de loin, assez gaîment.*

Courage!

Vous me faites jouer un joli personnage!

R a i m o n d.

Ne bouge pas, Marton

(*Et toujours aux pieds d'Eusébie, il lui prend la main.*)

(*Bas, à Eusébie.*)

Pardon...

Mlle. D o l b a n.

Oh! c'est trop fort:

Je vous en avertis; la sentinelle sort,
Et reviendra bientôt, mais avec bonne escorte.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

EUSÉBIE, RAIMOND.

EUSÉBIE,

Elle sort furieuse; et Dieu sait!...

RAIMOND.

Bon! qu'importe
Le courroux de Marton?

EUSÉBIE.

Cette Marton n'est pas
Une... Mais, je l'entends qui revient sur ses pas.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mlle. DOLBAN, FLORIMEL, *le bras en écharpe.*

Mlle. DOLBAN.

(*A part.*)

Venez, monsieur, venez. Je vous préviens, mon frère,
Qu'ils s'aiment tout de bon.

FLORIMEL.

Qu'entends-je? un téméraire
Ose parler d'amour à ma sœur! ah! morbleu!

RAIMOND.

Monsieur, en vérité.....

EUSÉBIE, *bas à Florimel.*

Tout ceci n'est qu'un jeu,
Vous savez bien...

FLORIMEL, *bas à Eusébie.*

Eh! oui, je sais très-bien, ma chère;
Aussi, fais-je semblant d'être fort en colère.

Mlle. DOLBAN, *à Florimel.*

Eh ! ne l'écoutez pas : il était à ses pieds,
Ici même.

FLORIMEL, *à Raimond et à Eusébie.*

Tous deux, amis, vous me trompiez !

RAIMOND.

Moi ? qu'avais-je promis ?

FLORIMEL.

Un amoureux mystère !
(*à Raimond*)
Et lorsque vous savez quel est mon caractère !

EUSÉBIE.

Oh ! oui, très-violent.

FLORIMEL.

Quand l'honneur est blessé...

RAIMOND.

L'honneur ? eh ! mais de grâce, en quoi l'ai-je offensé ?

FLORIMEL.

C'est me manquer, enfin.

RAIMOND.

En ce cas, je suis homme
A vous faire raison...

FLORIMEL.

Demain, je vous en somme.

EUSÉBIE.

Ciel ! ils vont s'égorger, pour un mot !
(*à mademoiselle Dolban.*)
Et voilà
Le fruit de vos rapports, fille injuste !

FLORIMEL, *bas à Eusébie.*

Bravo !
Vous jouez comme un ange.

Mlle. DOLBAN, *bas à Florimel.*

Applaudissez ; courage!

Elle joue, en effet, très-bien.

FLORIMEL, *bas.*

Eh! oui.

Mlle. DOLBAN.

J'enrage.

EUSÉBIE, *affectant un grand sérieux.*

Mon frère, c'est pousser l'emportement trop loin.
Monsieur n'a point de tort, aucun, j'en suis témoin,
Et c'est vous seul ici, qui lui faites injure.

FLORIMEL.

Je suis trop vif, mon cher, pardon, je vous conjure.

RAIMOND.

Soit.

Mlle. DOLBAN.

Vous ne voyez pas?

FLORIMEL.

Laisse nous en repos,
Marton, j'en ai besoin, moi; je souffre!..

RAIMOND, *à demi-voix.*

A propos,
Et votre duel?

FLORIMEL, *de même.*

Mais j'ai tué mon adversaire.

EUSÉBIE.

Ciel!

Mlle. DOLBAN.

Vous êtes blessé?

FLORIMEL.

La blessure est légère.

RAIMOND.

Quoi! sérieusement, blessé, monsieur?

FLORIMEL.

Très-peu.

Oui, la balle a glissé.

RAIMOND.

Voyons, de grâce.

(Il lui touche le bras.)

FLORIMEL.

Ah! Dieu!

Vous m'avez fait un mal!...

RAIMOND.

Eh! mais, cette blessure

N'est point un coup de feu, mon cher, je vous assure.

FLORIMEL.

Comment donc?

RAIMOND.

On ne peut tromper les gens de l'art;

C'est un poignet foulé.

EUSÈBE.

Hem!

RAIMOND.

Oui, si, par hasard,

Cette blessure-là?...

FLORIMEL.

Quoi!

RAIMOND.

N'était qu'une chute?

Mlle. DOLBAN, *riant.*

Ah! ah!

FLORIMEL.

Je vous proteste...

RAIMOND.

Allons, point de dispute:
Si votre gros cheval fait souvent des faux-pas,
Mon Normand, quelquefois, jette son homme à bas.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mde. DOLBAN.

Mde. DOLBAN.

Voyez! s'est-on jamais dispersé de la sorte?
Personne ne vient voir, moi, comment je me porte.

FLORIMEL.

Quoi, madame?

RAIMOND.

En effet, madame n'est pas bien.

EUSÉBIE.

Qu'est-ce donc?

Mde. DOLBAN, *montrant Raimond.*

Demandez!

RAIMOND.

Cela ne sera rien;
Un peu de fièvre.

Mlle. DOLBAN.

Quoi!

RAIMOND, *tâtant le pouls de madame Dolban.*

Déjà la peau meilleure.

Mlle. DOLBAN.

Mais ..

RAIMOND, *à madame Dolban.*

Vous avez pris l'air?

Mde. DOLBAN.

Hélas! oui, trois quarts d'heure

RAIMOND.

Bien.

Mde. DOLBAN.

Je vous attendais.

RAIMOND.

Je n'ai point oublié;

Mais, monsieur me retient.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LÉVEILLÉ.

FLORIMEL.

Hé bien, quoi, Léveillé?

LÉVEILLÉ.

Une grande visite, allez, je vous assure.

Mde. DOLBAN.

Comment?

LÉVEILLÉ.

Un voyageur! ah! c'est une aventure!...

On parle de voleurs, d'hommes tués...

Mde. DOLBAN.

Ah! ciel!

FLORIMEL, *à Raimond.*

Oui, ces bois sont remplis de voleurs.

RAIMOND, *à Florimel.*

C'est cruel.

Mlle. DOLBAN, *bas à Florimel.*

C'est Gélon.

FLORIMEL, *bas à sa sœur.*

Oui, je gage; il n'a voulu rien dire.

LÉVEILLÉ.

Je cours.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, excepté LÉVEILLÉ.

FLORIMEL, *bas à madame Dolban.*

Un nouveau tour.

Mde. DOLBAN, *haut.*

Chez moi, je me retire.

Mlle. DOLBAN.

Pourquoi?

Mde. DOLBAN.

Suis-je en état, bon Dieu! de recevoir,
Quand j'ai la fièvre?

FLORIMEL.

Quoi! vous ne voulez pas voir?

(bas.)

Cela sera plaisant.

Mde. DOLBAN, *à demi-voix.*

Oui! la plaisanterie.
Toujours! On est malade, et vous voulez qu'on rie!

(à Raimond.)

Céla me tue. Au moins ne m'abondonnez pas,
Cher docteur.

RAIMOND.

Non, madame, allez, et de ce pas,
Vous promener encor : toujours des promenades.

(*Madame Dolban sort tristement.*)

RAIMOND, *à part.*

Comme ils s'amusent bien! les voilà tous malades.

FLORIMEL.

On vient.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, M. St. FIRMIN, GÉLON. (*Gélon est habillé en voyageur étranger; son costume est celui d'un militaire allemand, mais cet uniforme est couvert d'une ample redingote.*)

M. St.-FIRMIN.

Mes enfans! mes amis, j'amène un voyageur
Qu'il faut bien recevoir.

FLORIMEL, *bas.*

Il est parfait, ma sœur.

Mlle. DOLBAN, *bas,*

Parfait.

GÉLON, *à M. St-Firmin, avec l'accent allemand,*

Ah! vous m'avez sauvé les jours.

FLORIMEL.

Qu'entends-je?

M. St.-FIRMIN.

C'est un événement, en effet, fort étrange.
J'allais me promener dans la forêt; j'entend
Des coups de pistolet.

Mlle. DOLBAN.

Ah!

M. ST.-FIRMIN.

Je cours à l'instant,
Et je vois des voleurs, dont une troupe entoure
Monsieur, qui se défend avec une bravoure!...

GÉLON.

J'en avais tué six, déjà, de ce seul bras:
Ah! s'ils n'avaient été que dix, les scélérats!...

EUSÉBIE.

N'êtes-vous point blessé?

GÉLON.

J'étais, je vous assure,
Blessé dans quatre endroits; j'ai guéri ma blessure
Moi-même, en un clin d'œil.

Mlle. DOLBAN.

Ah! ah! comment cela?

GÉLON, *montrant un petit flacon.*

Deux gouttes seulement du baume que voilà.

Mlle. DOLBAN.

Je donnerais beaucoup pour en avoir deux gouttes.

GÉLON.

Un baiser, bel enfant; je vous les donne toutes.

RAIMOND, *à Florimel.*

Voilà, pour votre chute, une merveilleuse eau.

M. ST.-FIRMIN.

Monsieur est voyageur?

GÉLON.

Presque dès mon berceau.
Mon père, en voyageant, a fait son mariage,
Et ma mère accoucha, de moi, dans un voyage;
Ainsi, de père en fils, toujours nous voyageons,
Et toujours en campagne.

FLORIMEL.

A ce mot, nous jugeons
Que monsieur est issu de parens militaires.

GÉLON, *avec affectation.*

Militaires? oh! non, certainement; nos pères
Etaient de bons marchands.

M. ST.-FIRMIN.

Ah! ah! c'est différent.

GÉLON.

Le commerce, monsieur; mais le commerce en grand.

RAIMOND.

C'est votre air martial qui nous avait fait croire...

GÉLON.

Martial? ah! monsieur, à moi, pas tant de gloire.
Mais, vous savez, toujours voyageant et marchant,
On s'aguérit.

M. ST.-FIRMIN.

Sans doute.

RAIMOND.

Ah! monsieur le marchand,
Le beau sabre!...

GÉLON.

Assez beau.

RAIMOND.

Je ne saurais m'en taire,
Il est superbe.

GÉLON.

Eh! mais...

FLORIMEL.

C'est un vrai cimeterre.

GÉLON.

GÉLON.

Je l'ai pris d'un Cosaque.

Mlle. DOLBAN.

Ah! ah! pris? et comment?

GÉLON, *affectant de se reprendre.*

Pris... par échange; eh! oui, pour un gros diamant
Que me... céda Memmond, un pacha de trois queues.

M. ST.-FIRMIN.

Monsieur est las, peut-être?

GÉLON.

Oh! non; cinq cents lieues.
Tout au plus, que je fis, et toujours à cheval.

FLORIMEL.

O Dieu!

GÉLON.

Je monte à cru; le mien n'a pas d'égal.

Mlle. DOLBAN.

Monsieur n'est point encor marié?

GÉLON.

Non, madame:
Je n'eus jamais le temps d'épouser une femme;
Toujours en course...

M. ST.-FIRMIN.

Ici long-temps je vous retiens
Comme mon prisonnier.

GÉLON.

Oui, je vous appartiens:
L'esclavage, en ces lieux, pour moi n'a rien de rude.

Mlle. DOLBAN, *bas à Gélon.*

A merveille.

GILON, *bas aussi.*

Bon! bon! ceci n'est qu'un prélude.

Et je lui garde un tour...

M. ST.-FIRMIN, *à Gélon.*

Venez-vous?

GILON.

Dans l'instant.

(A demi-voix à Florimel et à mademoiselle Dalbon, en regardant, avec attention, Raimond.)

Bon Dieu! que ce jeune homme a l'air intéressant!

(Il sort avec M. St.-Firmin. Mademoiselle Dalbon Eusebie.)

SCENE XVI.

FLORIMEL, RAIMOND.

FLORIMEL, *à Raimond qui revient.*

Un mot: que dites-vous de notre inconnu?

RAIMOND.

Eh! mais...

FLORIMEL.

Il a vraiment la mine fière et haute.

RAIMOND.

Haute? non, je lui trouve un maintien fort commun.

FLORIMEL.

Mais ne voyez-vous pas qu'il a l'air de quelqu'un?...

RAIMOND.

Oui, l'air d'un voyageur, qui hâble, Dieu sait comme!

FLORIMEL.

Etes-vous bien certain, mon ami, que cet homme

Soit un vrai voyageur?

RAIMOND.

Certain? non; je le croi.

FLORIMEL.

Et moi j'en doute fort, et je soupçonne...

RAIMOND.

Quoi?

FLORIMEL.

Que c'est un voleur.

RAIMOND.

Bon!

FLORIMEL.

Cet accent, ce mystère,
Cet air moitié marchand et moitié militaire...

RAIMOND.

Un voleur?

FLORIMEL.

C'en est un, et tout est expliqué.

RAIMOND.

Comment? par des voleurs lui-même est attaqué.

FLORIMEL.

Fausse attaque! il s'est fait, par d'autres camarades,
Tout exprès assaillir, près de nos promenades.
Mon oncle accourt, tout fuit; mais comme de raison,
Le chef se laisse enfin conduire à la maison,
Pour en ouvrir, la nuit, les portes à sa troupe.

RAIMOND.

Cela se peut, au fait, le voyageur se coupe:
Il m'a déplu d'abord, il faut en convenir.

FLORIMEL.

Sur nos gardes, mon cher, sachons bien nous tenir.

RAIMOND.

Oui, c'est ce que je fais.

FLORIMEL.

Heureusement, nos armes
Sont toujours en état, chez nous, en cas d'alarmes ;
Les fusils sont chargés, et les sabres sont prêts.

RAIMOND.

Bien ! Moi, j'ai mon épée et quatre pistolets.
Il faut que les méchans, dupes de leur manège,
Se trouvent, à la fin, pris dans leur propre piège.

(Il sort avec Florimel.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La scène se passe dans le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMEL, Mlle. DOLBAN.

(Il est nuit.)

FLORIMEL.

Oui, ma sœur, aux voleurs il croit pieusement.

Mlle. DOLBAN.

C'est toi plutôt qui crois cela tout bonnement;
Mais, moi, je t'avertis qu'il fait semblant de croire,
Et ne croit rien du tout.

FLORIMEL.

Fort bien! plaisante histoire!

Mlle. DOLBAN.

Il a l'air ingénu; mais je l'observe, moi,
Et je te réponds bien qu'il est plus fin que toi.

FLORIMEL.

Elise est amusante, il faut que j'en convienne.

Mlle. DOLBAN.

Il paraît votre dupe, et vous êtes la sienne.

FLORIMEL.

Nous, dupes de Raimond? Eh! va, je te promets
Qu'il sera plus facile à tromper que jamais.

Mlle. DOLBAN.

Allons, tu ne veux pas...

FLORIMEL.

Entre nous, il te traite
Assez légèrement, c'est-à-dire en soubrette:
Voilà ce qui te fâche.

Mlle. DOLBAN.

Il m'intéresse peu:
Cette Eusébie aussi cache fort bien son jeu.

FLORIMEL.

Voilà ce qui te tient encor, la jalousie.

Mlle. DOLBAN, *affectant de sourire.*

La jalousie? ah! ah! la bonne fantaisie!

FLORIMEL.

Oui, parce que Raimond lui fait des yeux très-doux;
Mais elle s'en amuse.

Mlle. DOLBAN.

Ou plutôt de vous tous.
La scène de tantôt...

FLORIMEL.

N'était qu'un badinage.

Mlle. DOLBAN.

Et son air langoureux?

FLORIMEL.

Bon! c'est son personnage.
Mais ce n'est pas cela dont il est question:
C'est ici que je vais le mettre en faction.

Mlle. DOLBAN.

Fort bien.

FLORIMEL.

Il est déjà fatigué de sa route;
Il va se reposer fort joliment.

Mlle. DOLBAN.

Sans doute;
Mais tu verras.

FLORIMEL.

Ma mère, où donc est-elle?

Mlle. DOLBAN.

Au lit.
Elle se croit malade.

FLORIMEL.

Oui?

Mlle. DOLBAN.

Raimond le lui dit.
Il la met au régime.

FLORIMEL.

Ah! ah!

Mde. DOLBAN.

Preuve nouvelle:
Eh! oui, comme de toi, Raimond se moque d'elle.

FLORIMEL.

La preuve est admirable! Eh! mais, il est certain
Que ce jeune Raimond est fort bon médecin.
Mon oncle en est très-sûr; et puis ma pauvre mère,
Tu le sais, est un peu malade imaginaire.

Mde. DOLBAN.

Tu ne veux pas m'en croire? Hé bien, soit: avant peu,
Dès ce soir, tu verras.

FLORIMEL.

Oui, nous verrons beau jeu.
On vient: c'est lui.

Mlle. DOLBAN.

Je sors.

FLORIMEL.

Adieu, belle incrédule!

Mlle. DOLBAN.

(à part, en sortant.)
Adieu, railleur! Cher frère! il est bien ridicule.

FLORIMEL, *seul.*

Qu'elle est simple, ma sœur! Raimond, malin, plaisant!
Ah! le pauvre garçon! il est bien innocent!

SCÈNE II.

FLORIMEL, M. ST.-FIRMIN, RAIMOND.

(Raimond a un sabre et quatre pistolets à sa ceinture.)

M. ST.-FIRMIN.

Est-ce toi, Florimel?

FLORIMEL.

Oui, mon oncle, moi-même:
Et notre cher Raimond?

RAIMOND.

Le voici.

FLORIMEL.

Bon. Je l'aime
Armé de pied en cap.

RAIMOND.

Mais, c'est le cas, je crois.

M. St.-Firmin.

Assurément.

Florimel.

Sur vous on peut compter, je vois.

Raimond.

Oui, certes.

Florimel.

Et notre homme, est-il un capitaine
De voleurs, hein?

Raimond.

D'accord; la chose est trop certaine.

M. St.-Firmin.

Lui-même il se trahit.

Florimel, *à Raimond.*

Cà, Raimond, dites-moi,
Vos ordres sont donnés à Lubin?

Raimond.

Oui, ma foi,
Des ordres très-précis; puis, son cher camarade,
Léveillé, quelque part l'a mis en embuscade;
Et malheur au premier qui se présentera!
Lubin est fort, alerte, et d'abord il battra...

Florimel.

Il m'a paru poltron, soit dit sans vous déplaire.

Raimond.

Oui, mais comme Sancho, brutal dans sa colère.

Florimel.

Ah! çà, partageons-nous: vous, dans l'intérieur,
Vous veillerez, mon oncle

M. St.-Firmin.

Oui, tout près de ma sœur.

A propos, elle est mieux; nous sortons de chez elle.

Raimond.

L'émétique a passé?

Florimel.

Mille grâces du zèle...

M. St.-Firmin.

La bonne gouvernante est déjà mieux aussi.

Raimond.

Je réponds d'elle.

Florimel.

Bon. Mais vous êtes ici,

Docteur universel.

Raimond.

Oui, la besogne abonde.

M. St.-Firmin.

J'espère que Raimond guérira tout le monde.

Mais, où seras-tu, toi?

Florimel.

Hélas, près du chemin,

Seul; et j'y resterai, s'il faut, jusqu'à demain.

M. St.-Firmin.

Bon.

Raimond.

Et quel poste, à moi, m'assignez-vous, de grâce?

Florimel.

Mais, restez ici même; oui, mon cher, cette place

Est fort essentielle à garder, car voici

La chambre de notre homme, et ma sœur loge ici.

RAIMOND.

Hé! bien, soit. Votre sœur, monsieur! à sa défense
Trop heureux de veiller! c'est là ma récompense.

FLORIMEL.

Il est charmant, d'honneur! Du reste, entendons-nous:
Au plus léger signal, nous volerons à vous.

RAIMOND.

Ne vous dérangez pas: Raimond, je vous assure,
Est homme à terminer tout seul une aventure.

M. ST.-FIRMIN.

C'est un brave.

FLORIMEL.

Oui, je vois. Ainsi nous vous laissons.

RAIMOND.

Je vous en prie; allez, messieurs, point de façons.

FLORIMEL.

Sans adieu.

M. ST.-FIRMIN.

Veillez bien.

RAIMOND.

Comptez-y.

FLORIMEL.

Prenez garde:
Ne vous endormez pas.

RAIMOND, *les yeux tournés vers la fenêtre d'Eusébie.*

Dort-on, quand on regarde?

FLORIMEL.

(Bas, à M. St.-Firmin.)

Au revoir. Avouez que c'est un bon enfant.

M. ST.-FIRMIN, *bas.*

Oui, je crois qu'on l'a fait exprès pour nous, vraiment.

(Il sort avec Florimel.)

SCENE III.

RAIMOND, *seul.*

ME voilà seul enfin: l'aventure est plaisante;
Ma situation devient intéressante.
Ce Florimel qu'on dit si malin, mais il est
Bien bon enfant: voyez à quel poste il me met!
Près de celle que j'aime... ô charmante Eusébie!
Qu'il m'est doux! mais, hélas! serait-elle endormie?
Ne la réveillons pas... ô Dieu! je l'entrevois.

SCENE IV.

RAIMOND, EUSÉBIE.

EUSÉBIE, *à sa fenêtre.*

PAUVRE Raimond! j'ai cru que j'entendais sa voix.

RAIMOND, *à part.*

Ecoutons.

EUSÉBIE.

C'est ici qu'ils l'ont placé, sans doute;
Hélas! ce bon jeune homme! il est las de sa route:
On le fatigue encor, voyez?

RAIMOND, *à part.*

Quelle bonté!

EUSÉBIE.

Si j'étais sûre, moi, qu'il fût de ce côté,
Je saurais l'avertir que c'est un stratagême.

RAIMOND, *à part.*

Charmante!

EUSÉBIE.

Mais, peut-être, on m'observe moi-même.

Essayons: je pourrais, sans affectation,
Parler, comme en chantant.

RAIMOND.

Aimable attention!
Chut.

EUSÉBIE *chante sur un air bien simple.*

Cet étranger, simple et crédule,
Je voudrais l'avertir tout bas,
Et lui sauver un ridicule
Que son cœur ne mérite pas.
Jeune homme, ici tout est tranquille,
Et point de voleurs entre nous:
Quittez donc ce poste inutile,
Bon voyageur, reposez-vous.

RAIMOND.

Qu'à ce trait de bonté j'aime à vous reconnaître!

EUSÉBIE.

Vous êtes là, dehors!

RAIMOND.

Oui, sous votre fenêtre,
Je suis loin de me plaindre; et trop heureux ici...
Mais vous-même, si tard, vous veilliez donc aussi!

EUSÉBIE.

Je n'aurais pu dormir: je souffrais, je l'avoue...

RAIMOND.

Eh! de quoi?

EUSÉBIE.

Mais des tours, monsieur, que l'on vous joue;
Ne le voyez-vous pas?

RAIMOND.

Eh! oui, j'entrevois bien

Que l'on s'égaye ici, mais bon! cela n'est rien;
Et quand vous me plaignez, je ris de leur malice.

EUSÉBIE.

Je vous plains, et je fus un instant leur complice.

RAIMOND.

Vous, leur complice? vous? non, je ne le crois pas.

EUSÉBIE.

Rien n'est plus vrai, pourtant. Je le dirai tout bas:
Je ne suis point Elise.

RAIMOND.

Hé bien?

EUSÉBIE.

Et point la fille
De madame Dolban.

RAIMOND.

Qu'importe la famille?
Ah! je m'estimerais le plus heureux mortel,
Si je pouvais me croire aimé de vous...

EUSÉBIE.

Ah! ciel!
Puis-je?...

RAIMOND.

Dites un mot, ô charmante Eusébie,
Et Raimond vous consacre et son cœur et sa vie.

EUSÉBIE.

Non, monsieur, non...

RAIMOND.

J'appelle encor de ce refus.
Votre cœur est-il libre? Hé bien?

EUSÉBIE, *en soupirant.*

Il ne l'est plus.

Depuis bien peu d'instans....
(*On entend du bruit.*) O Dieu!
(*Elle ferme sa fenêtre.*)

RAIMOND, *seul, un moment.*

Douce réponse!
C'est un consentement, je crois, qu'elle m'annonce.
Mais qui vient me troubler? Si c'est Gélon... parbleu!
Je veux....

SCÈNE V.

RAIMOND, GÉLON.

RAIMOND, *d'une voix forte.*

Qui vive?

GÉLON.

Ami.

RAIMOND, *d'assez mauvaise humeur.*

Qui donc, l'ami?

GÉLON.

Pon tieu?
C'est moi, le foyâcheur.

RAIMOND, *à part.*

Que le diable t'emporte!

GÉLON.

C'est fous, monsieur Raimond?

RAIMOND.

Oui. Courir de la sorte.
La nuit!

GÉLON.

Il me suffit t'une heure te sommeil.

RAIMOND.

D'une heure?

GÉLON.

Oui. Che fous fais tans un cas tout pareil.
Je fous cherchais.

RAIMOND.

Qui? moi?

GÉLON.

Cher monsieur! je désire
Fous confier tout bas un secret important.

RAIMOND.

Un secret? à moi? bon!

GÉLON.

A fous: foici l'instant.
Mon cher Raimond, il faut qu'enfin che fous apprenne...

RAIMOND.

Quoi donc?

GÉLON.

Chai peur qu'ici quelqu'un ne nous surprenne.

RAIMOND.

Eh! tout le monde dort.

GÉLON.

Cher monsieur! mon état
N'est pas d'être marchand, mais pien plutôt soldat.

RAIMOND.

Soit.

GÉLON.

Fous serez surpris, en apprenant quel homme
Est ici tevant fous, et comment che me nomme.

RAIMOND.

Parlez donc.

GÉLON.

Ce pacha qui naquit dans Widdin,
Qui prit, en un seul jour, Andrinople et Semlin;
Qui, nouveau Mithridate, honorant ses retraites,
En victoires souvent a changé ses défaites,
A manqué renverser tout l'empire ottoman,
Et, jusqu'en son Harem, fait trembler le sultan...

RAIMOND.

Après ces hauts exploits, quel grand nom dois-je attendre?

GÉLON.

Un nom plus grand qu'eux tous, et qui va vous surprendre,
Passwan-Oglou!

RAIMOND.

Grand Dieu!

GÉLON.

Vous êtes, che conçoi,
Étonné de me voir en France: écoutez-moi.

RAIMOND.

J'écoute.

GÉLON.

Mon histoire est des plus singulières.
Les armes, vous savez, ami, sont journalières:
Un jour mon aile cauche, à l'aspect d'un Pacha,
Courut sous ses drapeaux, et contre moi marcha:
Et c'était, foyez-vous, mes troupes les meilleures.
Che me pâttis encor pendant trente-six heures;
Enfin, che fuis, toujours tisputant le terrein,
De fleuve en fleuve, ainsi, ch'arrive chusqu'au Rhin;
Ch'y saute tout armé: je fiens dans l'espérance
Te trouver un asyle et tes secours en France.

RAIMOND.

O ciel! est-il possible? en croirai-je mes yeux?

GÉLON.

Mais ch'ai mis à profit tes moments précieux:
Ch'ai choisi tans la France une compagnie t'hommes,
Oh! mais, te prafes chens, comme fous et moi sommes:
Ils sont prêts à partir, et moi, che pars temain.
Che feux tenter encor, là bas, un coup te main;
Car che ne manque pas te soltats qui m'attentent:
Che manque... foyez-vous, te chefs qui les commantent.
Tix mille hommes, afec tes officiers françois,
Moi, che les mène au tiable, et réponds tu succès.
Mais, pour mon lieutenant, ch'afais besoin t'un homme:
Che l'ai troufé, Raimond, et c'est fous que che nomme.

RAIMOND.

Moi, monsieur?

GÉLON.

Fous, mon cher. Ch'ai te bons yeux; allez,
Che m'y connais, che sais tout ce que fous fallez:
Ah! tiable! la faleur et la prutence unies.

RAIMOND.

Mais...

GÉLON.

Che puis même offrir à fous teux compagnies,
Pour teux te fos amis: tisposez, maintenant.
Fous foilà tout armé: marchons, mon lieutenant.
(à part, et sans accent.)
Il est tout étourdi de ce conte bizarre.

RAIMOND, *à part.*

La botte est vigoureuse, il faut que je la pare.

GÉLON.

Fous pâlancez, Raimond?

RAIMOND.

Oh! non. C'est lui, c'est lui!

GÉLON.

C'est moi, sans toute.

RAIMOND.

Enfin! je rencontre aujourd'hui
Passwan Oglou!...

GÉLON.

Quel feu tans fos recards pétille!

RAIMOND.

Cet ennemi mortel de toute ma famille!

GÉLON.

Moi, l'ennemi?..,

RAIMOND.

Toi-même, oui, vainqueur inhumain!
Cinq frères que j'avais ont péri de ta main;
Un autre, échappé seul à cette boucherie,
M'est venu raconter ce trait de barbarie.
De douleur, en mes bras, mes yeux l'ont vu mourir;
Et moi, dans ce moment, je jurai de périr,
Ou de venger sur toi mes six frères.

GÉLON.

Qu'entends-che?
Tieu! tu me fais frémir par ce récit étranche.
Ch'aurais eu le malheur, Raimond, te t'arracher?...

RAIMOND.

Oui, cruel! je partais, et je t'allais chercher,
Et fût-ce au bout du monde... Enfin, je te rencontre;

Et, par le ciel vengeur!... vengeur, car il te montre,
Je ne te laisse pas échapper.

G É L O N.

Cheune ami!...

R A I M O N D.

Ton ami, monstre affreux! toi, qui m'as tout ravi,
Bourreau de tous les miens!...

G É L O N.

Fous fous trompez, sans toute.
Écoutez-moi, te grâce, il faut...

R A I M O N D.

Toi-même: écoute.
L'occasion ici s'offre, et je la saisis:
J'ai quatre pistolets, ils sont chargés: choisis.

G É L O N.

Mais....

R A I M O N D.

Viens à trente pas: la nuit est belle et claire;
Viens, donne-moi la mort, ou reçois ton salaire.
Hé bien?

G É L O N.

Moi, te sang-froid jamais être n'attaqué.

R A I M O N D.

Défends-toi.

G É L O N.

L'on s'explique.

R A I M O N D.

Eh! tout est expliqué:
N'es-tu pas, en deux mots, *Passwan Oglou*?

GÉLON.

Non, certes:

C'est un déguissement.

RAIMOND.

Ah! tu te déconcertes.

GÉLON.

Eh! non, j'ai pris ma part d'un jeu fort innocent...

RAIMOND.

Oui, tu veux, je le vois, déguiser ton accent,
Afin de te soustraire à ma juste querelle.

GÉLON.

Je reviens, au contraire, à ma voix naturelle.
C'est un tour, je vous dis qu'on voulait vous jouer,
Cher Raimond; et moi-même, il le faut avouer...

RAIMOND.

Barbare! c'est en vain...

GÉLON.

Je ne suis point barbare;
Je suis un bon enfant, et je vous le déclare,
Habitant d'un castel voisin, dans le vallon,
Ami de la famille: on m'appelle Gélon.

RAIMOND.

Quoi! tu ne serais point *Passwan-Oglou?*

GÉLON.

Je meure,
Si je ne suis Gélon!

RAIMOND.

Eh bien! à la bonne heure:
Tu n'es point ce cruel, je le crois donc; mais vous,
Monsieur, c'est une affaire à vider entre nous,

GÉLON.

Quoi?

RAIMOND.

Vous vous permettez de me jouer, de rire
A mes dépens; ici, vous venez de le dire.
Cette plaisanterie est fort peu de saison,
Et sur l'heure, monsieur, j'en demande raison.

GÉLON.

Plaît-il? quoi! vous voulez, pour un enfantillage?...

RAIMOND.

Enfantillage ou non, laissons ce verbiage,
Et suivez-moi.

GÉLON, *affectant de sourire.*

Vraiment, monsieur Raimond...

RAIMOND, *avec aplomb.*

Monsieur!
Quand on fait, comme vous, métier d'être railleur,
Et pour l'*[illegible]*, surtout! quand on se donne,
Il faudrait savoir mieux payer de sa personne.

(Lui offrant des pistolets.)

Mais n'importe, voyez, de grâce, et finissons.

GÉLON.

Mais encore une fois...

RAIMOND.

Ah! c'est trop de façons:
Prenez, ou je vous coupe à l'instant la parole.

GÉLON, *élevant la voix.*

C'est un assassinat.

RAIMOND.

Ce n'est pas mon usage.

GÉLON, *criant.*

Amis, à moi...

RAIMOND.

Comment? vous appelez?

GÉLON.

Parbleu,

(*Criant encore.*)

Mesdames! mes amis!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mlle. DOLBAN, EUSÉBIE, M. ST.-FIRMIN, FLORIMEL.

M. ST.-FIRMIN.

Eh! qu'entends-je?

Mlle. DOLBAN.

Ah! bon dieu!

Quel bruit!

FLORIMEL.

Qu'avez-vous donc?

GÉLON.

C'est monsieur qui querelle,

Qui s'emporte! et pourquoi? pour une bagatelle.

M. ST.-FIRMIN.

Bon! se peut-il?

RAIMOND, *à Gélon.*

Monsieur, venez à trente pas...

(*A tous les autres.*)

Et vous, rentrez, de grâce.

GÉLON, *aux mêmes.*

Ah! ne nous quittez pas.

Dites, s'il n'est pas vrai, que *Gélon* je me nomme?

FLORIMEL.

Eh! oui.

GÉLON.

Votre voisin, un bon homme?

RAIMOND.

Un bon homme!

Un fort mauvais plaisant.

Mlle. DOLBAN.

Ah! mauvais!...

EUSÉBIE, *à Raimond.*

Eh! monsieur!

Est-ce de quoi tuer les gens?

RAIMOND.

Le grand malheur!

GÉLON, *à part.*

Décampons, il est temps, évitons sa furie:
Cet homme n'entend rien à la plaisanterie.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LUBIN ET LÉVEILLÉ.

LÉVEILLÉ, *de dehors.*

Ahie! ahie!

LUBIN, *de même.*

Ah! drôle!...

M. ST.-FIRMIN.

Eh! mais, quels cris entends-je là?

LÉVEILLÉ,

LÉVEILLÉ, *entre en fuyant.*

Au secours!

LUBIN, *le poursuivant.*

Au voleur.

M. ST.-FIRMIN.

Qu'est-ce donc que cela?

FLORIMEL.

Eh! c'est toi, Léveillé? qu'as-tu?

LÉVEILLÉ.

Belle demande!

Je suis roué de coups.

LUBIN, *à Léveillé.*

Vous étiez de la bande?

FLORIMEL, *riant sous cape, ainsi que sa sœur.*

De la bande? il est gai.

LÉVEILLÉ.

Fort gai!

M. ST.-FIRMIN.

Qui t'a battu?

LÉVEILLÉ.

Mais... ce manant.

RAIMOND.

Encor quelque mal entendu.

FLORIMEL.

C'est singulier, cela.

LÉVEILLÉ.

J'en suis pour une côte.

RAIMOND, *à Lubin, en affectant de la colère.*

Quoi! c'est toi, malheureux?...

LUBIN.

Voyez! est-ce ma faute?

Et pouvais-je mieux faire? On me dit d'avancer

Sur le premier... je vois un homme se glisser,
J'accours, il fuit, mais moi, je l'attrape et l'assomme.
Oh! cela, comme il faut... il se trouve que l'homme
Est monsieur Léveillé.

LÉVEILLÉ.

Mais, oui.

LUBIN.

C'est un malheur.
Mais aussi pourquoi diable a-t-il l'air d'un voleur?

FLORIMEL, *riant sous cape.*

L'air d'un voleur, tandis qu'il venait, au contraire,
L'aider à repousser les voleurs, en bon frère;
N'est-ce pas?

LÉVEILLÉ

(*à Flor. et à Mlle. Dolb.*)

Je venais, je venais... Oui, oui!
Et c'est toujours ainsi: quand vous vous égayez
Aux dépens de quelqu'un, c'est toujours moi qui paye.

RAIMOND.

Qu'entends-je? à mes dépens, est-ce que l'on s'égaye?

LÉVEILLÉ.

C'est bien facile à voir.

FLORIMEL.

Malheureux! sors d'ici.

M. ST-FIRMIN.

Oui, sors, bavard.

LÉVEILLÉ.

Je sors.

RAIMOND, *à Lubin.*

Et toi, sors donc aussi.
Mal adroit!

LUBIN.

Oui, voilà comme on vous récompense!

(Il sort avec Léveillé.)

SCENE VIII.

LES MÊMES, excepté LÉVEILLÉ et LUBIN.

RAIMOND.

Vous allez m'expliquer cette énigme, je pense.

FLORIMEL.

Eh! ne voyez-vous pas qu'il ne sait ce qu'il dit?

Mlle. DOLBAN.

Les coups qu'il a reçus, ont troublé son esprit.

M. ST.-FIRMIN.

C'est probable.

SCÈNE IX et dernière.

LES MÊMES, Mde. DOLBAN, *en déshabillé de nuit, et en attirail de malade.*

Mde. DOLBAN.

COMMENT? c'est ici que vous êtes?
Au milieu de la nuit! Quel tapage vous faites!

FLORIMEL.

Mais il le fallait bien: vous savez, ce voleur...

Mde. DOLBAN.

Ce voleur!... gardez-vous d'y croire, cher docteur:
Monsieur est mon ami, mon ange tutélaire;
Je trouve fort mauvais, moi, que, pour son salaire,
On se moque de lui.

M. St-Firmin, *à demi-voix.*

Ma sœur, de grâce...

Raimond.

Eh! quoi?

Je ne me trompais pas, on se moquait de moi.

Mlle. Delbar.

Oui; fort bien! affectez une ignorance extrême,
Lorsque vous savez tout dès long-temps.

Raimond.

C'est remarquable,

Qui, tous, l'un après l'autre, ici me l'apprenez.
Monsieur Florimond tout bilieux encore... tenez,
Il va parler enfin.

Florimel, *à Raimond.*

Eh! oui: c'est trop me taire,
Puisqu'à présent pour vous ce n'est plus un mystère.
Il est trop vrai, mon cher, tout n'était qu'un jeu.
A nos dépens, peut-être, on s'amusait un peu.
Nous pardonnerez-vous cette plaisanterie?

Raimond.

De tout mon cœur, d'abord, j'aime assez que l'on rie
Dans la pièce, d'ailleurs, j'ai pris mon rôle aussi.

Mlle. Delbar.

Vous! lequel donc?

Raimond.

J'ai fait le malade ici;
(à Madame Delbar.)
Mais je cesse de l'être, et vous, d'être malade.
(à Florimel.)
Croyez-moi, reprenons nos chevaux, camarade.

(à Mademoiselle Dolban.)

Le mien porte malheur! belle Élise, pardon
Des tours que j'ai joués à la fausse Marton;
Lubin fut dans l'erreur: à la paralytique
J'ai fait boire de l'eau, voilà son émétique;
Et pour l'ami Gélon, le grand *Passwan-Oglou*,
Il a plié bagage, et fui je ne sais où.

Mde. DOLBAN.

O comme il me trompait, le traître!

RAIMOND.

Ah! mille excuses...

FLORIMEL.

Comment, monsieur, tout seul, a démêlé nos ruses?

M. ST.-FIRMIN.

Tout seul; mais nous voilà bien quittes entre nous.

RAIMOND.

Non; pourrai-je jamais m'acquitter envers vous.
Quand je vous dois, ici, le bonheur de ma vie?

Mde. DOLBAN.

Comment?

RAIMOND.

Posté si près de l'aimable Eusébie....
Ici même...

FLORIMEL.

Eh! bien, quoi?

Mlle. DOLBAN, *à Florimel.*

Ce que je t'ai prédit:
Ils s'aiment.

FLORIMEL.

Oui, j'en juge à ton air de dépit.

Mlle. DOLBAN, *à Émilie.*

Mademoiselle, eh! mais...

M. ST.-FIRMIN, *à sa sœur.*

Je sais tout le mystère;
J'avais presque d'avance arrangé cette affaire.
Ma sœur, mais à demain remettons-en le soin.
De cette leçon-là vous aviez tous besoin.
Vous n'épargniez personne: amis, voisins et proches,
Chacun avait son tour... Mais trêve aux vains reproches.
C'est Gilson qui, surtout, les avait mérités:
C'est ce mauvais sujet qui nous avait gâtés.
Laissons là, croyez-moi, ce pitoyable style,
Tous ces tours si fins, cet esprit si facile!
Oui, soyons désormais l'un pour l'autre indulgens!
Vivons entre nous tous comme de bonnes gens;
Et que notre gaîté, toujours naïve et franche,
Ne blesse plus, pas même, en prenant sa revanche.

FIN.

LE VIEILLARD
ET
LES JEUNES GENS;

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

EN VERS.

PAR M. COLLIN-D'HARLEVILLE,

DE L'INSTITUT NATIONAL.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Louvois, le 15 Prairial an XI.

PERSONNAGES.

M. DE NAUDÉ.

Mde. MERVILLE.

EUPHRASIE, sa fille.

MERVILLE, }
JULE. } *frères d'Euphrasie.*

OLIVIER, leur cousin.

LORSAN, amant déclaré d'Euphrasie.

JULIE, femme de chambre de Mde. Merville.

JASMIN, valet de Mde. Merville.

La scène est à Paris, chez Mde. Merville.

Nota. Les acteurs sont en tête de chaque scène, tels qu'ils doivent être au théâtre: le premier inscrit tient la droite des acteurs.

LE VIEILLARD,

ET

LES JEUNES GENS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un sallon doré, une porte de chaque côté, une au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, JASMIN.

JULIE, *un moment seule; elle entre par le fond.*

COMMENT! pas un laquais! a-t-on vu de la vie,
Une femme de chambre être aussi mal servie?
(à Jasmin qui entre)
Mais j'en vois un enfin. Que faites-vous là-bas?

JASMIN, *il est entré par sa gauche.*

Un brelan, dont j'enrage.

JULIE.

Ah!

JASMIN.

Tu ne croirais pas
Que je perds deux louis? Ils m'ont volé, les traîtres!

JULIE.

Deux louis? le maraud! Que feront donc les maîtres?

JASMIN.

Mais, ce qu'ils font, bien pis. Voilà nos deux jeunes gens,
Ils s'en donnent, j'espère.

JULIE.

Ils déjeûnent long-temps.

JASMIN.

Oui, ces déjeûners-là sont des dîners du diable.
Ils font une dépense!.. Oh! mais c'est incroyable!

JULIE.

Eh bien, de la maman ils sont les favoris.

JASMIN.

Surtout l'aîné; leur sœur a cependant son prix.

JULIE.

Cette pauvre Euphrasie, en province élevée,
Et depuis six grands mois en ces lieux arrivée,
Semble étrangère encore; ce Paris lui déplaît.

JASMIN.

Bon! elle s'y fera. Mais, sage comme elle est,
Est-ce qu'elle aimerait ce Lorsan?

JULIE.

Que t'importe?

JASMIN.

Eh! c'est un fat.

JULIE.

D'accord. Va, souvent de la sorte,
Fille sage préfère un fat, un étourdi;
Puis des frères, Lorsan, est le meilleur ami.

JASMIN.

Le cousin, selon moi, ferait mieux son affaire.

JULIE.

Olivier?

JASMIN.

Oui, vraiment; je gagerais.....

JULIE.

Quel conte!
C'est un petit parent dont on ne tient nul compte.

JASMIN.

Oui, la mère peut-être, et même ses deux fils?
Mais monsieur de Naudé n'est pas de cet avis;
Il en fait cas, lui.

JULIE.

Soit.

JASMIN.

Moi, je ne puis m'en taire;
J'aime ce bon vieillard; d'un ancien militaire
Il a bien l'air franc, noble; il est bon, toujours gai;
Point bizarre, et pourtant original.

JULIE.

C'est vrai.
Il est original, même en rendant service;
Et je l'ai vu souvent, dans son plaisant caprice,
Jouer des tours piquans, parfois même affliger
Telles gens qu'il finit toujours par obliger.

(On entend des éclats de rire au fond.)

Mais nos jeunes messieurs ont déjeûné, ce semble.

JASMIN.

On les entend de loin, et la maison en tremble.
Vite, un petit baiser.

(Il l'embrasse)

JULIE.

Eh! mais, voyez un peu!
Il le prend d'avance.

JASMIN.

Oui, c'est le plus sûr. Adieu.

(Il sort par la gauche.)

SCENE II.

JULE, JULIE, LORSAN, MERVILLE,
ils entrent par le fond.

MERVILLE, *en entrant.*

Ah! nous troublons, je vois, un galant tête-à-tête.

JULE.

Fort bien! l'heureux Jasmin a donc fait ta conquête?

JULIE.

Allons, quand ces messieurs auront bien plaisanté..

LORSAN.

Plaisante! non: elle est charmante, en vérité.

JULIE.

Laissez-moi m'en aller, messieurs, je vous supplie.

MERVILLE.

Tu ne t'en iras pas comme cela, Julie.

(Ils l'entourent tous trois d'assez près.)

JULE.

Eh! non, ma belle enfant!

LORSAN.

Mon cœur!

JULIE.

Joli concert!
Mais de vos déjeûners, moi, je crains le dessert.
(Elle s'enfuit.)

SCÈNE III.

JULE, LORSAN, MERVILLE.

MERVILLE.

Eh bien! elle s'enfuit.

LORSAN.

La petite est cruelle!

JULE.

Amis, c'est que déjà vous êtes vieux pour elle.

MERVILLE.

Jule est tout fier d'avoir quatre ans de moins que moi.
(à Lorsan.) Mais je voudrais avoir tes vingt-cinq ans, à toi,
Lorsan, et posséder ton bon ton et tes grâces.

LORSAN.

Ah! tu vas assez bien.

MERVILLE.

Eh! oui, je suis tes traces,
Mais de loin.

LORSAN.

On n'arrive à tout que par degrés;
Au point où me voilà, tous deux vous parviendrez.

JULE.

Oui, bientôt; je m'en flatte.

MERVILLE.

Un jour, de moi, peut-être,
Les connaisseurs diront: « Il eut Lorsan pour maître »

LORSAN.

Eh! l'on ne doit avoir d'autre maître que soi.
Moi, je pense et j'agis, et je vis d'après moi.
Je ne me suis jamais fait un devoir de suivre
L'exemple de personne, ni d'ouvrir un seul livre.
J'ai pour loi ma volonté, il suffit ; mon désir
Fait ma règle et ma loi, mon but est le plaisir.

JULE.

Bon principe.

MERVILLE.

Écoutons.

LORSAN.

Oui, gravez dans vos âmes
Qu'il n'est que trois vrais biens : l'or, le crédit, les femmes ;
Tous les moyens sont bons pour ces trois faveurs.
Que le pédant se fâche, et crie : ô temps! ô mœurs!
Que la vieillesse, hélas! gronde et nous porte envie.
Nous autres jeunes gens, jouissons de la vie ;
Enfin, usons de tout, ne nous refusons rien,
De ce régime-là nous nous trouverons bien.

JULE.

Bravo!

LORSAN.

Tu ne dis mot, Merville?

MERVILLE.

Moi? j'écoute,
Et j'admire.

LORSAN.

A propos, il est trop tôt sans doute
Pour voir l'aimable sœur.

JULE.

Il est un peu matin.

LORSAN.

Ah çà! (car vous tenez dans vos mains mon destin,)
Puis-je enfin espérer? dis-moi, mon cher Merville?

MERVILLE.

Oh! ma sœur est à toi. Mon ami, sois tranquille;
Je te l'ai promise.

JULE.

Oui, nous te la promettons.

MERVILLE, *à Jule.*

Laisse-nous-donc. Tu sais, sans prendre ici de tons,
Que j'ai quelqu'ascendant sur ma sœur, sur ma mère;
Cela doit être ainsi; parce qu'enfin, mon père
Etant mort, je suis, moi, le chef de la maison.

JULE, *piqué.*

Comment donc? c'est tout simple, et mon frère a raison.
L'intervalle qu'a mis entre nous la naissance,
Me condamne au respect, même à l'obéissance.

LORSAN.

Jule, allons....

MERVILLE, *à Lorsan.*

De tous temps, je te la destinai;
Du fond de sa province ici je l'amenai.
Grâce à moi, sans reproche, assez bien prévenue,
Elle n'a pas changé de pensée à ta vue.

JULE.

Je le présume au moins.

LORSAN.

Au fait, j'espère un peu.
Je n'ai pu d'elle encore obtenir un aveu.

MERVILLE.

Eh! n'as-tu pas le nôtre?

JULIE.

Oui.

MERVILLE.

D'ailleurs elle t'aime;
Je t'en réponds.

JULIE, *à Merville.*

Crois-tu qu'il en doute lui-même?
(*à part*) Moi, j'en doute.

MERVILLE.

A propos, tes dernières amours,
Lorsan? tout est fini, j'espère.

LORSAN.

Oh! pour toujours.
J'ai rompu; mais j'ai fait la plus belle capture!
Oui, j'ai très brusquement terminé l'aventure,
Pour abréger.

JULIE.

J'entends.

LORSAN.

Parbleu! j'en ai bien ri!
On m'a parlé d'un oncle: au défaut du mari,
Il éclate, il s'emporte.

MERVILLE.

Elle n'a point de frères.

LORSAN.

Non... enfin tout cela ne m'inquiète guères.

JULIE.

Oh! je le crois.

LORSAN.

Il fait des démarches pourtant;
Mais je m'en moque.

MERVILLE.

Allons, de toi je suis content,
Mon cher Lorsan. Je vais, avec un zèle extrême,
Prier, presser ma mère... Ah! bon, c'est elle-même.

SCÈNE IV.

JULE, LORSAN, Mde. MERVILLE, MERVILLE.

MERVILLE, *allant au-devant de sa mère.*
MA mère....

Mde. MERVILLE.

Ah! ah! bon jour.

LORSAN.

Madame, j'ai l'honneur....

Mde. MERVILLE.

Les trois amis ensemble?

LORSAN.

Ah! oui, c'est mon bonheur.

Mde. MERVILLE.

Et moi j'aime à les voir dans votre compagnie.

LORSAN.

Madame!... nous parlions de l'aimable Euphrasie.
Vos chers fils me flattaient d'un espoir, ah! bien doux!

MERVILLE.

Tenez, ma mère, au fait, nous sommes entre nous:
Lorsan aime ma sœur, et sans doute a su plaire;
Il vous convient pour gendre, à nous deux pour beau-frère.
Enfin c'est beaucoup trop prolonger leur espoir;
Et l'on pourrait signer le contrat dès ce soir.

Mde. MERVILLE.

Dès ce soir? mais, mon fils, vous allez un peu vite.

MERVILLE.

S'il'on doutait encor, je conçois qu'on hésite,
Mais lorsque sur un point tout le monde est d'accord...

JULIE.

Sans doute.

Mde. MERVILLE.

Assurément, monsieur me convient fort.

LORSAN.

Vous me comblez, madame, et cet heureux suffrage...
Tout Paris, je l'assure, attend ce mariage.
Car il est naturel que je m'en sois vanté;
Et généralement je sais qu'il est goûté.
Tout cela même ajoute à mon impatience.
Une fois honoré d'une telle alliance,
Et tout fier des beaux noms de beau-frère et de fils,
J'aurai le droit alors de servir mes amis:
Votre gendre aujourd'hui, dès demain, je les place.

MERVILLE.

Eh bien! ma mère, eh bien! a-t-on autant de grâce?

JULIE.

On n'est pas plus aimable!

LORSAN.

Allons, petit flatteur!

Mde. MERVILLE.

Je ne puis résister à ce ton-là, monsieur;
Et j'aurai grand plaisir à vous nommer mon gendre.

LORSAN.

Ah! madame...

Mde. MERVILLE.

A vos vœux avant que de me rendre,
De ma fille d'abord il faut avoir l'aveu.

MERVILLE.

Cet obstacle, je crois, nous arrêtera peu.

JULE.

On ne dira pas non.

Mde. MERVILLE.

Et puis je suis bien aise
Qu'à monsieur de Naudé cet arrangement plaise;
Et par égard au moins, je veux le consulter.

MERVILLE.

Encore des délais!

LORSAN.

Je dois les redouter;
Ce cher monsieur Naudé, je ne crois pas qu'il m'aime.

Mde. MERVILLE.

Comment?

LORSAN.

Il est pour moi d'une rigueur extrême.

MERVILLE.

Bon! quelle idée!

LORSAN

Et puis, il pourrait par hasard....
Avez-vous remarqué que ce galant vieillard
Pour l'aimable Euphrasie a beaucoup de tendresse?

Mde. MERVILLE.

Bon!

LORSAN.

Sans cesse il en parle avec feu, s'intéresse
Aux progrès qu'elle fait; enfin la suit des yeux.

JULE.

Tu t'imagines donc qu'il en est amoureux?

LORSAN.

Eh! que sait-on?

MERVILLE.

Allons! la bizarre fantaisie!

Mde. MERVILLE.

Il est tout naturel qu'il choisisse Euphrasie,
L'enfant de son ami.

JULE.

Sans doute, ce monsieur
Doit avoir, en effet, un faible pour ma sœur.

Mde. MERVILLE.

C'est un digne vieillard, que j'aime, que j'honore,
Qu'on estimoit jadis, et qu'on estime encore;
J'en fais un très grand cas.

MERVILLE.

J'en suis persuadé,
Mais c'est assez parler de M. de Neuillé,
Revenons à Lorsan, que la famille entière
Chérit de tout son cœur, et ma sœur la première.

LORSAN, *voyant paraître Euphrasie.*

Ah!

SCENE V.

JULE, LORSAN, EUPHRASIE, Mde MERVILLE, MERVILLE.

LORSAN.

CHARMANTE Euphrasie, enfin!... jusqu'à ce soir
J'ai craint d'être privé du bonheur de vous voir.

EUPHRASIE.

Monsieur.....

MERVILLE.

Elle s'arrache enfin à sa peinture.

JULE.

A sa harpe.

MERVILLE.

Surtout à sa chère lecture.

EUPHRASIE.

Courage!

LORSAN.

En longs travaux pourquoi se consumer.
Et ne sait-on pas tout lorsque l'on sait charmer.

EUPHRASIE.

De savoir tout alors, je suis peu curieuse.

Mde. MERVILLE.

Mais l'étude te rend un peu trop sérieuse.

MERVILLE.

Beaucoup trop.

LORSAN.

Vous auriez un sourire si doux!

EUPHRASIE.

Sérieuse, ma mère, en quoi le voyez-vous?
Chacun est dans ce monde heureux à sa manière;
L'un aime à s'occuper, d'autres à ne rien faire.

JULE.

Oui, pour aller au but ma sœur a su choisir
La route de l'ennui, nous celle du plaisir.

MERVILLE.

J'honore les savans, par malheur ils m'endorment.

Mde. MERVILLE.

Mes fils sont plaisans.

EUPHRASIE.

Oui; n'est-ce pas qu'ils se forment?

JULE.

On ne se forme, hélas! que trop avec le temps.

MERVILLE.

Eh! oui, laissez l'étude à ces tristes pédans.

EUPHRASIE.

Voilà votre grand mot. Mais dites, je vous prie,
Ce que vous entendez par la pédanterie,
Et comment on peut fuir, [illegible], ce grand défaut.
Vous raillez votre sœur, conseillez-la plutôt.
On me [illegible], à vous entendre dire,
Femme savante, moi! parce que j'aime à lire,
Parce que je commence à dessiner un peu,
Et qu'enfin mon piano me plaît mieux que le jeu!
Mais... [illegible] ?
S'instruire et s'occuper serait-ce un si grand crime?
[illegible] qu'une femme aujourd'hui,
Ne soit qu'une ignorante et pétrie d'ennui.

Mde. MERVILLE.

Mon Dieu! ce n'est pas là ce qu'entendent tes frères.

JULE.

Pure ironie!

EUPHRASIE.

Oh! non, je ne m'en pique guères.
Mais quand vous m'attaquez, [illegible] je me défends.

Mde. MERVILLE.

Allons, point de débats entre vous, mes enfans.

MERVILLE.

Soit, chacun a son goût; oui, qu'Olivier s'occupe
De livres, de science....

JULE.

Il est pourtant bien dupe,
Ce pauvre cousin.

EUPHRASIE.

Jule, eh! mais, toi le premier,
Est-tu bien en état de juger Olivier?

LORSAN.

Pour défendre Olivier votre chaleur est grande,
Mademoiselle....

EUPHRASIE.

A-t-il besoin qu'on le défende?

Mde. MERVILLE.

Laissons-là ces discours et ce petit parent;
Parlons d'un intérêt tout-à-fait différent.
Monsieur, de mes deux fils, ami bien cher, intime,
Ma fille, et que moi-même enfin j'aime, j'estime,
Vient.....

SCÈNE VI.

JULE, LORSAN, EUPHRASIE, M. de NAUDÉ, Mde. MERVILLE, MERVILLE, JASMIN.

JASMIN, *annonçant.*

MONSIEUR de Naudé. (*Il sort.*)

M. DE NAUDÉ. (*Il entre par la gauche; il a des roses à la main.*)

Votre humble serviteur,
Mesdames.

Mde. MERVILLE.

Ah! bon jour.

MERVILLE.

Monsieur...

LORSAN.

J'ai bien l'honneur...

M. DE NAUDÉ.

Messieurs, je vous salue.

JULIE.

Aux fleurs toujours fidèle!

M. DE NAUDÉ.

Toujours; vous les aimez aussi, mademoiselle?

EUPHRASIE.

Oui, beaucoup, je l'avoue.

MERVILLE.

Entre vous deux je vois
Un peu de sympathie.

M. DE NAUDÉ.

Eh bien! tant mieux pour moi.

Mde. MERVILLE.

Mais, oui.

D O R S A N.

Ce ruban-là, quelque beauté, je gage,
Vous en a fait cadeau.

M. DE NAUDÉ.

Non, monsieur, à mon âge,
On ne reçoit plus rien, on ose offrir encor.
Je veux, entre vous deux, partager mon trésor,
Belles dames.

(Il leur donne à chacune une branche de roses.)

JULIE.

Fort bien.

Mde. MERVILLE.

Mais rien n'est plus aimable.

EUPHRASIE.

J'accepte avec plaisir.

MERVILLE.

MERVILLE.
C'est touchant!
LORSAN.
Adorable!
M. DE NAUDÉ.
Badiner avee grâce, et finement railler!
Bravo!
MERVILLE.
Notre savoir se borne à babiller.
JULE.
Nous n'avons pas le don d'agir comme vous faites.
M. DE NAUDÉ.
Vous persifflez, je vois, jeunes gens que vous êtes....
C'est le ton d'à présent, c'est le talent du jour.
On persiffle, je sais, même en parlant d'amour.
J'ai connu, je l'avoue, un temps ou près des dames,
On était moins badin.
JULE.
On ennuyait les femmes;
Nous, plus heureux peut-être....
M. DE NAUDÉ.
Oh! vous les séduisez!
Votre style, vos airs, près d'elles sont aisés,
Lestes; cela vous sied, messieurs, à la bonne heure...
LORSAN.
Nous réussit, même.
MERVILLE.
Oui, la marche la meilleure
Est, je crois, la plus prompte; et c'est bien celle-ci,
M. DE NAUDÉ.
Soit. Autrefois pourtant on eût mieux réussi,

Près d'un sexe où la grâce, où la pudeur réside,
Avec un air modeste, et même un peu timide.

LORSAN.

Nous n'étions pas alors, nous nous en consolons.

MERVILLE.

De votre temps, monsieur, les romans étaient longs;
Nous les abrégeons, nous.

JULE.

Oui, comme dit Horace,
« Courez au dénoûment. » Nous y courons.

M. DE NAUDÉ.

De grâce.
Est-ce là bien aimer les femmes?

LORSAN.

Leurs bontés
Sont un peu notre excuse.

M. DE NAUDÉ.

Et vous vous en vantez?

MERVILLE.

C'est par reconnaissance.

M. DE NAUDÉ.

Ah! la preuve est nouvelle!
C'était en devenant plus discret, plus fidèle,
Qu'on se montrait jadis reconnaissant.

LORSAN.

Charmant!

JULE.

De quel temps parlez-vous? il est bien loin vraiment.

M. DE NAUDÉ.

Je parle d'un temps, Jule, où l'aimable jeunesse,
Respectait, consultait, et croyait la vieillesse;

Ne tranchait pas autant, craignait de se tromper;
Ne courait point sans cesse, et savait s'occuper;
Parlait moins, écoutait, soupçonnant, je suppose,
Qu'elle pouvait encore ignorer quelque chose.
Mais, vous avez changé tout cela, je le sai.

MERVILLE.

Vous devez, c'est tout simple, exalter le passé,
Dénigrer le présent.

Mde. MERVILLE.

Oui, c'est assez l'usage.

M. DE NAUDÉ.

J'en conviens; c'est un peu le défaut de mon âge.
Je sens même qu'au fond je n'en suis pas exempt.
Cependant autrefois, aussi bien qu'à présent,
Je rencontrais souvent d'assez mauvaises têtes,
D'aimables étourdis, messieurs, tels que vous l'êtes...
Pardon!... Et maintenant, comme du temps passé,
Je vois plus d'un jeune homme, estimable et sensé;
Et sans aller plus loin, Olivier, par exemple,
Est de votre âge: eh bien! de près je le contemple;
Il est rangé, modeste, et fort laborieux;
Près des dames il est poli, respectueux;
Et même il croit devoir honorer la vieillesse;
Que vous dirai-je?....

JULE.

Oh! c'est un des sages de Grèce.

MERVILLE.

C'est votre protégé.

M. DE NAUDÉ. *

Non, je n'en eus jamais.

* (Nota. *Ici Merville passe entre Jule et Lorsan.*)

C'est mon ami. Son père, avec qui je servais,
Me légua ce jeune homme à son heure dernière;
Et je m'en ressouviens. Son âme, noble et fière,
N'a de moi, jusqu'ici, voulu rien accepter.
Mais, par tous ces refus, loin de me rebuter,
Je saisirai, j'espère, un instant favorable,
Et je le forcerai de m'être redevable.

Mde. MERVILLE.

A quoi bon ces détails sur Olivier?

LORSAN.

C'était
Comme modèle ici, que monsieur le citait.

M. DE NAUDÉ.

Peut-être. Vous voyez qu'ici je blâme et loue
Le présent, le passé. Je dirai plus; j'avoue,
Que de tous temps ainsi, variable et léger,
L'homme changea, je crois, sans trop se corriger.
Chaque âge eut ses défauts, et nous avions les nôtres,
Oubliés aujourd'hui, mais remplacés par d'autres.

EUPHRASIE.

J'en cherche encore en vous.

M. DE NAUDÉ.

Rien de plus obligeant!
Quand on a le cœur pur, on a l'œil indulgent.

MERVILLE, *à Lorsan.*

Hein! tu l'entends?

LORSAN.

Eh! oui.

JULE.

Mon ami, que t'en semble?
Si c'était....

LORSAN.

Je l'ai dit; un rival.

MERVILLE.

Bon!

LORSAN.

J'en tremble.

MERVILLE. *

Notre ami, sur ce point, a l'esprit en repos.

JULE.

Depuis long-temps, Lorsan, ne craint plus les rivaux.

LORSAN.

Ah! quand on aime bien, on n'est jamais tranquille.

JULE.

Oh! comme il est modeste.

Mde. MERVILLE.

Il serait difficile,
Il le faut avouer, qu'un autre eût de l'espoir,
Lorsque l'on peut signer le contrat dès ce soir.

M. DE NAUDÉ.

Dès ce soir, dites-vous? Eh! quoi, mademoiselle,
L'ai-je bien entendu?

EUPHRASIE.

J'apprends cette nouvelle
En même temps que vous, monsieur, dans le moment.

M. DE NAUDÉ, *à part.*

Pas un instant à perdre, agissons promptement;
Écartons, si je puis, un pareil personnage.
(*haut à madame Merville.*)
Madame, permettez....

* (Nota. *Merville revient à gauche.*)

Mde. MERVILLE.

Eh! quoi?

M. DE NAUDÉ.

Ce mariage,
De quelques jours, je crois, pourroit se différer.

MERVILLE, vivement.

Cela ne se peut pas, monsieur.

M. DE NAUDÉ.

Puis-je espérer
Que par égard pour moi. .

Mde. MERVILLE.

J'en ai beaucoup, sans doute,
Mais, outre que monsieur mérite qu'on l'écoute,
Mon fils me presse fort, il tient beaucoup....

MERVILLE.

C'est vrai.

M. DE NAUDÉ.

Quoi! vous ne pouvez pas m'accorder un délai?

MERVILLE, *bas à sa mère.*

Point de délais, ma mère, et soyez inflexible.

Mde. MERVILLE, *à M. de Naudé.*

Croyez-moi, mon ami, cela n'est pas possible.

MERVILLE.

Mais, tout est terminé, convenu, absolument.

M. DE NAUDÉ.

Eh bien! madame, il faut vous parler franchement.

Mde. MERVILLE.

Quoi?

M. DE NAUDÉ.

Je vous vais ici faire une autre prière.

Plus importante encor, pour moi, que la première;
Et je sens qu'un refus me serait plus cruel.

Mde. MERVILLE.

Mon ami, vous prenez un ton bien solennel.

M. DE NAUDÉ.

J'ose donc, comme ami de toute la famille,
Vous demander la main de votre aimable fille.

Mde. MERVILLE.

Pour qui donc?

M. DE NAUDÉ.

Pour moi-même.

Mde. MERVILLE.

Ah! Dieu! pour vous?

M. DE NAUDÉ.

Pour moi.

MERVILLE.

Le trait est neuf.

JULE.

Et gai.

Mde. MERVILLE.

Vous plaisantez?

M. DE NAUDÉ.

En quoi?

LORSAN, *riant.*

Tout de bon?

M. DE NAUDÉ.

Mon aveu, dût-il sembler bizarre,
Oui, pour votre rival ici je me déclare.

LES DEUX FRÈRES.

Ah!

LORSAN.

C'est ce que toujours j'avois su redouter.

M. DE NAUDÉ.

Soit, redoutable ou non, j'ose me présenter.

MERVILLE.

Monsieur persiste, enfin, il faudra bien le croire.

JULE.

Cet amour-là, ma sœur, va te combler de gloire.

M. DE NAUDÉ.

Pour votre aimable sœur, il ne surprendra pas.
Eh! qu'importent les ans? Tant de vertus, d'appas,
Doivent charmer, fixer tous les goûts, tous les âges,
Rajeunir les vieillards, comme enflammer les sages.

Mde. MERVILLE.

(à demi-voix à Merville)

Oui! mon fils, écoutons, ceci devient piquant.

MERVILLE.

J'écoute.

M. DE NAUDÉ.

Et cet amour ne naît pas dans l'instant,
Belle Euphrasie; oh! non, dès long-temps je vous aime,
Et d'un attachement vrai, pur comme vous-même.

MERVILLE.

Monsieur le disait bien, il s'enflamme.

JULE.

Oui, vraiment;
Et même il rajeunit; c'est adroit.

EUPHRASIE, *à ses frères.*

Doucement.

M. DE NAUDÉ.

Je leur pardonne tout; ne sont-ils pas vos frères?

Mes vœux, mes sentimens, sont honnêtes, sincères;
Il suffit. (*à Lorsan.*) J'ose ici vous disputer un cœur;
Jeune homme, nous verrons qui sera le vainqueur.

LORSAN.

J'accepte le défi. Vous, charmante Euphrasie,
Jugez entre nous deux. Malgré ma jalousie,
Voyez ma confiance, en cet instant fatal:
Je sors, et près de vous je laisse mon rival.
(*Il sort.*)

JULE, *en sortant, à M. de Naudé.*

Adieu, beau-frère.

MERVILLE, *de même.*

Allons, heureux début: courage!
(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE VII.

EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, Mde MERVILLE.

EUPHRASIE.

ILS sont un peu légers.

M. DE NAUDÉ.

Eh! oui, comme leur âge.

Mde. MERVILLE.

Eh! puis, cela leur sied; ils ont, je ne sais quoi...
(*à M. de Naudé.*)
C'est vous qui plaisantez bien joliment.

M. DE NAUDÉ.

Qui? moi?
Non, ce n'est point, madame, une plaisanterie;
C'est bien du fond du cœur?

Mde. MERVILLE.

Comment donc, je vous prie?

M. DE NAUDÉ.

J'aime mademoiselle, et le dis franchement.

Mde. MERVILLE.

D'amitié?

M. DE NAUDÉ.

D'amitié bien tendre, assurément.

Mde. MERVILLE.

Je voulais vous parler de Lucas, d'un mariage;
Pourriez-vous maintenant approuver son hommage?

M. DE NAUDÉ.

Franchement, avec vous, je m'en expliquerai,
Mais, souffrez que d'un jour l'hymen soit différé.

EUPHRASIE.

Ma mère, oui, différons, si monsieur le désire.

Mde. MERVILLE.

Eh bien! soit, à vos vœux je consens de souscrire.

M. DE NAUDÉ.

Il suffit, et bientôt nous en reparlerons.
(à Euphrasie.)
Pour vous, j'ose espérer que nous nous entendrons.
Croyez que vous n'aurez jamais, mademoiselle,
De serviteur plus vrai, plus tendre et plus fidèle.
(Il salue, et sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE.

Mde. MERVILLE.

Mais, quel feu! vois-tu bien qu'il devient très-pressant?
Hein! qu'en dis-tu?

EUPHRASIE.

Je dis qu'il est intéressant;
Ne le trouvez-vous pas?

Mde. MERVILLE.

Vraiment, il t'intéresse?
Je t'en fais compliment. — Mais quoi, l'heure me presse;
Je te laisse rêver à ce touchant aveu;
A l'amour du vieillard intéressant: adieu.

(*Elle sort par le fond.*)

EUPHRASIE, *seule.*

Sans doute, il l'est bien plus, que tel jeune agréable...
Que Lorsan.... Olivier, toi seul es plus aimable.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUPHRASIE, JULIE.

JULIE.

Mademoiselle, eh bien, je vous fais compliment.

EUPHRASIE.

Compliment! et sur quoi?

JULIE.

Sur le nouvel amant....

EUPHRASIE.

Ah!

JULIE.

De cette conquête êtes-vous bien charmée?

EUPHRASIE.

Eh! mais, il est, je crois, toujours doux d'être aimée.

JULIE.

Oui, quand on ne songe qu'à s'amuser....

EUPHRASIE.

De quoi?

De ce qu'un galant homme est amoureux de moi?

JULIE.

Avouez qu'on ne peut s'empêcher de sourire

En voyant à ses pieds, un vieillard qui soupire.

Était-il bien pressant, en vous parlant d'amour?

EUPHRASIE.

Mais... plus tendre, du moins, que ces héros du jour,
Qui, même alors, ne sont amoureux que d'eux-même.

JULIE.

J'aurais voulu le voir vous dire, je vous aime.

EUPHRASIE.

Ce plaisir, tu l'auras.

JULIE.

Après tout, ce barbon...

EUPHRASIE.

Ah! supprimez ce terme.

JULIE.

Il est riche.

EUPHRASIE.

Il est bon.
Ce qui me plaît en lui, c'est cette politesse,
Cet air respectueux, cette délicatesse,
Si rares à présent: va, ma chère, aujourd'hui;
Il est des jeunes gens moins aimables que lui.

JULIE.

Oh! vraiment, du vieillard vous êtes amoureuse.

EUPHRASIE.

Tu crois?

JULIE.

Oui; sa visite est pour vous dangereuse;
Et s'il vient, moi, d'abord j'assiste à l'entretien.

EUPHRASIE, *souriant.*

Laisse-moi pourtant.

JULIE.

Mais...

EUPHRASIE, *d'un ton ferme.*

Sortez.

JULIE.

Je le vois bien,

Vous voulez être seule.

EUPHRASIE, *plus doucement.*

Allons, sortez, je t'en prie.

JULIE, *à part, en sortant.*

Ce n'est pas le vieillard qu'elle attend, je parie.

SCENE II.

EUPHRASIE, *seule.*

Que parle-t-elle ici de monsieur de Naudé?
Ah! mon malheur du moins est par lui retardé.
C'est Lorsan bien plutôt... je deviendrois sa femme,
J'acceptois sa main, lorsqu'au fond de mon âme...
Mais quoi?... mon cher cousin vient bien tard aujourd'hui!
Deux heures!... je ne suis heureuse qu'avec lui.
Lui seul ici, lui seul, m'entend et me devine!
O mon cher Olivier!...

SCÈNE III.

EUPHRASIE, OLIVIER.

OLIVIER, *entrant par la gauche avec empressement.*

Me voici, ma cousine.

EUPHRASIE, *surprise.*

Ah! ciel! c'est vous?

OLIVIER.

Eh! oui. Bon Dieu! quel cri d'effroi!
Est-ce que par hasard vous auriez peur de moi?

EUPHRASIE.

Oh! non, ce n'était pas un cri d'effroi sans doute:
Vous savez, cher cousin, quelle douceur je goûte...

OLIVIER.

Et moi donc! je n'ai pas de plus touchant plaisir...
Mais, que dis-je? de plus, je n'ai point à choisir;
Vous parler, vous entendre est mon bonheur unique.

EUPHRASIE.

Ah! je vous crois.

OLIVIER.

Tenez, loin de vous je m'applique,
Sans relâche, aux détails, aux soins de mon état;
Je dévore avec zèle un travail long, ingrat;
Cela même m'est doux, et je jouis d'avance,
En songeant que je vais trouver ma récompense.

EUPHRASIE.

Pour moi, je ne fais pas de ces grands travaux-là;
Mais je m'occupe; eh bien! je me dis: « Il viendra,
» Nous causerons, lirons »: cet espoir me ranime.

OLIVIER.

Est-il bien vrai! je suis si fier de votre estime;
Vous ne dédaignez pas, vous, un pauvre parent.

EUPHRASIE.

Vous dédaigner?

OLIVIER.

Voyez quel air indifférent
Chacun me montre ici; votre maman, vos frères
Me regardent à peine, et ne m'écoutent guères.

EUPHRASIE.

Quelle injustice!

OLIVIER.

A vous seulement je m'en plains;
J'oublie auprès de vous tous mes petits chagrins.
Mais vous, qui me plaignez, n'avez-vous pas des peines?
Vous soupirez; je crains...

EUPHRASIE.

Hélas! qui n'a les siennes!
Votre sort est né d'être pauvre, et le mien,
On pourroit m'en instruire, c'est d'avoir trop de bien.
Puisque enfin je ne dois qu'à ma seule fortune
De ce prétendant L...n, la recherche importune.

OLIVIER.

Quoi?

EUPHRASIE.

Je n'avois pas vu le danger de ce piège;
J'ai peu connu jusqu'ici cet amant; j'espérois
Que ses nombreux défauts, découverts à ma mère,
Lui feroient tôt ou tard abjurer sa chimère;
J'étois bien dans l'erreur, et je vois aujourd'hui
Qu'elle redouble encor d'affection pour lui:
Mes deux frères, surtout Merville, le soutiennent,
Et je vois trop qu'au point où les choses en viennent,
Il faut que je m'explique enfin; mais, l'épouser!...
Mais d'un autre côté comment le refuser?

OLIVIER.

Que cette alternative est pour moi douloureuse!
Je consens à souffrir si vous êtes heureuse.

SCÈNE IV.

EUPHRASIE, JULE, OLIVIER.

JULE, *entrant du fond.*

Ah! vous voilà tous deux; nous causerons du moins.
Je ne sais ce qu'ils font; ils ont de graves soins.
Mon frère a ce matin ses visites en tête;
Pour le même sujet ma mère aussi s'apprête,
Et l'on me laisse seul.

EUPHRASIE.

Tu sais t'occuper, toi.

JULE.

Oui, vous savez aussi vous occuper, je voi;
Je viens vous déranger, peut-être? c'est dommage!
Vous lisiez, travailliez? c'est assez votre usage.

OLIVIER.

Et toi, ne lis-tu pas quelquefois?

JULE.

Mon Dieu! non.
Je ne lis presque plus; on ne fait rien de bon.

OLIVIER.

Jule tranche, décide... oh! c'est un homme habile.

EUPHRASIE.

Comment donc? il a fait tout seul un vaudeville.

JULE.

Et moi, je vous soutiens, (enfin on s'y connaît,)
Qu'on pourrait faire mieux que tout ce qu'on a fait.
(*à Olivier.*) Eh bien! tu souris, toi?

OLIVIER.

Défends-tu de sourire?

JULE.

Non, mais lorsque soi-même on se pique d'écrire,
On a le droit d'avoir un avis.

OLIVIER.

Pourquoi pas?

JULE.

Me nieras-tu?...

OLIVIER.

Moi! rien.

JULE, *à Euphrasie.*

D'honneur! à chaque pas
Il recule.

EUPHRASIE.

Il te craint. Moi, j'attends qu'il te dise:
« Mon ami, permettez d'abord qu'on vous instruise
» Pendant six mois, après nous pourrons disputer ».

JULE.

Ah! je sens l'épigramme.

EUPHRASIE.

Eh! mais, sans plaisanter,
Mon frère, est-ce qu'on peut deviner la science?
Le génie même a besoin de temps, de patience.
Aussi, sans tout l'esprit que Jule peut avoir,
Il me semble qu'on doit se piquer de savoir
Les choses seulement que l'on a bien apprises.
Je l'ai cru jusqu'ici.

JULE.

Bah! préjugés! sottises!
Pauvre jeunesse! ainsi, jadis on l'accablait,
Même encore du temps d'Olivier, il fallait,
Pendant dix ans et plus essuyer au collège,

Des auteurs, des pédans, le barbare cortége;
Et du fond de cet antre on sortait pâle et sec,
Bien chargé, bien nourri de latin et de grec:
On eût de Démosthène expliqué la harangue,
Mais on ne savait pas un seul mot de sa langue.
Et tenez, en deux ans, moi j'en ai plus appris,
En observant le monde, en courant dans Paris,
Qu'Olivier dans ses cours, dans ses classes, ses livres.

EUPHRASIE.

Bon Dieu! de quel fardeau, mon ami, tu délivres
Les enfans de nos jours!...

JULE.

Mais ceux des jours passés,
Avec tout leur savoir sont-ils plus avancés?
Savent-ils mieux juger d'une pièce nouvelle?
Ordonner une fète, ou charmer une belle?
Ont-ils dans l'entretien plus de tact, plus de sel,
Plus de grâce, en un mot, et d'esprit naturel?
(à Olivier.)
Monsieur l'auteur, ici, voyons, qu'allez-vous dire?

OLIVIER.

Moi? je me garde bien de dire un mot; j'admire!
Je sens que pour s'instruire, il n'était pas besoin
De tant se fatiguer, de prendre tant de soin;
Oh! non, je reconnais que ces longues études
N'étaient que sot ennui, que tristes habitudes;
Je vois qu'à moins de frais, il est de beaux esprits,
Et même des savans, qui, n'ayant rien appris,
N'ignorent nulle chose, et des heures entières,
Vont parler, discuter, sur toutes les matières,
Sur des points de science, en affaires de goût,

Dans le monde, au spectacle, en famille, partout,
S'érigent en censeurs, en arbitres suprêmes,
Et toujours, en un mot, sont très-contens d'eux-mêmes.

JULE.

Mais, Olivier s'avise aussi de persifler!

EUPHRASIE.

Comme un autre, en effet, s'il voulait s'en mêler....

JULE.

Son discours ironique est le plus fin du monde;
Mais ne répond à rien.

OLIVIER, *un peu animé.*

Que veux-tu qu'on réponde?
On est tout confondu, d'un ton si décidé;
Tu sais tout, à t'entendre; et monsieur de Naudé
Me disait même hier: « que de choses j'ignore!
» Mon ami, je vieillis, en m'instruisant encore ».

JULE.

Oui! c'est édifiant.

OLIVIER.

« J'admire, ajoutait-il,
» Et l'air de confiance, et l'éternel babil,
» De ces messieurs, à peine échappés de l'enfance,
» (Car ils ont, d'un seul pas, franchi l'adolescence.)
» Ils semblent tout savoir, à leur ton, leur maintien,
» Mais, ils ne savent rien, n'apprendront jamais rien;
» Parlent avec mépris de tout ce qu'ils ignorent,
» Et de leur nullité publiquement s'honorent;
» Êtres inconséquens, neufs et blasés, flétris,
» Tels que des fruits sans goût, avant le temps mûris.
» A quinze ans, les voilà déjà de petits hommes,
» Plus forts, même plus vieux que tous tant que nous sommes ».

JULE.

Le cher monsieur Naudé te disait tout cela?

OLIVIER.

Ce sont ses propres mots.

JULE.

A merveille; voilà
Citer les gens, mon cher, d'une façon heureuse.
Mais la conversation deviendrait sérieuse,
Et ce n'est pas mon genre; adieu... mes chers amis,
Vous et moi différons de sentimens, d'avis;
C'est un malheur, mais, quoi? je tiens à mon système:
Vous jugez sur parole, et moi, d'après moi-même:
Voilà la différence. *(Il sort en fredonnant.*

SCÈNE V.

EUPHRASIE, OLIVIER.

EUPHRASIE.

Eh! mais, en vérité,
Je crois le petit Jule un peu déconcerté.

OLIVIER.

Ah! pardonnez; peut-être ai-je été trop sévère;
Un moment j'oubliai qu'il était votre frère.

EUPHRASIE.

D'une leçon plus forte il aurait grand besoin.
Jule n'a qu'un défaut, mais qu'il porte un peu loin:
Il veut avoir trente ans, quand il n'en a que seize.

OLIVIER.

Eh! oui; qu'il extravague ailleurs tout à son aise;
Et contre moi, s'il veut, dispute à tout propos,
J'y consens; mais ici, qu'il me laisse en repos.

Quoi! me poursuivre auprès de vous, bonne Euphrasie,
Me forcer à parler, et vers et poésie!
C'est trop.

EUPHRASIE.

Vous vous fâchez, je crois?

OLIVIER.

Oui, j'en conviens;
S'il perd son temps, du moins, qu'il épargne le mien;
Les momens sont si chers.

SCÈNE VI.

EUPHRASIE, Madame MERVILLE, OLIVIER.

Mde. MERVILLE, *du fond, à part.*

Allons, encore ensemble!
Eh! mais, ils sont tous deux fort émus, ce me semble.
(haut.) Vous voilà donc?

EUPHRASIE, *un peu embarrassée.*

Oui, moi..

Mde. MERVILLE, *à Olivier, assez froidement.*

Merville en bas m'attend,
Voulez-vous bien l'aller retenir un instant:
Vous le ramenerez ici dans un quart d'heure;
Seule, avec Euphrasie, il faut que je demeure.

OLIVIER.

Ma cousine, j'y cours.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE.

Mde. MERVILLE.

Ma fille, écoutez-moi:
Cet Olivier, ici vient fort souvent, je voi,
Et de son entretien rien ne peut vous distraire;
Cette assiduité commence à me déplaire.

EUPHRASIE.

Cet Olivier!... du moins, ainsi vous l'appelez,
Il est notre parent.

Mde. MERVILLE.

Il l'est, si vous voulez,
Quoique de loin; aussi, sans cesse il me prodigue
Le beau nom de cousine, au point qu'il m'en fatigue.

EUPHRASIE.

Vous en parlez, peut-être, avec bien du mépris;
Si l'esprit, la vertu, les talens ont leur prix,
Je pense qu'Olivier, en qui tout cela brille,
Ne peut faire qu'honneur à toute la famille.

Mde. MERVILLE.

Rien n'honore, à Paris, que l'or et le crédit.
C'est monsieur de Naudé, c'est lui, sans contredit,
Qui, par son nom, son rang, son état nous honore;
Mais, Olivier....

EUPHRASIE.

N'est rien; il est pauvre. Ah! j'ignore
Si monsieur de Naudé serait content ici
De s'entendre louer aux dépens d'un ami;
Il a, pour Olivier, la plus sincère estime,
Et de sa pauvreté ne lui fait pas un crime.

Mde. MERVILLE.

A la bonne heure ! mais, parlez-moi de Lorsan ;
Il est connu, fêté ! voilà, convenez-en,
Quelqu'un qu'on peut citer, qui marque dans le monde.

EUPHRASIE.

Mais, il faut que les mœurs, que le cœur y réponde.

Mde. MERVILLE.

Sans doute ; mais Lorsan est jeune encor ; le temps
Mûrit tout, peut-on être un sage à vingt-cinq ans !
Il me plaît par son air, ses discours, ses manières ;
Puis, c'est le protégé de mes fils.

EUPHRASIE.

Ah ! mes frères
Protégent....

Mde. MERVILLE.

Pourquoi pas ? mes fils ont....

EUPHRASIE.

Du babil.

Mde. MERVILLE.

De l'esprit naturel.

EUPHRASIE.

Soit. Cela suffit-il ?

Mde. MERVILLE.

Il ne s'agit pas d'eux, mais de Lorsan, ma fille ;
Leur plus intime ami, l'invité de la famille,
Qui, comme tel, par vous, doit être regardé.

EUPHRASIE.

Mais, vous aviez promis à monsieur de Naudé
D'attendre un peu...

Mde.

Mde. MERVILLE.

Bon! bon! pure plaisanterie!
C'est, d'un vieillard aimable, une galanterie....

SCÈNE VIII.

EUPHRASIE, Mde. MERVILLE, MERVILLE, OLIVIER.

MERVILLE.

Me faire ainsi languir, ma mère, y pensez-vous?

Mde. MERVILLE.

Je parlais d'une affaire....

MERVILLE.

Et notre affaire à nous?
Elle est plus importante.

Mde. MERVILLE.

Eh! mais...

MERVILLE.

Qui vous arrête?
Eh! venez donc, de grâce.

Mde. MERVILLE.

Allons, me voilà prête.

MERVILLE, *à Euphrasie.*

Au revoir.

Mde. MERVILLE, *à Euphrasie, à demi-voix.*

Vous, pesez ce que je vous ai dit,
Ma fille, et songez bien...

EUPHRASIE.

Oui, ma mère, il suffit.

Mde. MERVILLE.

Vous m'entendez. *(à Olivier, en le saluant.)*

Monsieur..

SCENE IX.

EUPHRASIE, OLIVIER.

OLIVIER.

Monsieur!... ah! votre mère,
Plus que jamais pour moi devient froide et sévère.

EUPHRASIE.

Vous croyez?

OLIVIER.

Je le crains; j'ai trop su l'observer!
C'est le plus grand malheur qui me pût arriver.

EUPHRASIE.

Allons, chassez bien loin ces mauvaises pensées.

OLIVIER.

Hélas! un mot de vous les a bientôt chassées.

SCENE X.

EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, OLIVIER.

M. DE NAUDÉ.

Je vous trouve tous deux; doux spectacle pour moi!
Pour ta chère cousine, avec plaisir je voi
Ton tendre attachement, les soins que tu lui donnes.

OLIVIER.

J'ai bien peu de mérite.

M. DE NAUDÉ.

Oui: les jeunes personnes
Ont à leurs bons cousins quelqu'obligation
Pour l'agrément, ainsi que pour l'instruction.
Elles pourraient trouver tout cela chez leurs frères,

Mais d'elles quelquefois ils ne s'occupent guères;
Je parle en général; les soins d'un étranger,
Moins commodes souvent ne sont point en danger;
Le cousin tient des deux et d'abord intéresse;
Il inspire à-la-fois confiance et tendresse;
A sa cousine aussi, sans en être amoureux,
Il désire de plaire, il s'établit entr'eux
Un commerce innocent et de jeux et d'études,
D'espérance, de vœux, même d'inquiétudes,
D'où naissent pour toujours ces touchans souvenirs,
Des travaux les plus doux et des premiers plaisirs.

EUPHRASIE, *à part.*

Hélas! oui.

M. DE NAUDÉ.

Moi, surtout, juge si j'apprécie
Tes sentimens si purs pour l'aimable Euphrasie!
Car tu sais l'intérêt que j'y prends... sûrement
On t'aura fait l'aveu du tendre sentiment...

EUPHRASIE.

Non, je n'ai pas encore...

M. DE NAUDÉ, *à Euphrasie.*

Avouez que vous-même
Vous avez oublié déjà que je vous aime.
(*à Olivier.*) Oui, mon ami, je l'aime, et de ma passion
J'ai fait ouvertement la déclaration.

OLIVIER.

Quoi! monsieur, vous avez?...

M. DE NAUDÉ.

Tu vois qu'à tant de charmes,
A tout âge, Olivier, il faut rendre les armes.
Je me croyais sauvé, mais...

OLIVIER, *à Euphrasie, avec un peu de chagrin.*

Vous n'en dites rien,

Mademoiselle ?

M. DE NAUDÉ.

Ah ! ah ! mais cela n'est pas bien :

A son cousin, d'ailleurs un ami sûr, intime...

EUPHRASIE.

Très-digne, je le sais, monsieur, de votre estime,

De votre confiance...

M. DE NAUDÉ.

Oh ! oui, cet ami-là,

Il est fait pour m'entendre, et sans peine il croira

Qu'on puisse vous aimer ; il vous rend bien justice.

OLIVIER.

Aussi, ne doutez point qu'Olivier n'applaudisse,

Et ne partage...

M. DE NAUDÉ.

Eh ! mais, voyez comme il répond !

Il est tout interdit : et c'est tout simple au fond,

Moi, je lui dis le fait, et non les circonstances :

Reçois, cher Olivier, ces douces confidences,

Apprends...

EUPHRASIE.

Vous permettez ? un tel aveu, je croi,

Se passera fort bien de ma présence.

M. DE NAUDÉ.

Eh ! quoi !

Vous sortez ?

EUPHRASIE.

J'ai besoin d'un peu de solitude.

M. DE NAUDÉ.

Aussi, je vous dérange au milieu de l'étude!
Je suis indiscret.

EUPHRASIE.

Vous? nous déranger? jamais.

M. DE NAUDÉ.

Ce n'est pas mon dessein, non, je vous le promets.
Ah! plutôt dans mon cœur, croyez, chère Euphrasie,
Que vous êtes tous deux réunis pour la vie.

EUPHRASIE, *à part en sortant.*

Ah! malheureuse!

OLIVIER, *à part.*

Il l'aime! ah! c'en est fait.

SCÈNE XI.

M. DE NAUDÉ, OLIVIER.

M. DE NAUDÉ.

Eh bien!
Ceci t'étonne, ami?

OLIVIER.

Mais un peu, j'en convien.

M. DE NAUDÉ.

Je conçois ta surprise; une flamme si prompte...
De mes motifs d'abord je veux te rendre compte.

OLIVIER.

Ah!

M. DE NAUDÉ.

Sans les dire tous, au moins pour le moment,
Mon ami, ne crois pas que cet attachement

Que j'annonce aujourd'hui pour la jeune Euphrasie,
Soit de ces feux soudains nés de la fantaisie.
Pour elle, dès long-temps, j'eus estime, amitié;
Mais c'est... te le dirai-je, une tendre pitié,
Qui fait qu'en ce moment j'éclate et me déclare.

OLIVIER.

La pitié?

M. DE NAUDÉ.

Ce mot-là te semble un peu bizarre.

OLIVIER.

Je n'aurais jamais cru que la compassion
Fût le motif...

M. DE NAUDÉ.

Écoute, et cette expression
Dans ton esprit bientôt sera justifiée.
Notre Euphrasie allait être sacrifiée.
Tu l'as pu voir, sa mère un peu jeune, entre nous,
Par pure ambition lui donnait pour époux
Un fat qui n'aime rien, hors lui seul qu'il adore,
Qui, recevant sa main, croit l'honorer encore;
Sans principes, surtout sans mœurs...

OLIVIER.

Il est certain...

M. DE NAUDÉ.

Tranchons le mot: Lorsan est un franc libertin.
Et tiens, car avec toi je n'ai point de mystère,
J'apprends à l'instant même une fâcheuse affaire,
Où Lorsan joue un rôle... oh! mais des plus vilains;
Il s'agit d'une femme, hélas! qu'au fond je plains:
Car d'un moment d'erreur elle est trop bien punie;
C'était peu de l'avoir indignement trahie,

Il a fait à plaisir un éclat scandaleux,
S'est hautement vanté... Les parens furieux,
Ont de l'époux absent embrassé la querelle;
Pour l'apaiser, dit-on, l'autorité s'en mêle;
Mais je ne sais encor les détails qu'à demi;
De tous ces braves gens je suis l'ancien ami,
Et j'espère calmer leur trop juste colère.

OLIVIER.

Et voilà l'homme, ô ciel! qui se flatte de plaire!

M. DE NAUDÉ.

Mais en effet, tu vois quel époux ce serait,
Qu'un homme tout ensemble immoral, indiscret,
Qui séduit une femme, et sans pudeur l'affiche,
N'aspire à celle-ci, que parce qu'elle est riche,
Et de cette famille eût détruit le bonheur.

OLIVIER.

Vous me faites trembler.

M. DE NAUDÉ.

Tel est, sur mon honneur,
Mon vrai but, Olivier, le dessein qui m'anime.
Je désire en ce jour sauver une victime.

OLIVIER.

Voilà bien votre cœur et votre loyauté,
Généreux...

M. DE NAUDÉ.

Parle moins de générosité
Mon motif est loyal, mais n'a rien d'admirable;
Franchement Euphrasie est tout-à-fait aimable;
Je l'aime, et je sens bien, soyons de bonne foi,
Qu'en voulant son bonheur, je travaille pour moi.
Tu vois que ma démarche est assez naturelle.

OLIVIER, *s'animant par degré.*

Ah! sans doute, les vœux que vous formez pour elle,
Sont ceux que tout le monde eût faits au fond du cœur.
Qui n'a point en secret admiré sa candeur,
Ses vertus, son esprit délicat, raisonnable,
Sa grâce enchanteresse, et sa sagesse aimable,
Cet enjouement si pur, cette naïveté,
Jointe au plus grand talent, et surtout sa bonté?

M. DE NARDÉ.

Ce portrait est fidèle, il m'enchante, il m'enflamme;
J'en sens mieux mon bonheur! ô d'une telle femme
Heureux l'époux! heureux qui peut la mériter!

OLIVIER.

Ce sera vous, monsieur.

M. DE NARDÉ.

Je n'ose m'en flatter.
Je ne m'aveugle point; je sais quel est mon âge.
Il est vrai qu'Euphrasie est raisonnable et sage,
Et peut-être mes soins délicats, complaisans,
Me feront pardonner mes cinquante-deux ans.
Olivier, le crois-tu? dis-le-moi, sois sincère.

OLIVIER.

Vous lui rendez justice; oui, votre caractère,
Vos vertus toucheront un aussi noble cœur;
Et vous serez heureux en faisant son bonheur.

M. DE NARDÉ.

Cher Olivier, pour toi, cette bonne Euphrasie,
Sera ce que je suis, une sincère amie,
Tu l'aimeras aussi? promets-le-moi.

OLIVIER, *troublé.*

Monsieur,
Oui, je la chérirai comme ma propre sœur.

M. DE NAUDÉ.

Fort bien.

OLIVIER.

J'aurai pour elle une tendresse pure,
Un respect filial... croyez, je vous assure...
Je ne saurais parler... je vais en liberté...

M. DE NAUDÉ.

Va, va...

OLIVIER, *revenant sur ses pas, avec abandon, et ne pouvant retenir ses larmes.*

Mais soyez sûr que je suis enchanté,
Et que votre Olivier goûte une jouissance...
Un délice aussi pur que sa reconnaissance.

(Il sort.)

M. DE NAUDÉ.

Oui, je crois tout.

SCÈNE XII.

M. DE NAUDÉ, *seul.*

Je lis dans le fond de ton cœur,
Noble, excellent jeune homme! ô Dieu! que de candeur!
Quel ami! je l'admire autant que je méprise
Cet indigne Lorsan. Suivons mon entreprise,
Hâtons-nous... mais courons d'abord au plus pressé;
Étouffons une affaire où l'honneur est blessé;
Servons et mes amis et ce Lorsan lui-même,

Et bientôt, je reviens, en suivant mon système,
Obtenir d'Euphrasie un [illegible].
Il le faut, il y va de mon bonheur, du sien.
Je sens bien que ma marche est un peu singulière;
Moi-même, j'en souris... enfin, c'est ma manière.
A son penchant toujours il faut payer tribut.
Qu'importe le chemin, pourvu qu'on aille au but.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASMIN, *seul.*

Quoi! monsieur de Naudé, sur le soir de sa vie,
D'aimer, de plaire encor ressent la douce envie?
La belle occasion! un vieillard amoureux,
Et qui tout à-la-fois est riche et généreux!
Ah! si j'étais à lui, ma fortune était faite.

SCÈNE II.

JULIE, JASMIN.

JASMIN, *à Julie qui entre.*

Vous en profiterez, trop heureuse soubrette.

JULIE.

De quoi donc?

JASMIN.

Des amours de monsieur de Naudé,
Pour toi, ma chère enfant, c'est un beau coup de dé,
Je t'en réponds.

JULIE.

Eh! oui, l'affaire est assez bonne,
Et tu m'y fais songer; en effet..,

JASMIN.

Ah! friponne!

Tu n'y songeais pas?

JULIE.

Non.

JASMIN.

Non? d'un trésor pareil!

Tu devrais me donner moitié pour le conseil.

JULIE.

Je le reçois gratis. Vraiment, je conjecture
Que je pourrai tirer parti de l'aventure;
Non pas pour l'intérêt: je n'y pense pas.

JASMIN.

Bon!

Pense-t-on à cela? toi surtout.

JULIE.

Qui, moi? non,

Je m'embarrasse peu de l'argent du bonhomme.

JASMIN, *à part.*

Qu'elle prendra fort bien.

JULIE.

Tiens, Jasmin, Dieu sait comme
Il va venir à moi d'un air doux, caressant,
Mais tremblant, modeste...

JASMIN.

Oui, comme un adolescent.

JULIE.

Implorer mes secours, mon appui secourable;
Et moi qui ne suis pas cruelle, inexorable...

JASMIN.

Non?

JULIE.

Je donne l'espoir de me laisser fléchir;
Mais je demande un peu le temps de réfléchir.
Or lui qui franchement n'a pas le temps d'attendre,
En devient plus pressant, et d'une voix si tendre,
M'exprime son ardeur, son désespoir, qu'enfin
Je lui prête l'oreille et pourtant d'un air fin,
Je fais envisager des rivaux, des obstacles;
Mais l'amour, tu le sais, Jasmin, fait des miracles,
Et déjà trop habile à me persuader,
Notre éloquent vieillard saura me décider
Par quelques traits puissans sur les âmes sensibles.

JASMIN.

Oui, de ces argumens qu'on nomme irrésistibles.

JULIE.

Allons... encore!

JASMIN.

Enfin, tout cela, conviens-en,
Te rapportera plus que l'hymen d'un Lorsan.
C'est monsieur de Naudé, je te laisse, courage!

JULIE.

Ce tête-à-tête-là ne te fait point d'ombrage?

JASMIN.

Ta vertu me rassure.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

JULIE, M. DE NAUDÉ.

M. DE NAUDÉ.

Ah! puis-je, dites-moi,
Voir ces dames?

JULIE.

Madame est sortie, et, je croi,
N'est pas près de rentrer.

M. DE NAUDÉ.

Et l'aimable Euphrasie?

JULIE.

Mais elle étoit

M. DE NAUDÉ.

Alors, cette heure fut mal choisie.

(*Il va pour sortir.*)

JULIE, *le retenant.*

Elle a bientôt fini, si monsieur daignoit
Attendre?

M. DE NAUDÉ.

Auprès de vous on attend sans regret.

JULIE.

Vous êtes bien poli : mais si mademoiselle
Est absente, du moins nous pourrons parler d'elle.

M. DE NAUDÉ.

En effet...

JULIE.

Entre nous, monsieur, je sais un peu
Vos projets, votre amour

M. DE NAUDÉ.

Oui, j'en ai fait l'aveu
Hautement; vous devez en savoir quelque chose.

JULIE.

Et vous m'en voudriez dire un mot, je suppose?

M. DE NAUDÉ.

J'en parle avec plaisir.

JULIE.

Sans doute on vous a dit
Que sur ce jeune cœur j'ai bien quelque crédit;
Que....

M. DE NAUDÉ.

Cela va sans dire; à la fois douce et vive,
Vous devez, je le vois, être persuasive.

JULIE.

Vous me flattez. (*à part*) Fort bien.

M. DE NAUDÉ.

Mais il n'est pas ici
Besoin de longs détours, de tant d'adresse; aussi
Je ne compte employer que ma vieille franchise.

JULIE.

C'est la bonne. Mais, quoi? s'il faut que je le dise,
De ma jeune maîtresse, au moins jusqu'à ce jour,
Le cœur fut insensible et rebelle à l'amour.

M. DE NAUDÉ.

On pourra l'attendrir.

JULIE.

J'aurais peine à le croire:
Elle est si fière...

M. DE NAUDÉ.

Alors, j'en aurai plus de gloire.

JULIE.

Ah! ah! vous espérez vaincre cette froideur?

M. DE NAUDÉ.

Les obstacles toujours redoublent mon ardeur.

JULIE.

Vraiment, je vous admire.

M. DE NAUDÉ.

Oh! je suis téméraire.

JULIE.

Peut-être ignorez-vous qu'il est un adversaire?

M. DE NAUDÉ.

Un adversaire? eh! mais, n'en est-il qu'un?

JULIE.

Pas mal!

M. DE NAUDÉ.

Oui, mon enfant, pour moi c'est trop peu d'un rival,
Trop peu de deux amans pour la belle Euphrasie.

JULIE.

Ce [illegible] ne vous cause aucune jalousie?

M. DE NAUDÉ.

Il ne me fait pas peur.

JULIE.

Il est pourtant, je croi,
Un peu plus jeune.

M. DE NAUDÉ.

Il a trente ans de moins que moi,
Je le sais; mais je sais à quel cœur je m'adresse.
S'il a plus d'agrémens, j'aurai plus de tendresse,

JULIE.

Je ne vous nierai pas qu'il est vif et pressant,
Qu'il m'a sollicitée, il est intéressant.

M. DE NAUDÉ.

Oui, pour lui, je vois bien, que votre zèle penche.

JULIE.

Il est certain... monsieur, tenez, moi, je suis franche:
Malgré mille agrémens qui préviennent pour lui,
Il ne néglige rien pour gagner mon appui;
Il m'a ce matin même, eh! promis... l'impossible;
Mais à l'intérêt, moi, je suis si peu sensible!

Je servirais bien mieux par amitié, de cœur,
Un galant homme... un homme.. oui, tel que vous, monsieur..
C'est qu'obliger alors c'est une jouissance,
Qui pourrait dispenser de la reconnaissance.

M. DE NAUDÉ.

Croyez-vous que je fusse homme à m'en dispenser?

JULIE.

Mais ce n'est pas à moi qu'il convient d'y penser?
Je suivrai mon penchant en vous rendant service;
Et vous seriez le maître...

M. DE NAUDÉ.

Ah ! je vous rends justice;
J'aime des sentimens nobles et délicats,
Mademoiselle,

JULIE, *vivement.*

Eh bien; voulez-vous, en ce cas,
Monsieur, qu'à votre amour ici je m'intéresse?
Que je vous serve auprès de ma jeune maîtresse?
Dites un mot, je cours...

M. DE NAUDÉ; *la retenant.*

Rien de plus obligeant.
L'appui que vous m'offrez, d'un air si prévenant,
Me serait fort utile, et presque nécessaire;
J'en fais assurément très-grand cas, mais, ma chère,
Je vous estime trop pour l'oser mettre à prix. *

* Nota. (*Julie un peu déconcertée se retire à droite, et monsieur de Naudé à gauche, en la regardant malignement.*)

SCÈNE IV.

JULIE, LORSAN, M. DE NAUDÉ.

LORSAN, *[illegible] monsieur de Naudé.*

Eh bien! suis-je toujours un de tes favoris,
Ma belle? mais d'abord, il faut que je t'embrasse.

JULIE, *se défendant.*

Monsieur...

LORSAN.

Tu fais l'enfant!

JULIE.

Laissez-moi donc, de grâce.

LORSAN.

As-tu bien assuré l'objet de mon amour,
Que je meurs... *(Il l'embrasse.)*

JULIE.

Est-ce ainsi....

LORSAN.

Chaque chose a son tour.

JULIE.

Laissez... *(elle se dégage et dit à part en rentrant.)*
[illegible]
Le jeune homme m'embrasse, et le vieillard m'estime.

SCÈNE V.

LORSAN, M. DE NAUDÉ.

LORSAN, *revenant de poursuivre Julie.*

Je ne vous voyais pas, monsieur; pardon.

M. DE NAUDÉ.

C'est moi,
Dans cette occasion, qui vous dérange.

LORSAN.

En quoi?
Il faut bien s'égayer.

M. DE NAUDÉ.

Voyez ma maladresse!
Je vous croyais épris de sa jeune maîtresse.

LORSAN.

Mais je le suis. Voyez, d'elle ici nous causions.

M. DE NAUDÉ.

Ah! vous vous permettez de ces distractions!
Cette façon d'aimer est un peu plus commode.

LORSAN.

Ce n'est peut-être pas, je crois, l'ancienne mode;
Nous ne pouvons aimer de même... ah çà! monsieur,
Nous sommes donc rivaux?

M. DE NAUDÉ.

Mais oui, j'ai cet honneur,
Du moins, si vous aimez en effet Euphrasie.

LORSAN.

Ainsi vous persistez dans cette fantaisie?

M. DE NAUDÉ.

Vous sentez qu'à mon âge on doit être constant:
Je n'aurais pas cessé d'aimer en un instant.

LORSAN.

Eh! mais, vous badinez? car il n'est pas possible...

M. DE NAUDÉ.

Pas possible, monsieur, qu'un vieillard soit sensible?

LORSAN.

Qu'une belle vous charme, eh! oui, je le conçoi;
Mais, en être amoureux!.. amoureux comme moi, ..

M. DE NAUDÉ.

Ce n'est pas comme vous, vous l'avez dit vous-même.

LORSAN.

J'entends bien; je veux dire, aimer .. là... comme on aime.

M. DE NAUDÉ.

C'est à l'âge que j'ai qu'on aime tout de bon.

LORSAN.

Pouvez-vous espérer de plaire?

M. DE NAUDÉ.

Pourquoi non?
Les femmes, vous savez, ont parfois tel caprice,
J'en pourrais profiter.

LORSAN.

Vous leur rendez justice,
Elles ont sûrement leurs caprices, mais quoi?
Elles [illegible] ...

M. DE NAUDÉ.

J'entends, je [illegible] parallèle;
Je suis trop bien, monsieur, [illegible] une belle
Ne balancera pas, pour peu qu'elle ait des yeux.

LORSAN.

Notre Euphrasie en a.

M. DE NAUDÉ.

Mais, si je l'aimais mieux?...
Puis, je veux son bonheur.

LORSAN.

Votre âme est généreuse.
Une femme avec vous doit être plus heureuse.

M. DE NAUDÉ.

Peut-être, grâce à moi.

LORSAN.

Bien! j'ignore entre nous,
Pour moi, si je dois être un excellent époux.
C'est un état nouveau, celui des bonnes âmes.
Mais en amour, je crois avoir de quelques femmes,
Soit dit sans vanité, su faire le bonheur;
Car en épousant, moi, je m'immole, d'honneur.

M. DE NAUDÉ.

Le bonheur, dites-vous? ah! ce mot me rappelle
Une affaire, monsieur, qui vous touche.

LORSAN.

Laquelle?

M. DE NAUDÉ.

J'ai lieu d'être surpris qu'ainsi vous l'oubliez!
Une femme en secret gémit. (*Lorsan sourit.*) Vous souriez?

LORSAN.

Oui, je vois à présent ce que vous voulez dire.

M. DE NAUDÉ.

Vous vous en souvenez, et vous pouvez en rire!
Monsieur, si c'est pour vous un jeu d'avoir trahi,
Déshonoré l'objet qui vous a trop chéri,
Songez du moins, songez aux suites sérieuses...

LORSAN.

Oh! les suites, je crois, en sont peu dangereuses.

M. DE NAUDÉ.

Voilà ce qui vous trompe: apprenez donc de moi
Qu'en ce moment....

LORSAN, *avec légèreté.*

On vient; c'est Olivier, je croi.

M. DE NAUDÉ.

Je me vois regretté, obligé de suspendre
Ce sujet important. Nous saurons le reprendre.

LORSAN.

A vos ordres, monsieur. (*à part*) Eh! mais, à quel propos
Vient-il?...

SCÈNE VI.

LORSAN, OLIVIER, M. DE NAUDÉ.

LORSAN.

Eh bien! mon cher, vous voyez deux rivaux.

OLIVIER.

Et même bien d'accord, si je puis m'y connaître.

LORSAN.

Oh! oui, le mieux du monde.

M. DE NAUDÉ.

Et cela devait être;
Moi, j'espère, et monsieur paraît sûr de son fait:
Nous sommes tous les deux fort contens.

OLIVIER.

En effet.

LORSAN, *à Olivier.*

Puisqu'il faut aujourd'hui mourir de jalousie,
N'êtes-vous pas vous-même amoureux d'Euphrasie?
Cela serait plaisant.

OLIVIER.

En quoi donc?

M. DE NAUDÉ.

Entre nous,
Pour rival, je craindrais Olivier plus que vous.

LORSAN, *du ton de l'ironie et de la suffisance.*
Et moi donc! si j'apprends qu'il est de la partie,
Je cède.

M. DE NAUDÉ.

Je craindrais jusqu'à sa modestie.

OLIVIER.

Il n'est pas question de moi dans tout ceci.

LORSAN.

Non, je n'ai qu'un rival, mais il faut dire aussi
Que son expérience est un grand avantage.

OLIVIER.

Peut-être il en aura plus d'un autre en partage.

M. DE NAUDÉ.

Oui, monsieur, j'avourai mes soixante-deux ans;
Je ne cacherai point non plus mes cheveux blancs.

LORSAN.

Eh! pourquoi donc, monsieur? ce serait bien dommage;
Au lieu de les cacher il faut en faire hommage.

OLIVIER.

J'ai cru que ces cheveux rappellaient au respect.

LORSAN.

Eh bien! le mien ici peut-il être suspect?
Pour monsieur de Naudé, croyez, je vous conjure,
Que j'ai très-grand respect; bientôt, je vous le jure,
Votre cousine et moi nous allons disputer,
A qui le mieux des deux saura le respecter.

OLIVIER.

Et répétant le mot, vous oubliez la chose.

LORSAN.

De quel droit Olivier plaide-t-il cette cause?
Est-il le champion de monsieur?

OLIVIER.

Pourquoi non?
Si vous continuez d'en parler sur ce ton?

LORSAN.

Mais, monsieur....

M. DE NAUDÉ, *à Olivier.*

Mon ami, votre zèle est aimable,
Mais un peu déplacé; ne suis-je pas capable
De répondre à monsieur, si je juge à propos?

OLIVIER.

Je ne puis souffrir...

LORSAN.

Ah!

M. DE NAUDÉ, *à Olivier.*

Va, va, reste en repos,
Crois, mon cher Olivier, qu'en pareil cas je traite,
Moi seul sans champion, comme sans interprète,

LORSAN.

Oui! traitez-vous souvent de ces matières là?

M. DE NAUDÉ.

Je ne désire pas qu'on me force à cela.

LORSAN.

Je suis persuadé que vous seriez mon maître,
Et redoutable ailleurs autant qu'ici...

M. DE NAUDÉ.

Peut-être.

LORSAN.

Vous pouvez discourir librement en tout cas;
Vous savez bien qu'au mot on ne vous prendra pas.

M. DE NAUDÉ, *passant à côté de Lorsan.*

Et si moi-même au mot ici j'allais vous prendre.

LORSAN.

LORSAN.

Celui-là, par exemple, aurait de quoi surprendre:
Vous ne voudriez pas m'exposer, cher rival,
Au cruel embarras d'un combat inégal.

M. DE NAUDÉ.

Ah! monsieur, c'en est trop; il ne m'est pas possible
De vous passer cela.

LORSAN.

Non?

M. DE NAUDÉ.

Je suis doux, paisible;
Mais, quoi! tout a son terme, en deux mots vous savez
Ce que j'ai droit d'attendre et ce que vous devez.

LORSAN.

Quoi! sérieusement, vous voulez une affaire?

SCÈNE VII.

LORSAN, M. DE NAUDÉ, OLIVIER, MERVILLE, JULE.

LORSAN.

Soyez témoin d'un trait qui n'est pas ordinaire,
Mes amis.

MERVILLE.

Lequel donc?

LORSAN.

Monsieur n'a que vingt ans.

JULE.

Bon

LORSAN.

Il aime, il se bat comme en son jeune temps.
(*Il rit et les deux frères aussi.*)

M. de Nardé, *un peu animé, aux deux frères.*

Oui, messieurs les rieurs, je vous ferai connaître,
Que je suis jeune aussi quand on me force à l'être.
(*à Lorsan, à demi-voix.*)
Mais un devoir sacré vous appelle d'abord,
Le vénérable homme est [illegible];
Une famille entière est par vous offensée.
Votre liberté même est, je crois, menacée.

Lorsan, *à demi-voix.*

Ma liberté, monsieur?

M. de Nardé, *bas.*

Oui, mais parlons plus bas.

Olivier, *à part.*

Il faut se taire, ô ciel!

Jules, *bas à Merville.*

On ne les entend pas.

Merville, *de même.*

Ils conviennent entre eux.

Jules, *de même.*

Il a du caractère,
Ce vieillard.

Merville, *de même.*

C'est tout simple, un ancien militaire.

M. de Nardé, *bas à Lorsan.*

Venez, je veux d'abord servir vos intérêts,
Vous rendre libre, et puis nous nous battrons après.
(*haut.*)
Marchons, monsieur.

Lorsan.

(*à part.*)
Marchons. Eh! mais, quel homme étrange!

MERVILLE.

Nous serons les témoins du combat.

SCÈNE VIII.

LORSAN, EUPHRASIE, MONSIEUR DE NAUDÉ OLIVIER, MERVILLE, JULE.

EUPHRASIE, *qui a entendu les derniers mots.*

Qu'ENTENDS-je?

Quel combat?

JULE.

Eh! mais oui, ma sœur.

M. DE NAUDÉ, *bas.*

Jule, paix donc.

(*haut à Euphrasie.*)

Ce n'est rien, rien du tout.

EUPHRASIE.

Mais, cependant...

M. DE NAUDÉ.

Pardon...

C'était... rassurez-vous. Croyez, je vous conjure...

LORSAN.

Sans doute... il s'agissait d'une simple gageure.

M. DE NAUDÉ.

Monsieur plaisante, et moi je réponds...

EUPHRASIE.

Ah! messieurs,

Vous me trompez, je vois.

LORSAN, *d'un air suffisant.*

Eh! calmez vos frayeurs.

Je vous réponds de tout.

M. DE NAUDÉ.

Adieu, mademoiselle;
Une affaire pressée un moment nous appelle.

LORSAN.

C'est un mot.

OLIVIER, *à demi voix à M. de Naudé, se disposant à le suivre.*

Mon ami...

M. DE NAUDÉ, *bas, mais d'un ton ferme.*

Restez là, je le veux.

(Il sort à gauche avec Lorsan; les deux frères les suivent.)

SCÈNE IX.

EUPHRASIE, OLIVIER.

EUPHRASIE.

Cher cousin, ce combat? il est donc sérieux?

OLIVIER.

Oui, Lorsan a si loin poussé la raillerie...
Mais les moments sont chers, permettez, je vous prie..

EUPHRASIE.

Quoi! malgré la défense, irez-vous....

OLIVIER.

Ah! j'irai,
Et j'y cours; mon ami m'en saura mauvais gré;
Mais l'amitié, l'honneur, un pouvoir invincible,
Tout m'entraîne.

EUPHRASIE.

Empêchez, hélas! s'il est possible,
Le plus grand des malheurs.

OLIVIER.

Oui, je vois qu'en secret
Votre cœur, à l'un d'eux, prend un tendre intérêt,

EUPHRASIE.

Ah! bien tendre! Olivier, j'en fais l'aveu sincère,
Je dois aimer celui qui vous tient lieu de père.
J'en ai trop dit: adieu.

(Elle sort toute confuse.)

OLIVIER, *seul.*

Quels mots viens-je d'ouïr!
O ma pauvre raison, que vas-tu devenir?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHRASIE, Mde. MERVILLE.

EUPHRASIE.

Pas encor de retour! quelle pénible attente!

Mde. MERVILLE.

Sans doute, comme toi, tout ceci me tourmente.
Et qui pouvait prévoir un tel événement?

EUPHRASIE.

Monsieur Naudé n'est pas l'agresseur, sûrement.

Mde. MERVILLE.

Oh! cela, je le crois, et [illegible] ni Merville,
N'ont pu les empêcher...

EUPHRASIE.

Non, effort inutile,

Mde. MERVILLE.

Tu ne vois rien, j'espère, à craindre pour mes fils?

EUPHRASIE.

Ah! ma mère...

Mde. MERVILLE.

Olivier, dis-tu, les a suivis?

EUPHRASIE.

Oui, de bien près.

Mde. MERVILLE.

Heureux du moins s'il les sépare!
Il faut en convenir, un tel combat est rare...
Il n'est pas dangereux: oui, Lorsan par égard
Aura certainement ménagé le vieillard.
Ils reviendront bientôt; une telle querelle,
J'en suis persuadée, est une bagatelle:
Sais-tu que je me trouve en un grand embarras?

EUPHRASIE.

Vous, ma mère!

Mde. MERVILLE.

Et bientôt tu le partageras.

EUPHRASIE.

Qu'est-ce donc?

Mde. MERVILLE.

Eh mais! oui, s'il faut que je le dise,
Ce monsieur de Naudé, qui tout-à-coup s'avise
De te prendre, ma fille, en belle passion!
Sais-tu bien que cela mérite attention?

EUPHRASIE.

Son hommage, sans doute, et me flatte et m'honore.

Mde. MERVILLE.

J'ai cru qu'il plaisantait, mais je vois qu'il t'adore
Tout de bon: ce parti n'est pas à dédaigner.

EUPHRASIE, *souriant.*

Vraiment?

Mde. MERVILLE.

Plus d'un motif propre à déterminer,..
Tiens, si je n'étais pas aussi fort avancée,
Je crois....

EUPHRASIE.

Que vous auriez pu changer de pensée.

Mde. MERVILLE.

Je ne dis pas cela ; mais on peut réfléchir ;
En mere de famille, ici, je dois agir.
Si ce jeune Lorsan, d'abord est plus aimable,
Son rival est, ma fille, un homme respectable.

EUPHRASIE.

Vous parlez de rivaux ? ah ! peut-être l'un deux....

Mde. MERVILLE.

Eh ! je te dis qu'ils vont revenir tous les deux....

EUPHRASIE.

Plût au ciel !

SCÈNE II.

EUPHRASIE, Mde. MERVILLE, MERVILLE, JULE.

Mde. MERVILLE.

Ah ! c'est vous, mes fils ! quelles nouvelles ?

MERVILLE.

Des nouvelles ?

Mde. MERVILLE.

Eh ! oui, parlez, quelles sont-elles ?

EUPHRASIE.

Personne n'est blessé ?

JULE.

Mais nous n'en savons rien.

Mde. MERVILLE.

Comment ?

MERVILLE.

Vous nous croyiez témoins ?

Mde. MERVILLE.

Sans doute: eh bien?

MERVILLE.

Eh bien, Jule ni moi de toute cette affaire,
Ne sommes pas instruits mieux que vous.

JULE.

Non, ma mère,
On s'est fort poliment débarrassé de nous.

Mde. MERVILLE.

Que veut dire cela?

EUPHRASIE.

De grâce, expliquez-vous.

MERVILLE.

Le récit sera court. A peine dans la rue,
Où chacun, Lorsan même, a l'âme assez émue;
Monsieur de Naudé, seul, tranquille, mais rêveur,
S'arrête, et tous les deux nous prie, avec douceur,
De les laisser; j'insiste: »Ah! c'en est trop, j'espère,
» Nous dit-il; (mais d'un ton ferme et presque sévère,)
» Que vous épargnerez d'inutiles efforts;
» Il faut qu'avec monsieur je reste seul». Alors,
Sans nous entendre, il prend un carrosse de place,
Y monte avec Lorsan, nous salue avec grâce,
Et dans l'instant s'éloigne en nous laissant, fort sots,
Mon frère et moi: voilà notre histoire en deux mots.

Mde. MERVILLE.

Cet air mystérieux est extraordinaire.

EUPHRASIE.

De monsieur de Naudé, c'est bien le caractère.

JULE.

Mais, je ne sais pas, moi, ce que Lorsan avait:
Il me semblait ému, troublé, même inquiet.

On a le cœur plus ferme en rencontre pareille.
Puis monsieur de Napelé lui disait à l'oreille
Des mots qui le frappaient.

MERVILLE.

Moi, j'ai cru voir aussi,
Qu'à l'oreille du même, il lui parlait ici.

Mde. MERVILLE.

Mais, je n'y comprends rien.

JULE.

Au fond, Lorsan est brave;
Mais il a sur le corps une affaire assez grave.

MERVILLE.

(bas à Jule.) *(haut)*
Allons donc! étourdi! non, ce n'est rien, d'ailleurs...
Tout est fini.

JULE.

Sans doute, et j'oubliais...

Mde. MERVILLE.

Messieurs,
Vos discours, franchement, ne me rassurent guères.

MERVILLE.

Après tout, c'est le sort.

JULE.

C'est tout simple.

EUPHRASIE, *tremblante.*

Ah! mes frères!...

SCENE III.

EUPHRASIE, Madame MERVILLE, MERVILLE, JULE, JULIE.

JULIE, *accourant par la gauche.*

Les voilà, les voilà: tous deux je les entends.

Mde. MERVILLE.

Ah!

EUPHRASIE.

Ne sont-ils que deux?

JULIE.

Eh! non, les combattans?

EUPHRASIE, *à part.*

Olivier!

Mde. MERVILLE.

Vous saviez cela, mademoiselle?

JULE.

De tout Paris, ce soir, ce sera la nouvelle.

EUPHRASIE.

Je le crains.

MERVILLE.

Ce n'est pas notre faute.

JULIE.

Avoir peur!
Et de quoi? d'un combat qui nous fait tant d'honneur?
Un vieillard qui se bat pour nous!.... Ah!

Mde. MERVILLE, *souriant.*

Tais-toi, folle.

EUPHRASIE.

Ne vous permettez pas une seule parole,
Si vous avez pour moi le plus léger égard.

JULIE.

(à part, en sortant.)

Il suffit. La défense arrive un peu trop tard.

(Elle sort.)

Mde. MERVILLE.

Ah! nous allons sortir enfin d'incertitude.

EUPHRASIE, *à part.*

Olivier ne vient point, mortelle inquiétude!

SCÈNE IV.

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, MONSIEUR DE NAUDÉ, LORSAN, MERVILLE, JULE.

MERVILLE.

Nous revoyons enfin les nobles ennemis.

M. DE NAUDÉ.

Ennemis?

LORSAN.

Ah! plutôt dites les deux amis.
Quant à moi, j'en fais gloire, à jamais nous le sommes,
Et certes, je serais le plus ingrat des hommes
Si je ne jurais pas, à monsieur de Naudé,
Une amitié....

M. DE NAUDÉ, *à Lorsan.*

Monsieur ....

LORSAN.

Oh! non, c'est décidé;
Il faut absolument que je me satisfasse.
Et je déclare ici.

M. DE NAUDÉ.

Monsieur Lorsan, de grâce ...

JULE.

Vous ne nous parlez pas du combat.

LORSAN.

Un combat?
Me battre avec monsieur! je serais un grand sot,
Je me battrais pour lui contre toute la terre.

EUPHRASIE, *à part.*

Je respire.

MERVILLE.

Comment?

Mde. MERVILLE.

Quel est donc ce mystère?

JULE.

Vous ne vous êtes pas battu? vraiment?

LORSAN.

Eh! non.
Monsieur me bat sans doute en cette occasion;
Mais, c'est en bienfaisance et même en grandeur d'âme.

Mde. MERVILLE.

Expliquez-vous.

LORSAN.

Eh bien! il est trop vrai, madame....

M. DE NAUDÉ.

Eh! non, monsieur est jeune et vif....

MERVILLE, *bas à Lorsan.*

Apparemment
C'est ta rupture avec cette femme?

LORSAN, *de même.*

Oui, vraiment;
Les parens étaient tous d'une rage effroyable,
Et cela devenait une affaire du diable.
(*haut.*)
Je vous demande à vous, après un pareil trait,
Si nous pouvions nous battre!

MERVILLE.

Impossible, en effet.

Mde. MERVILLE.

Ah! oui, c'est un combat bien noble que le vôtre,
Messieurs.

EUPHRASIE.

Et plût au ciel qu'on n'en vît jamais d'autre.

M. DE NAUDÉ.

Hélas! sur le duel on fait de beaux discours,
Cela n'empêche pas qu'on se batte toujours;
J'ai fait tout comme un autre, et même, à mon âge,
J'allais céder encore à ce barbare usage.
Mais, cet abus serait bien moins commun, je croi,
Si lorsqu'on va se battre, on se disait: « Eh quoi?
» Avant que de laver dans le sang un outrage,
» Ne puis-je utilement employer mon courage,
» Faire, encore une fois, une bonne action ».
Jugez, si l'on trouvait l'heureuse occasion
De rendre un bon office, à son propre adversaire.

LORSAN.

C'est cela, justement, que monsieur vient de faire.

M. DE NAUDÉ.

Où donc est Olivier, je ne l'aperçois pas?

EUPHRASIE.

Malgré votre défense, il a suivi vos pas.

MERVILLE.

Comme nous, de monsieur, il a perdu la trace.

EUPHRASIE.

Il ne sait rien encor de tout ce qui se passe.

M. DE NAUDÉ.

Bientôt pour le calmer j'irai l'en prévenir.
Car il m'aime, et je sens combien il doit souffrir.

JULE.

Oui, c'est un bon garçon.

EUPHRASIE.

Votre éloge est modeste.

M. DE NAUDÉ.

Excepté la fortune, il a tout; mais au reste,
Nous venons tous les deux, oubliant le passé,
Reprendre l'entretien où nous l'avons laissé,
Vous nous voyez épris plus que jamais, sans doute,
Mais, sans aigreur, sans fiel, rivaux, amis.

LORSAN.

J'ajoute,
Que sur les sentimens qu'ici vous inspirez,
Vous serez seule arbitre et vous nous jugerez.

LES DEUX FRÈRES.

Oui.

EUPHRASIE.

Cette déférence et noble et délicate,
M'embarrasse, messieurs, autant qu'elle me flatte

Mde. MERVILLE.

Nous y réfléchirons.

LORSAN.

Oh! d'abord, prononcez;
Car je serai vaincu si vous réfléchissez.

JULE.

Tu plaisantes.

LORSAN.

Eh! non, je crains tout, sur mon âme!

M. DE NAUDÉ.

A mon tour permettez, monsieur, que je réclame,

Vous auriez beaucoup trop d'avantage sur moi.
Le coup-d'œil est pour vous, avec le temps, je croi...

JULE, *étourdiment.*

Au contraire, le temps va ... (*Il s'arrête.*)

M. DE NAUDÉ, *souriant.*

Me vieillit encore,
N'est-ce pas?

EUPHRASIE.

Excusez....

M. DE NAUDÉ.

A seize ans l'on ignore
La force de tel mot.... J'en passe à mes amis.

JULE.

Croyez, monsieur...

M. DE NAUDÉ.

Bien, bien.

Mde MERVILLE.

Oh! oui, mes fils..

M. DE NAUDÉ.

Vos fils
Sont d'aimables enfans, nous en ferons des hommes,
J'espere.

LORSAN.

Ah çà! monsieur, tout amis que nous sommes,
Puisqu'entre nous, madame hésite à prononcer,
Et que même l'amour a l'air de balancer,
Nous pourrions convenir d'un autre point, ce semble.

M. DE NAUDÉ.

Duquel?

LORSAN.

Mais de ne pas être toujours ensemble
Pour faire notre cour.

M. DE NAUDÉ.

Oui, j'y pensais aussi,
J'en vais donner l'exemple en vous laissant ici
Déployer, à loisir, votre esprit et vos grâces:
Après, j'essaîrai, moi, de marcher sur vos traces,
De me faire écouter; trop heureux si j'obtien
De l'aimable Euphrasie, un moment d'entretien.
(*à Euphrasie.*)
Me l'accorderez-vous? cette faveur est grande.

EUPHRASIE.

Je vous allais, monsieur, faire même demande.

Mde. MERVILLE.

Vraiment?

M. DE NAUDÉ.

Est-il possible? ah! c'est trop de bonté.

LORSAN.

Et puis-je espérer, moi, d'être aussi bien traité?

EUPHRASIE.

Eh! mais...

MERVILLE, *bas à Lorsan.*

Ce doute même est une préférence.

LORSAN, *bas à Merville.*

Oui, j'aurais peine à croire à son indifférence.

M. DE NAUDÉ.

D'une douce promesse en attendant l'effet,
Mesdames, je vous quitte avec moins de regret.
(*bas à Lorsan.*)
Mais je vais cependant songer à votre affaire;

Car il me reste encore une démarche à faire,
J'y cours.

LORSAN, *à demi-voix.*

Monsieur, je suis confus, enchanté.

M. DE NARBÉ, *haut.*

Peut-être ai-je, en effet, quelque mérite ici.
L'esprit libre et content, grâce à vos soins, mon zèle,
Vous trouve plus aimable avec mademoiselle
Que [illegible] :
Vous voyez que j'ai peu de générosité,
Car je reproche aux gens jusqu'au moindre service.
(*à Euph.*) Alors, et, profitant de ce moment propice,
L'heureux Lorsan d'abord va vous entretenir,
Ah! des [illegible] daignez vous souvenir.

(*Il sort.*)

SCENE V.

EUPHRASIE, Mlle. MERVILLE, LORSAN, MERVILLE, JULE.

MERVILLE.

C'est un bien galant homme.

EUPHRASIE.

Ah! oui.

JULE.

Dans sa vieillesse
Il a je ne sais quoi qui tient de la jeunesse.

LORSAN.

C'est mon héros.

Mlle. MERVILLE, *à Lorsan.*

Monsieur, nous sommes entre nous;
Dites-nous donc un peu ce qu'il a fait pour vous?

LORSAN, *embarrassé.*

Ah! pardon, à regret je me fais violence,
Mais il m'a dit un mot qui me force au silence.

Mde. MERVILLE, *un peu piquée.*

Vous êtes bien docile ou bien discret. (*à Merville.*) Mon fils,
Sur un point important, je voudrais ton avis.

MERVILLE.

Ah! volontiers.

Mde. MERVILLE.

Monsieur m'excusera, j'espère,
Si je le laisse auprès de la sœur et du frère.

LORSAN.

Madame, assurément...

MERVILLE, *d'un air important.*

Pardon, mais hâtons-nous,
Car je suis pressé.

Mde. MERVILLE.

Viens, mon cher fils.

(*Il sort en donnant la main à sa mère.*)

SCÈNE VI.

EUPHRASIE, LORSAN, JULE.

JULE.

Voyez-vous
Cet air digne, imposant! au fait cela me pique!
Pourquoi le consulter seul comme un fils unique?
Il me prend fantaisie, entre nous, d'aller voir
Sur quoi l'on délibère. (*Il veut sortir.*)

EUPHRASIE, *le retenant.*

Eh! tu veux tout savoir;
Reste.

JULE, *en passant à droite.*

C'est différent. (*à part.*) S'il conseille ma mère,
A notre sœur au moins, moi, je suis nécessaire.

LORSAN.

Jule, eh bien! vas-tu voir ce qu'on dit là haut?

JULE.

Non,
Que m'importe? avec vous je suis bien mieux.

LORSAN.

Trop bon
(*à Euphrasie.*)
Combien je dois bénir cette douce entrevue!
Car j'ose en espérer la plus heureuse issue.

EUPHRASIE.

Laquelle, je vous prie?

LORSAN.

Enfin je l'obtiendrai
Cet aveu si flatteur, si long-temps désiré!

EUPHRASIE.

Un aveu, dites-vous?

LORSAN.

Oui, l'amour doit, je pense,
Obtenir tôt ou tard l'amour pour récompense.

JULE, *à part.*

Il ne s'y prend pas mal. (*bas à sa sœur*) Réponds en liberté,
Je suis là.

EUPHRASIE.

Mais je veux dire la vérité.
Votre hommage, monsieur, et m'honore et me flatte,
Mais dois-je y répondre?

JULE.

Oui, sous peine d'être ingrate.

LORSAN.

Ah! ta sœur ne peut l'être: avec tant de beauté,
Jule, elle manquerait de sensibilité!
Oh! non. *(à Euph.)* Mais abjurez cette réserve extrême,
Ou je prends pour aveu votre silence même.

(Jule passe à la gauche de Lorsan.)

EUPHRASIE, *vivement.*

Je vais parler, monsieur. J'ai promis, demandé
Un entretien secret à monsieur de Naudé;
Et je ne puis avant m'expliquer.

LORSAN.

Pas possible!

(d'un air suffisant.)
Ignorer jusques-là si vous êtes sensible!

JULE.

Eh! tu t'en flatteras, mon cher, en attendant.

LORSAN.

Vous choisissez au reste un digne confident.
C'est un homme d'honneur, que j'aime et considère,
Que je révère enfin comme mon propre père.

EUPHRASIE.

De pareils sentimens, monsieur, je vous sais gré.

LORSAN.

Une fois votre époux, je vous l'amenerai;
Nous le verrons beaucoup. Plein d'égards pour son âge,
Nous l'admettrons au sein de notre heureux ménage....
Notre ménage!.... ô Dieu! ce mot seul m'a ravi!
Moi, sous le joug d'hymen, doucement asservi!...

Comme des fleurs !.. pour nous un nouveau jour va naître.
Vous êtes riche, et moi content, fidèle peut-être ;
Oh ! l'ensemble charmant qu'ainsi nous formerons !
Nous verrons tout Paris, au moins nous choisirons...
Quelle société nous aurons ! et chez elle
Plus brillante pour tous, vous serez la plus belle.
Chacun aura le sien. Fort bien ; moi, grâce au ciel,
Je ne suis point jaloux ; c'est tout naturel.
Pourvu que votre cœur, à mon cœur seul réponde,
Que vous soyez aimable aux yeux de tout le monde ;
Tel est votre destin, trop long-temps retardé.
Décidez maintenant avec monsieur de Naudé ;
Interrogez son âme et noble et généreuse.
Allez, demandez-lui si vous serez heureuse.

J U L I E.

Sait-il cela par cœur ?

E U P H R A S I E.

Ce portrait enchanteur
Me séduirait bien plus, s'il était moins flatteur.

L E R S A N.

Non, non, tout simplement j'ai peint votre partage.

E U P H R A S I E.

Le mien ? ... quel qu'il en soit, sans tarder davantage,
A monsieur de Naudé, si vous le voulez bien,
Je vais ouvrir mon cœur et lire au fond du sien.

L E R S A N.

Puisqu'il faut sur mon sort qu'un étranger prononce,
Allez donc, en tremblant, j'attends votre réponse.

E U P H R A S I E.

En tremblant ? de bonheur vous qui doutez ?
Si j'en crois vos discours, c'est vous qui l'apportez.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LORSAN, JULE.

LORSAN.

Ah! ta sœur est charmante!

JULE.

Oui, mais, mon cher, écoute.

LORSAN.

Je suis le plus heureux des hommes.

JULE.

Toi?

LORSAN.

Sans doute.

JULE.

Un mot. Détrompe-toi, mon ami, sur ce point:
On t'épousera, soit; mais on ne t'aime point.

LORSAN.

On ne m'aime point?

JULE.

Non, pas du tout.

LORSAN.

Tu badines?

JULE.

Point, car cela me fâche.

LORSAN.

Ah! ah! tu t'imagines
Qu'elle me hait?

JULE.

Non, mais qu'elle ne t'aime pas.

LORSAN.

Aussi vrai l'un que l'autre. Ah çà! tu me diras
Les motifs sur lesquels tu fondes, tu prononces.

JULE.

Tout me l'apprend, son air et ses moindres réponses.

LORSAN, *souriant, d'un air suffisant.*

Adieu, cher Jule, adieu, savant observateur!
Elle ne m'aime pas! (*Il sort.*)

JULE, *seul.*

Qu'il garde son erreur;
Que m'importe, après tout? rentrons, car je pétille
D'aller siéger en tiers au conseil de famille.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mde. MERVILLE, MERVILLE.

Mde. MERVILLE.

Du petit Jule enfin nous voilà délivrés;
Reprenons l'entretien.

MERVILLE.

Ah! tant que vous voudrez,
Mais...

Mde. MERVILLE.

Écoute d'abord avant de contredire.

MERVILLE.

J'ai dit à cet égard tout ce qu'on pouvait dire.
Oui, Lorsan nous convient; nous sommes trois amis,
Compagnons de plaisir; en un mot j'ai promis;
Et quand une fois, moi, j'ai donné ma parole....

Mde. MERVILLE.

Cependant, si ta sœur...

MERVILLE.

Bon! ma sœur serait folle!
Pour monsieur de Naudé qu'elle ait beaucoup d'égard,
D'accord; mais pour époux préférer un vieillard
Au plus joli jeune homme... enfin d'une figure
Charmante, de notre âge et de notre tournure...

Mde. MERVILLE.

Lorsan est plus aimable avec toi, j'en conviens;
Mais monsieur de Naudé, sans parler de ses biens,
A d'autres qualités, un très-grand caractère,
Dans le monde en un mot chacun le considère,
Tu vois son rang, mon fils, et le crédit qu'il a,
Ce qu'il est.

MERVILLE.

Moi, je vois ce que Lorsan sera;
Je regarde en avant, et jamais en arrière;
Notre ami fournira la plus belle carrière!
Jule et moi, grâce à lui, sommes sûrs d'un emploi,
Il doit me faire avoir une héritière, à moi.

Mde. MERVILLE.

Ah! ton Lorsan... sa conduite n'est pas très-claire.
Et monsieur de Naudé se conduit au contraire...
Car je vois que Lorsan s'est donné quelque tort,
Que son sage rival a réparé d'abord.
Ils s'obstinent tous deux à garder le silence,
Mais l'un par modestie et l'autre par prudence.

MERVILLE.

Non: encore une fois, ma mère, ce n'est rien.
Rien du tout. Il est jeune, un peu volage... eh bien!
Il aime le plaisir; après tout qui ne l'aime?
Que de plaisirs aussi vous promet à vous-même
L'hymen avec Lorsan, et combien de douceurs!
Il a, vous le savez, les plus charmantes sœurs,
Qui donnent chaque jour des fêtes ravissantes:
Ma mère, ce sont là des raisons très-pressantes.

Mde. MERVILLE.

Tout-à-fait... Eh! mon fils, vous parlez de plaisirs,

C'est fort bien: mais l'argent, objet de vos désirs,
Vous n'y pensez donc plus, étourdi que vous êtes!
Pourtant il vous en faut pour tout ce que vous faites.
Or monsieur de Naudé, s'il épouse ta sœur,
Se croira trop heureux d'en être possesseur;
Songer à l'intérêt, lui, né riche lui-même!
Généreux!... juge donc si pour celle qu'il aime...

MERVILLE.

Il faudra cependant lui donner une dot.

Mde. MERVILLE.

Moi, j'espère que non.

MERVILLE.

Vous croyez?

Mde. MERVILLE.

En un mot,
Pour marier la sœur, s'il ne m'en coûtait guères,
Je pourrais faire alors un peu plus pour les frères.

MERVILLE.

Quoi?

Mde. MERVILLE.

Ce que je vous dis est clair, convenez-en.

MERVILLE.

Mais...

Mde. MERVILLE.

Tenez vous encor à l'hymen de Lorsan?

MERVILLE.

'y tenais; sûrement, c'est un grand sacrifice...
Iais quand ma mère parle, il faut que j'obéisse.

Mde. MERVILLE.

h!

SCÈNE II.

EUPHRASIE, Mde. MERVILLE, MERVILLE.

Mde. MERVILLE.

Ma fille, à Lorsan tu peux donner congé.

MERVILLE.

Eh! oui, je l'abandonne.

EUPHRASIE, *souriant.*

Ah! ah! ton protégé!

MERVILLE.

Que veux-tu? moi....

Mde. MERVILLE.

J'ai dit mes raisons à ton frère;
Il consent.

EUPHRASIE.

Se peut-il? tu consens?

MERVILLE.

Oui, ma chère.

EUPHRASIE.

C'est heureux.

Mde. MERVILLE.

Laissez-là vos petits démêlés.
J'aime à croire qu'enfin, ma fille, vous allez
De mon ancien ami recevoir la visite,
Avec l'honnêteté, les égards qu'il mérite.

EUPHRASIE.

Assurément.

Mde. MERVILLE.

J'entends qu'il sera bien traité,
Et que vous lui direz enfin....

EUPHRASIE.

La vérité;

Je le lui dois, ma mère, il est digne...

MERVILLE.

Sans doute;

Mais il est digne aussi, je pense, qu'on l'écoute.

EUPHRASIE.

Ah! c'est lui que tu vas protéger aujourd'hui!

MERVILLE.

Moi, sans le protéger, je m'intéresse à lui.

EUPHRASIE,

A monsieur de Naudé, Merville s'intéresse?
Et tantôt du jeune homme il vantait la tendresse!

MERVILLE.

Chaque chose a son temps. Lorsan est, entre nous,
Plus aimable, d'accord; mais vive un riche époux!

EUPHRASIE.

Riche? toujours ce mot, je l'entendrai sans cesse.

Mde. MERVILLE.

C'est que tout est compris dans ce seul mot richesse.

SCÈNE III.

EUPHRASIE, Mde. MERVILLE, JULE, MERVILLE.

JULE, *au fond.*

M'ADMETTRA-T-ON enfin?

Mde. MERVILLE.

Entre, Jule,

JULE.

Vraiment!

Vous me traitez ici, je vois, comme un enfant;
Et je dirais pourtant mon avis en affaire.

MERVILLE.

Ce n'est pas le babil qui te manque, mon frère.

Mde. MERVILLE.

Non.

JULE.

Je ne manque pas non plus d'un certain tact.
Tenez, j'ai découvert, le fait est très-exact,
Que ma sœur n'aime pas Lorsan le moins du monde.

MERVILLE.

Ah! ah! tu sais cela?

JULE.

Que notre sœur réponde.

EUPHRASIE.

Mais Jule pourrait bien avoir raison.

Mde. MERVILLE.

Tant mieux.

JULE.

Eh bien! vous voyez donc que j'ai d'assez bons yeux.
Franchement, je soupçonne, entre nous, qu'elle n'aime
Ni Lorsan, ni Naudé, mais...

MERVILLE.

Qui donc?

JULE.

Un troisième.

Mde. MERVILLE.

Un troisième? comment?

JULE.

Que notre sœur.. eh! quoi?...
elle rougit.

EUPHRASIE.

Moi, Jule?... eh! de quel droit? pourquoi
Me tourmenter ainsi?

JULE.

Tu boudes, tu me grondes,
Parce que j'ai trop bien...

Mde. MERVILLE.

J'attends que tu répondes.

EUPHRASIE.

Ma mère...

MERVILLE.

Tout cela va bientôt s'éclaircir,
Car monsieur de Naudé paraît.

SCÈNE IV.

EUPHRASIE, Mde. MERVILLE, M. DE NAUDÉ, MERVILLE, JULE.

M. DE NAUDÉ.

Qu'AVEC plaisir
Je trouve réunie une chère famille...

Mde. MERVILLE.

Qui vous aime.

MERVILLE.

En vos yeux quel air de gaîté brille!

JULE.

Même d'espoir!

M. DE NAUDÉ.

Peut-être il me serait permis,
Si vous étiez tous deux un peu de mes amis.

MERVILLE.

Espérezdonc, tous deux à jamais nous le sommes.

JULE.

Un brave nous séduit toujours, nous autres hommes.

Mde. MERVILLE.

C'est la moindre vertu de monsieur de Naudé,
Pour votre jeune ami son noble procédé...

M. DE NAUDÉ.

Madame, un procédé peut bien rendre estimable;
Mais je crains que Lorsan n'ait paru plus aimable.
Puis-je enfin réclamer, sans trop être indiscret,
Ce qui me fut promis, un entretien secret.

Mde. MERVILLE.

Mon aveu sur ce point d'abord fut volontaire;
A présent il est juste et même nécessaire.
J'y consens de bon cœur.

M. DE NAUDÉ.

Mille grâces; et vous,
Ma chère demoiselle? un entretien si doux,
Je l'avoue, est l'objet de toute mon envie.

EUPHRASIE.

Pour moi-même, il y va du bonheur de ma vie.

Mde. MERVILLE, *souriant.*

Fort bien.

MERVILLE.

Nous vous laissons avec ma sœur.

JULE, *bas à Merville.*

Eh! mais,
Merville, que dis-tu d'un tel beau-frère?

MERVILLE, *bas à Jule en s'en allant.*

Paix!
Il nous convient: tu vas en juger tout à l'heure;
Ma mère m'a donné la raison la meilleure.

SCÈNE V.

EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ.

M. DE NAUDÉ.

Enfin, je puis ici, mademoiselle... eh! quoi?
Vous tremblez, ce me semble, ah! n'ayez nul effroi;
Mon aspect, mes regards, n'ont rien de redoutable,
Et ne voyez en moi qu'un ami véritable.

EUPHRASIE.

J'aime à le croire; aussi ma confiance en vous
Égale mon respect.

M. DE NAUDÉ.

D'un sentiment plus doux,
Puissiez-vous me devoir l'heureuse expérience!
Cependant votre estime et votre confiance
Pourraient presque, je crois, suffire à mon bonheur.

EUPHRASIE.

Ah! monsieur...

M. DE NAUDÉ.

Eh bien donc! ouvrez-moi votre cœur.
Le mien vous est connu, dès long-temps je vous aime;
Et vous?... car je ne veux vous devoir qu'à vous-même;
Si je ne suis aimé, je sens que ce lien
Ferait votre malheur, par conséquent le mien.
Parlez donc franchement; seriez-vous disposée
A me chérir un peu?

EUPHRASIE.

Cette tâche est aisée:
Je vous chéris, sans doute, et du fond de mon cœur.

M. DE NAUDÉ.

Oui, mais expliquons-nous; car souvent le malheur
Fut d'avoir employé tel mot au lieu d'un autre.

Le sentiment qu'ici j'exprime est-il le vôtre?
M'aimerez-vous enfin comme on aime un époux.
Trop indiscret, je crains de vous blesser.

EUPHRASIE.

Qui? vous,
Monsieur? de votre part rien n'afflige et ne blesse.
Ah! c'est à vous plutôt d'excuser ma faiblesse,
Ma timidité même.

M. DE NAUDÉ.

Un autre aveu... pardon,
Répondez-moi... Lorsan, vous plairait-il?

EUPHRASIE.

Oh! non,
Il peut briller ailleurs, même y paraître aimable;
Moi, je n'accepterai qu'un époux estimable.

M. DE NAUDÉ.

Si vous saviez combien ces mots me font plaisir!
Alors, entre nous deux, s'il vous fallait choisir...

EUPHRASIE.

A tous les deux croyez que je rends bien justice.

M. DE NAUDÉ.

Mais... si je vais trop loin qu'un regard m'avertisse.
Quoiqu'il soit toujours doux de se voir préféré,
J'ose croire, à Lorsan quand je suis comparé,
Que peut-être je suis plus digne d'Euphrasie,
Parce qu'au moins mon âme un peu mieux l'apprécie.
Mais... s'il était quelqu'un, soyons de bonne foi,
Que... vous préférassiez à Lorsan comme à moi?

EUPHRASIE.

Monsieur...

M. DE NAUDÉ.

En est-ce trop que de vous je réclame?
Aurais-je deviné le secret de votre âme?

Parlez, de grâce,

EUPHRASIE.

Hélas!

M. DE NAUDÉ.

Eh! quoi, vous soupirez?

EUPHRASIE.

Cher, respectable ami!

M. DE NAUDÉ.

Pauvre enfant! vous pleurez?
Que vous m'attendrissez! allons, soyez bien franche,
Qu'au sein d'un vieil ami votre secret s'épanche:
J'en suis digne, peut-être, et bien fait pour sentir
Les peines de votre âme et pour y compatir.

EUPHRASIE.

O monsieur...

M. DE NAUDÉ.

N'est-ce pas qu'il existe un jeune homme
Noble, sensible?

EUPHRASIE.

Ah! Dieu!

M. DE NAUDÉ.

Faut-il que je le nomme?

EUPHRASIE.

Non, par pitié.

M. DE NAUDÉ.

Qui? moi, je pourrais envier,
Disputer le bonheur à mon cher Olivier?

EUPHRASIE.

Ah!

M. DE NAUDÉ.

Le voilà nommé, respirez, Euphrasie;
J'ai prononcé ce nom sans fiel, sans jalousie;

Qu'il s'en faut! Olivier est mon meilleur ami,
Ou plutôt mon enfant, tout bas il a gémi,
Mais mon cœur l'entendait, je sais qu'il vous adore,
Que vous l'aimez, penchant qui tous deux vous honore.
Et c'est pour vous sauver d'un hymen abhorré,
Pour vous unir, qu'ici je me suis déclaré.
Olivier, de ses vœux m'eût fait le sacrifice;
Mais il n'en est point, moi, que pour lui je ne fasse.
Voilà mon cœur.

EUPHRASIE.

O Dieu! le mien est pénétré
De respect, de tendresse, à vos pieds je mourrai.

M. DE NAUDÉ.

Non, c'est contre ce cœur qu'il faut que je vous presse,
O cher et digne objet d'une pure tendresse!
Embrassez votre père.

EUPHRASIE, *se jetant dans ses bras.*

Oh! oui, mon pere.

SCÈNE VI.

EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, OLIVIER.

OLIVIER. *(en entrant il voit ce tableau.)*

Ah! Dieu! *(il veut se retirer.)*

M. DE NAUDÉ.

Quoi! nous te faisons peur? eh! viens donc en ce lieu,
C'est moi, cher Olivier, qui t'ai mandé moi-même.

OLIVIER.

De grâce!

M. DE NAUDÉ.

Toi, qui sais si bien comme l'on aime,
Jouis de ma tendresse, et félicite-moi.

OLIVIER.

Monsieur, assurément...

M. DE NAUDÉ.

Allons, approche toi;
Sois le premier témoin du bonheur que j'éprouve;
(*il le ramène.*)
Il m'en sera plus doux; enfin!... ah! je me trouve
Entre les deux objets les plus chers à mon cœur;
Combien je suis heureux!

OLIVIER.

Jugez de mon bonheur.

M. DE NAUDÉ.

J'en suis sûr; je connais ton amitié fidèle;
Oui, j'aime cet enfant, et je suis chéri d'elle.

EUPHRASIE.

Ah! du fond de mon cœur.

OLIVIER, *avec dépit.*

Sans peine, je le croi.

M. DE NAUDÉ, *à Euphrasie.*

Vous l'aimerez aussi, vous, pour l'amour de moi.

SCÈNE VII.

Mde. MERVILLE, EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, OLIVIER, LORSAN, MERVILLE, JULE.

LORSAN.

Vous faites du chemin, je vois, en mon absence.

M. DE NAUDÉ.

Et j'ai même inspiré de la reconnaissance.

MERVILLE.

De la reconnaissance?

EUPHRASIE.

Ah! oui!

M. DE NAUDÉ.

Vous l'entendez?

Vous semblez surpris tous, et vous me regardez!

Mme. MERVILLE.

Ma fille, est-il bien vrai?... Tu te tais, Euphrasie?

EUPHRASIE.

Que monsieur vous réponde.

JULES.

Elle est toute saisie.

LORVAN.

En effet, moi, j'admire un triomphe si prompt.

M. DE NAUDÉ.

Oui, je me suis hâté. Ces messieurs vous diront
Que l'on ne doit pas perdre un moment à mon âge.
Daignerez-vous ici joindre votre suffrage,
Madame, au doux aveu que je viens d'obtenir?

Mde. MERVILLE.

Monsieur, un tel hommage, il faut en convenir,
Me flatte, et si ma fille y répond...

EUPHRASIE.

Ah! ma mère!

MERVILLE.

Elle rougit, se tait, c'est consentir.

M. DE NAUDÉ.

J'espère

Que des frères j'aurai l'agrément.

MERVILLE.

Mais!... monsieur...

Il faut bien...

JULES.

Consentons, comme a fait notre sœur,

En nous taisant.

LORSAN.

Ainsi, la fortune l'emporte.

M. DE NAUDÉ.

L'un venait la chercher, et l'autre.... mais n'importe.
Or, de l'aveu de tous, puisque je suis heureux,
Je m'explique: à tout âge on peut être amoureux;
Mais à tout âge il faut sauver le ridicule;
C'en serait un, je crois, qu'un vieillard vain, crédule,
A soixante-deux ans se crût aimé d'amour;
Mais ce serait un tort s'il venait en ce jour,
Par ses prétentions, troubler l'intelligence
De deux cœurs assortis qui brûlent en silence.
Aussi, je le déclare, amis, de bonne foi,
J'ai fait ici ma cour, mais ce n'est pas pour moi.

LES DEUX FRÈRES.

Bon!

Mde. MERVILLE.

Comment?

M. DE NAUDÉ, *à madame Merville.*

Permettez: mes mœurs, mon caractère,
Mon crédit, ma richesse, et surtout un douaire,
Qu'ici je porterais à deux cents mille francs,
Pourraient bien rapprocher nos âges différens;
Mais les mœurs, le crédit, la fortune et la somme,
Vaudront encore mieux offerts par un jeune homme.
Madame, au lieu de moi, j'ose donc vous prier,
De vouloir bien pour gendre accepter Olivier.

OLIVIER.

Ciel!

MERVILLE.

Qu'entends-je?

Mde. MERVILLE.

Olivier?

LORSAN.

Quoi! le cousin?

M. DE NAUDÉ.

Lui-même.

JULE.

Que vous avais-je dit?

M. DE NAUDÉ.

Il l'adore, elle l'aime,
Et, l'un répondant bien, lui dont le bonheur,
Un tel gendre, lui seul, ne peut que faire honneur.
Mais puisque Olivier, et son ami, son père
N'exclut point de vous un refus, je l'espère.

OLIVIER.

Madame, un tel ami, du précieux trésor
Qu'il demande pour moi, serait plus digne encor.

M. DE NAUDÉ.

Non, ne le croyez pas.

Mde. MERVILLE.

Puisqu'il plaît à ma fille,
Qu'après tout, il était déjà de la famille,
Soit mon gendre.

OLIVIER, *passant à la gauche d'Euphrasie.*

Oh! madame!

EUPHRASIE.

Ah! ma mère!

MERVILLE.

Charmé
De cet événement.

JULE.

Il est beau d'être aimé.

OLIVIER.

Vous m'aimerez aussi?

LORSAN.

L'aventure est unique;
Elle m'étonne, moi, qui cependant m'en pique:
D'abord, monsieur, qu'ici je croyais mon rival,
Devient mon défenseur; ensuite, c'est fort mal,
Lui-même, il me trahit, et surprise excellente!
Impayable! en amour Olivier me supplante!
Parbleu! voilà de quoi réfléchir.

M. DE NAUDÉ.

En effet,
Réfléchissez, oh! oui, vous en avez sujet:
Monsieur, rassurez-vous pourtant sur votre affaire,
Car elle est arrangée, et les parens, j'espère,
Apaisés pour jamais. Vous pouvez demeurer
Librement à Paris, et même vous montrer.
Votre sage conduite, enfin, fera le reste;
Je l'ai promis pour vous.

LORSAN.

Monsieur, je vous proteste...,
Je suis touché... confus... un si beau procédé...
Mes amis; je me range, oh! oh! oui, c'est décidé.
Jusqu'ici dans le monde, on me trouvait aimable,
Il ne me manquait plus que d'être raisonnable;
Je vais l'être. Je suis à vous du fond du cœur.
Mesdames et messieurs, votre humble serviteur.

SCÈNE VIII. ET DERNIÈRE.

TOUS, EXCEPTÉ LORSAN.

L'AVENTURE, pour lui n'est pas du tout plaisante.

JULES.

Et sa conversion, Merville!

MERVILLE.

Elle est touchante.

M. DE NARDÉ.

Ah! mes amis, c'est trop; je viens de vous prouver
Qu'un vieillard, à son but, peut encore arriver.
J'ai d'un jeune étourdi puni l'extravagance,
En lui rendant service. Ensuite, sans vengeance,
Je le supplante auprès d'une jeune beauté;
Je sers un tendre amant, qui l'a bien mérité;
J'assure le bonheur d'une famille entière,
Et je prouve aux enfans combien j'aimais leur père;
Enfin, je suis heureux et vous rends tous contens.
Que ferait-on de mieux, je vous prie, à vingt ans.

FIN.

VARIANTES.

ACTE SECOND.

SCÈNE IV, page 38, après le sixième vers:

JULE.

Qu'on pourrait faire mieux que tout ce qu'on a fait.
Oui, nos plus grands auteurs.

EUPHRASIE.

En vérité, mon frère.

JULE.

Les réputations ne m'en imposent guère.
J'examine et je juge.

OLIVIER.

(à Euphrasie.)

Oh! sans doute. Écoutons,
Voici Jule qui va nous faire des leçons.

JULE.

Non, mais ce que je dis, je le prouve sans peine;
(il prend un livre.)
Par exemple, tenez ... je trouve Lafontaine,
Lafontaine... est charmant; mais il est négligé,
Le bonhomme.

EUPHRASIE.

Voilà Lafontaine jugé.

JULE.

Des poëtes meilleurs dont le nom seul enflamme,
C'est Boileau, c'est Racine.

OLIVIER.

Oui.

JULE.

Boileau n'a point d'ame:
C'est dommage.

EUPHRASIE.

Et Racine?

JULE.

Ah! comme il parle au cœur.
Ses vers ont une grâce, un charme, une douceur;
Mais il est monotone.

OLIVIER.

Aimes-tu mieux Voltaire?

JULE.

Poëte inimitable, unique, un dieu sur terre;
Mais il rime très-mal, et toujours de l'esprit,
Et superficiel dans tout ce qu'il écrit.

EUPHRASIE.

Le dieu sur terre...

JULE.

Oh! non, librement je m'explique.

OLIVIER.

Tu ne nous parles point de Corneille?

JULE.

Sublime!
C'est le génie, en un mot, mais il a bien vieilli.
C'est comme ton Malherbe, il tombe dans l'oubli.

OLIVIER.

Mais tous ces grands auteurs que d'abord tu nous vantes,
Sont réduits presqu'à rien par tes notes savantes.

JULE.

On a le droit d'avoir un avis.

OLIVIER.

Pourquoi pas, etc.

CAROLINE

OU

LE TABLEAU,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN VERS,

Par F. ROGER.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens français, le 12 vendémiaire an IX.

« Il m'a fait éprouver qu'on pouvait, sans rougir,
» Accepter d'un époux, quand il savait offrir. »
(*Scène dernière.*)

PERSONNAGES.

DESROSNAIS,

CAROLINE, jeune orpheline.

DUBREUIL, peintre.

DESCHAMPS, valet de Desrosnais.

FRANÇAISE, vieille Gouvernante de Desrosnais.

La scène est à Paris.

CARO-



CAROLINE
OU
LE TABLEAU,
COMÉDIE.

Le théâtre représente une chambre de l'appartement de Caroline; elle est meublée très-simplement. Dans le fond à droite, sont plusieurs dessins au crayon; une table, un carton de dessins, un chevalet et autres choses nécessaires pour dessiner. Du même côté, sur le devant, est un vieux paysage encadré richement, mais enfumé, et dans lequel on doit à peine distinguer un âne. Du côté opposé est une fenêtre donnant sur la cour, une table et un autre carton rempli de paysages. Du même côté, mais dans le fond, est la porte d'entrée. Au lever du rideau, Caroline est à dessiner.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, DESROSNAIS.

DESROSNAIS, *frappant et entrant presque en même temps.*

Est-il permis d'entrer?

CAROLINE.

Ah! c'est vous, mon voisin?

DESROSNAIS.

Je vous dérange?

CAROLINE.

Non: car voilà mon dessin
Tout-à-fait achevé.

DESROSNAIS.

Sans moi!... Mais, ce me semble,
Nous étions convenus de travailler ensemble,
Vous manquez aux traités.

CAROLINE.

Oui, vous avez raison,
Mais je voulais aller ce matin au salon.

DESROSNAIS.

Dalmont de ce dessin sera content, j'espère.

CAROLINE.

Quel maître!... Il m'aime autant qu'il chérissait mon père.

DESROSNAIS.

Mais il est un peu brusque, il vous gronde parfois...

CAROLINE.

Son âge et l'amitié lui donnent tant de droits!

DESROSNAIS.

Je lui déplais, je crois.

CAROLINE.

Bon! cela ne peut être.
Il doit vous estimer.

DESROSNAIS.

Au reste, il est bon maître.
Quels progrès en deux mois! j'en ai beaucoup moins fait
En deux ans.

CAROLINE, *montrant son ouvrage,*

Ainsi donc ma tête vous paraît?...

DESROSNAIS, *regardant Caroline.*
Ah! charmante!

CAROLINE.
Oui?... Mais bon! vous me flattez, je gage!

DESROSNAIS.
Cela ne se peut pas.

CAROLINE, *se levant.*
J'ai soigné cet ouvrage.
Je travaille vraiment avec plaisir ici.

DESROSNAIS.
Cependant vous quittez cet appartement-ci:
Un écriteau l'annonce.

CAROLINE.
Oui, l'on m'en cherche un autre.

DESROSNAIS.
Pourquoi, si vous l'aimez, ne pas garder le vôtre?

CAROLINE.
Il est trop cher. Mon père était peintre, et déjà
Veuf depuis quatorze ans, quand la mort m'en priva.
D'un peintre il m'a laissé le modeste héritage:
Sans parens, sans tuteur, je n'ai pour tout partage,
Que les soins de Dubreuil, ses conseils, ses leçons.
Dans cette maison-ci tous deux nous demeurions;
Il est près d'en sortir. En docile écolière
Je suis mon protecteur et l'ami de mon père.
Puis, sans être à l'abri d'un malheur imprévu,
Dois-je donc en loyer manger mon revenu?

DESROSNAIS.
A juger vos moyens par votre bienfaisance,
Qui ne vous croirait pas dans la plus grande aisance?

CAROLINE.

On s'enrichit, je crois, en faisant quelque bien:
L'indigent n'a que peu, mais l'avare n'a rien.

DESROSNAIS, *à part.*

Ah! quelle âme! *(haut.)* Ainsi donc, vous êtes décidée
A quitter ces lieux?

CAROLINE.

Oui.

DESROSNAIS, *après une pause.*

J'approuve votre idée...
Oui... Vous avez raison... La maison en effet
Est triste, aussi... (mais ce n'est point votre fait)...
Je pense que dans peu j'en sortirai moi-même.

CAROLINE.

Vous!... Mais vous la trouviez d'un agrément extrême.

DESROSNAIS, *embarrassé.*

Oui, que... j'y travaillais: votre exemple, vos goûts,
Votre assiduité... d'études... Mais, sans vous,
Je deviendrai, je crois, paresseux.

CAROLINE.

La paresse
M'aurait gagnée aussi, sans vous, je le confesse.

DESROSNAIS.

Pour moi, je me disais, en prenant mes crayons,
« Je ne puis égaler ma voisine; essayons
» De mériter du moins une fois son suffrage. »
Et je voyais alors avancer mon ouvrage;
Mon dessin devenait plus correct et plus pur,
Et ma main plus légère, et mon coup d'œil plus sûr.
Me manquait-il papier, plumes, pinceaux? sur l'heure
Je les trouvais chez vous, sans quitter ma demeure.
Vous êtes orpheline: eh bien! pour vous du moins

Ma vieille gouvernante était aux petits soins,
Vous épargnait l'ennui de mainte bagatelle:
Elle sortait pour vous; vous écriviez pour elle.
N'était-il pas charmant cet échange de biens,
De services, d'égards, et de doux entretiens?
Mais vous partez! Adieu les plaisirs et l'étude;
Sans vous, Paris pour moi n'est qu'une solitude.

CAROLINE.

Vous redoutez l'ennui! Vous, monsieur Desrosnais!
De plaisirs, à Paris, manquerez-vous jamais?
Jeune, plein de talens, avec votre fortune...

DESROSNAIS.

Ma fortune! elle m'est inutile, importune:
Qu'en faire seul?

CAROLINE.

Ah! ah! l'embarras est nouveau!
Vous trouverez des gens, qui de ce grand fardeau
Sauront vous soulager.

DESROSNAIS, *timidement.*

Si j'avais une amie
Qui voulût à la mienne associer sa vie,
Qui fût pauvre, qui n'eût pour tout bien que son cœur
Et ces douces vertus, gages d'un vrai bonheur;
Je jouirais alors! Ah! quelle joie extrême
D'enrichir la beauté qu'on respecte, qu'on aime;
Et qui, pour un peu d'or, vous apporte en retour,
Des biens plus précieux, et l'estime et l'amour!

CAROLINE.

Mais, monsieur, pensez-vous qu'une femme, fût-elle
D'appas aussi pourvue, aussi tendre, aussi belle
Que vous le souhaitez, mais pauvre, mais sans biens,
Puisse, sans qu'on la blâme, accepter ces liens?

DESROSNAIS.

Quoi!

CAROLINE.

Vous avez en vain des qualités aimables.
Le monde, toujours prêt à nous trouver coupables,
Diroit que votre femme, en s'unissant à vous,
Chérissoit la fortune et non pas son époux.

DESROSNAIS.

Eh! le monde...

CAROLINE.

A raison. Sa critique sévère
Aux nœuds mal assortis met un frein nécessaire.
Quoi de plus malheureux, en effet, qu'un lien
Où l'un apporte tout, où l'autre ne met rien!

DESROSNAIS, avec [illegible].

Ah! ciel! que dites-vous? N'est-ce rien en ménage
Que la conformité d'humeur, de goûts et d'âge?
N'est-ce rien, dites-moi, que ces égards touchans,
Ces preuves d'amour et ces soins caressans,
Si rares parmi nous, si communs chez les femmes?
Cet art de consoler, de [illegible] nos âmes?...
La fortune envers vous a [illegible] des torts;
Votre âme est une dot qui vaut tous nos trésors.

CAROLINE.

Vous supposez, monsieur, la femme fidèle,
Mais que l'époux un jour ait à se plaindre d'elle?
Quels reproches!... J'en ai vu maint exemple.

DESROSNAIS.

Vous?

CAROLINE.

Dussé-je aussi jamais ne choisir un époux,
Je ne peux ni ne veux lui devoir ma richesse:

Je veux pouvoir l'aimer, sans vendre ma tendresse!
Non point pour ses bienfaits, mais par goût, mais par choix,
Et pouvoir lui donner autant que j'en reçois.

DESROSNAIS.

Vous me désolez... Quoi!... si vous aimiez vous-même?...

CAROLINE.

Non... je m'en défendrais... je suis libre... Si j'aime,
Je veux un ami tendre, et non un protecteur;
J'épouse mon égal, mais non mon bienfaiteur.

DESROSNAIS.

Pouvez-vous présumer?...

CAROLINE.

J'entends quelqu'un, je pense.

DESROSNAIS, *à part.*

Jamais je ne pourrai vaincre sa résistance.

SCÈNE II.

CAROLINE, DESROSNAIS, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

BONJOUR, mademoiselle.

CAROLINE.

Ah! Françoise, c'est vous!
Bonjour.

DESROSNAIS, *avec un peu d'humeur.*

Que me veux-tu?

FRANÇOISE.

Bon! les voilà bien tous!
Ce que je veux? Vraiment! il semble, à vous entendre,
Qu'on n'ait rien d'important à vous dire, à vous rendre.
Je sors. Voilà la clef de votre appartement.

(*Elle lui donne une clef.*)

Vous n'en fermez jamais la porte! Heureusement
Que j'ai pour vous de l'ordre et de la vigilance;
Cent fois on vous aurait volé, sans ma prudence,
L'argent dont vous avez hérité. Dieu merci!
J'en sais le compte, allez; et puis, j'y veille.

DESROSNAIS.

Aussi
Tu prends beaucoup de peine.

FRANÇOISE.

Ah! bien loin de m'en plaindre,
Je voudrais faire plus. Vous n'auriez rien à craindre,
Si je vous servais seule. A quoi bon, dites-moi,
Ce valet arrivé d'avant-hier? pourquoi?
C'est un luxe qui m'afflige? Suis-je déjà d'âge
A ne pouvoir seule gouverner un ménage?

DESROSNAIS.

Mais tu grondes toujours.

FRANÇOISE.

Eh! n'ai-je pas raison?
Ce Deschamps m'est suspect.

DESROSNAIS.

C'est un brave garçon.

FRANÇOISE.

Ah! je ne sais... ses yeux.... et sa mine sournoise...
Tenez, je m'en défie.

DESROSNAIS.

Allons, allons, Françoise...
Tu ne vois que voleurs!

FRANÇOISE.

Eh! ne dirait-on pas
Qu'ils sont si rares!... Mais, je m'en vais de ce pas
Aller chez des marchands, courir toute la ville.

Sans vanité, monsieur, je vous suis bien utile;
Car, avec leur esprit, tous ces pauvres garçons
S'entendent au ménage, ah! Dieu sait!... Finissons.
Aurez-vous aujourd'hui, ma belle demoiselle,
Quelque ordre à me donner? Vous connaissez mon zèle.

CAROLINE, *avec bonté.*

Non; je vous remercie.

FRANÇOISE.

Ah! combien je voudrais
Vous servir quelque jour tous les deux! je serais
(*Regardant son maître.*)
Bien contente... et quelqu'un encor plus... Mais chimère!
Vous nous quittez, dit-on? cela me désespère.
Et c'est bien mal vraiment! quitter ainsi les gens
Qui vous aiment... Adieu... je m'en vais, car je sens
Que je vous gronderais...

CAROLINE.

Adieu, bonne voisine.
(*Apercevant Dubreuil.*)
Voici Dubreuil.

FRANÇOISE.

Adieu, mam'selle Caroline. (*Elle sort.*

SCÈNE III.

CAROLINE, DUBREUIL, DESROSNAIS.

DUBREUIL.

BONJOUR, ma chère enfant.

CAROLINE.

Ah! bonjour, mon ami.

DESROSNAIS, *à part.*

Encor Dubreuil!

DUBREUIL, *à part.*

Toujours ce Desrosnais ici !

(Haut.)

Vous m'attendiez ? Pardon. J'ai trouvé sur ma route
Un merveilleux, un fat..., qui ne sait rien sans doute,
Et qui juge, prononce, tranche à tort à travers
Les tableaux, la musique, et la prose et les vers.
Il m'a de ses bons mots assommé plus d'une heure,
Et suivi, malgré moi, jusqu'à notre demeure.
Aussi, morbleu ! je l'ai gourmandé comme il faut !

DESROSNAIS.

Vous vous plaignez d'un fat ? Plaignez-le bien plutôt.
Doublement malheureux, dans le monde il éprouve
L'ennui qu'il y porte, et l'ennui qu'il y trouve.

DUBREUIL.

Non, c'est une fureur qui se répand partout :
On n'invente plus rien, et l'on critique tout.
Mais çà, ne perdons pas notre temps. Votre ouvrage
(Regardant Desrosnais.)
N'est pas fini, sans doute ? Un joli voisinage
Nous oblige souvent à des distractions.

CAROLINE.

Pardonnez.

DUBREUIL.

Ah ! voyons-le avant que nous allions
Au salon.

DESROSNAIS.

Au salon ? *(A part.)* Eh quoi ! toujours ensemble !

DUBREUIL.

Cela doit être beau !

CAROLINE, *lui montrant son dessin.*

Tenez, que vous en semble ?

DUBREUIL.

Je l'avais prévu.

CAROLINE.

Quoi!

DURBEUIL,

Mais cela ne vaut rien.

CAROLINE, *montrant Desrosnais.*

Monsieur l'a trouvé bon.

DUBREUIL.

Parbleu! je le crois bien!
Tout ce qui vient de vous, il le trouve admirable.

DESROSNAIS.

Vous l'avez dit, monsieur, rien de plus véritable.

DUBREUIL, *considérant le dessin.*

Quels traits! quelle maigreur!... voyez un peu ce bras!
Des oreilles, un nez, qui ne finissent pas!
Enfermez-vous: sans quoi jamais de bon ouvrage.
(à Desrosnais, avec malice.)
Vous, monsieur, pour quelqu'un qui peint le paysage,
Vous n'allez pas souvent à la campagne?

DESROSNAIS.

Ah! bon!
Vous croyez?

DUBREUIL, *tirant sa montre.*

Ciel! midi!... courons vite au salon.
Nous en sommes voisins, par bonheur.

CAROLINE.

Ma toilette...

DUBREUIL.

Ma toilette! toujours!...

CAROLINE.

Mais comme je suis faite!
Regardez donc, de grâce...

DUBREUIL.

Eh! vous êtes au mieux.

DESROSNAIS.

Reviendrez-vous bientôt? Je voudrois sur ces lieux...

DUBREUIL, *à Desrosnais.*

Vous restez!

DESROSNAIS.

Vous avez vos affaires, ma voisine:
Puis-je dîner chez vous aujourd'hui?

DUBREUIL.

L'on dessine

Fort mal ici.

DESROSNAIS.

Très-bien. *(A Caroline.)* Puis-je?

DUBREUIL.

Eh! restez-y donc.
Caroline aussi-bien ne vous dira pas non.

(Il sort avec Caroline.)

SCENE IV.

DESROSNAIS, *seul.*

Je suis chez elle au moins, si je ne puis la suivre.
Tout dans ce lieu me plaît, et me charme, et m'enivre!
Enfin, je suis aimé; ce n'est point une erreur;
Tout en elle a trahi le secret de son cœur.
Mais j'ai de la fortune, hélas! et la cruelle
Ne veut pas d'un époux qui soit moins pauvre qu'elle.
Eh! quoi, je me verrais privé de tant d'appas,
Parce que je suis riche et qu'elle ne l'est pas!...
Elle ne l'est pas?... Mais, en dépit d'elle-même,
Ne peut-on l'enrichir par quelque stratagème?...

Si je trouvais ici quelque moyen...

(*Ses yeux s'arrêtent sur le vieux paysage.*)

Eh! mais...

L'heureuse idée!... Oh!.. oui .. c'est cela!... je pourrais...
Allons... J'espère enfin: mon innocente adresse
Triomphera, je crois, de sa délicatesse.
Deschamps peut me servir.

(*Il appelle à la porte.*)

Deschamps! Mais doucement!
Ceci veut des égards et du ménagement.
(*Il appelle encore.*)
Deschamps!

SCÈNE V.

DESROSNAIS, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

J'y suis.

DESROSNAIS.

Tu peux me rendre un bon office.

DESCHAMPS.

Oh! mes petits talens sont à votre service;
Qu'est-ce?

DESROSNAIS.

Depuis deux jours, de ma terre venu,
Caroline, je crois, ne t'a pas encor vu?

DESCHAMPS.

Elle n'a pas encor l'honneur de me connaître.

DESROSNAIS.

Sous un prétexte il faut à ses regards paraître.

DESCHAMPS.

Bon.

DESROSNAIS.

Déguisé

DESCHAMPS.

Pourquoi?

DESROSNAIS.

Pourras-tu soutenir
Un personnage?

DESCHAMPS.

Cent.

DESROSNAIS.

Sauras-tu bien mentir?

DESCHAMPS.

Un laquais!

DESROSNAIS.

En tableaux te connais-tu?

DESCHAMPS.

Sans doute.
Mon père était huissier... priseur s'entend.

DESROSNAIS.

Ecoute.
Tu vois bien ce tableau?

(Il lui montre le vieux paysage.)

DESCHAMPS.

Je vois... je n'y vois rien:
Car il est tout noirci par la fumée... Eh bien?

DESROSNAIS.

Eh bien! c'est un chef-d'œuvre.

DESCHAMPS.

Allons! monsieur veut rire!
Une enseigne!

DESROSNAIS.

Un chef-d'œuvre, entends-tu bien? Admire,
Achète, et je paîrai.

DESCHAMPS.

Mais le prix du tableau?

DESROSNAIS.

Vingt-quatre mille francs. Ils sont tout prêts.

DESCHAMPS.

Bravo!

Allons, d'un connaisseur prenons biens la figure,
Et d'un franc parvenu les airs et la tournure.

DESROSNAIS.

Tu leur ressembleras aisément.

DESCHAMPS.

En effet,

Aujourd'hui plus d'un maître a le ton d'un valet:
Un valet peut fort bien prendre le ton d'un maître.

DESROSNAIS.

Va donc, et feins surtout de ne pas me connaître.

DESCHAMPS.

Parbleu! le premier soin des laquais parvenus,
N'est-il pas d'oublier tous ceux qu'ils ont connus?
Pour rendre entrée eux et moi la ressemblance extrême,
Je méconnaîtrai tout, les autres et moi-même.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DESROSNAIS, *seul.*

Oh! COMME ce tableau va m'être précieux!
Il n'est pas bon... mais c'est un Lorrain (1) à mes yeux!

---

(1) *Claude Lorrain*, un des plus fameux peintres de paysage.

On a frappé? Déjà, seroit-ce Caroline?
(*Il regarde à la fenêtre.*)
(*Il se met à son dessin.*)
Oui... Travaillons... Dubreuil a raison, je dessine
Fort mal dans cette chambre... Ah! qu'importe où je sois?
Elle seule m'occupe, et partout je la vois.

SCENE VII.

DESROSNAIS, CAROLINE.

CAROLINE.

Me voilà de retour. Ah! quelle foule immense!
Nous n'avons rien pu voir: on se presse, on s'avance
Autour d'un seul tableau (1). L'on s'arrête; on se tait;
On veut sortir, on reste immobile et muet.
Je n'entends que ces mots: « C'est un proscrit de Rome,
« *Marcus*... quelle figure! Comment! un si jeune homme! »
Et puis, je vois des pleurs rouler dans tous les yeux....
Rare et sublime éloge!... Ah! dès demain, je veux
A ce tableau porter à mon tour mon suffrage.
(*Après une pause.*)
Et vous? avez-vous bien avancé votre ouvrage?

DESROSNAIS.

Mais... pas mal.

CAROLINE.

Vous avez eu bien peu de tems.

DESROSNAIS.

Vous n'avez pas compté comme moi les instans.

---

(1) *Le Proscrit, ou Marcus Sextus*, chef-d'œuvre du jeune *Guérin*.

CAROLINE.

Dubreuil a de l'humeur.

DESROSNAIS.

Trop.

CAROLINE.

Oui. Mais comme il m'aime!
C'est un excellent guide, à qui mon père même
Dut beaucoup... Qu'ils étaient bons amis tous les deux!
Se disputant toujours, ne s'en aimant que mieux.
Tenez, je m'en souviens, leur dispute ordinaire,
Roulait sur ce tableau que je tiens de mon père.
Il en faisait grand cas et Dubreuil s'en moquait.

DESROSNAIS, *feignant de voir le vieux paysage pour la première fois.*

Voyons. (*Il le descend, et le pose sur un fauteuil.*)
Quel est l'auteur?

CAROLINE.

Mon père l'ignorait.

DESROSNAIS.

Savez-vous qu'il est bon?.... mais fort bon!

CAROLINE.

Oui: peut-être.

DESROSNAIS.

Mais comment donc! Dubreuil devrait mieux s'y connaître!
Il ne faut que des yeux.

CAROLINE.

Quand on en veut avoir.
Mais souvent, par humeur, il ne voulait rien voir.

DESROSNAIS.

Il vous traite du moins avec plus de justice;
Heureux qui, comme lui, peut vous rendre service!...

Que n'ai-je ses talens! et qu'il me serait doux
De vous offrir les soins que Dabreuil a pour vous!

CAROLINE.

Permettez... dans la cour j'entends une voiture.
(*Elle court à la fenêtre.*)

DESROSNAIS.

Bon! vous m'écoutez bien!

CAROLINE.

Quelle étrange figure!

DESROSNAIS, *à part.*

C'est Deschamps.

CAROLINE.

C'est chez moi qu'il monte!
(*On frappe à la porte.*)
Eh! oui vraiment.
Entrez.

SCÈNE VIII.

CAROLINE, DESROSNAIS, DESCHAMPS, *en habit du jour, mais ridicule.*

DESCHAMPS.

Est-il permis de voir ce logement?
Il est à louer?

CAROLINE.

Oui.

DESCHAMPS.

Cette chambre est jolie...
Elle conviendra fort, je crois, à ma Julie.

DESROSNAIS.

C'est votre fille?

DESCHAMPS.

Non.

CAROLINE.

Votre femme?

DESCHAMPS.

À peu près.

Moi, je loge à deux pas.

DESROSNAIS.

Voilà des feux discrets!

Monsieur dans ses amours apparemment préfère
Le piquant du scandale au piquant du mystère?

DESCHAMPS.

Du mystère! Fi donc! moi quand je suis aimé,
Je veux que tout Paris en puisse être informé.

CAROLINE.

Monsieur ne veut-il pas visiter l'autre pièce?

DESCHAMPS.

Vous n'en avez que deux en tout?... Je vous les laisse.
Pourquoi donc sur la porte écrire: *appartement*?
C'est me faire monter fort inutilement.
Ainsi l'on en impose à nous autres gens riches!....
Appartement! et puis, fiez-vous aux affiches!...
J'ai cru trouver ici chambres et cabinets,
Salle à manger, boudoir, cuisine, caveau frais,
Bibliothèque...

DESROSNAIS.

Ah! ah! vous aimez la lecture?

DESCHAMPS.

Oui, mais je suis surtout amateur de peinture.

DESROSNAIS.

Vraiment!

DESCHAMPS.

Sans me vanter, j'ai chez moi des tableaux
D'un prix... Le muséum n'en a pas de plus beaux.
J'ai des originaux... à coup sûr sans copie.
C'est que j'ai voyagé long-temps en Italie.
Les peintres m'estimaient, Raphaël m'aimait fort.

DESROSNAIS, *à part à Deschamps.*

Ah! butor!

CAROLINE.

Raphaël, monsieur! mais il est mort
Depuis trois cents ans.

DESCHAMPS.

Oui!... je le sais à merveille:
Est-ce à moi qu'on apprend une chose pareille?
Mais c'est un petit fils... A ce que je comprends,
Madame est artiste?

CAROLINE.

Oh! j'en suis aux élémens.

DESCHAMPS.

Travaillez; travaillez, vous aurez ma pratique.

DESROSNAIS, *bas à Deschamps.*

Au fait, bavard, au fait.

DESCHAMPS.

Une taille angélique...

DESROSNAIS, *impatienté, à Deschamps.*

Le tableau!

DESCHAMPS.

Souvenir. Pardon, cent fois pardon..
(Il feint de vouloir sortir et s'arrête.)
(à Caroline.)
Ah! ah! que vois-je là?... des dessins? Pourrait-on?...
(Il parcourt les dessins qui sont à droite.)
D'après *Lebrun*? fort bien! d'après *Lesueur*? sublime!

CAROLINE, *à Desrosnais.*

Il paraît s'y connaître.

DESROSNAIS.

Oui.

DESCHAMPS.

Rembrandt?... Je l'estime.

(*Regardant le tableau dont il doit faire emplette.*)

Mais quel est ce tableau?

CAROLINE.

Je n'en sais pas l'auteur.

DESCHAMPS.

Ah! juste ciel! c'est lui!

CAROLINE.

Qui donc, lui?

DESCHAMPS.

Quel bonheur!

DESROSNAIS.

Qu'est-ce donc?

DESCHAMPS.

Mon pendant;... deux pieds... cadre semblable;
Je le trouve à la fin; hasard inconcevable;...
(*avec emphase.*)
Quel ton brillant;... Quel flou;... Savez-vous ce que c'est?

DESROSNAIS.

Non.

DESCHAMPS.

Quoi! vous l'ignorez?

CAROLINE.

Enfin?

DESCHAMPS.

C'est un Vernet.

CAROLINE.

Se peut-il?

DESROSNAIS.

Vous croyez?

DESCHAMPS.

Eh! pourquoi s'y méprendre?

La voilà avec sa bouche et sa tête et sa coiffure.

Ah! madame, on n'a pas coutume de vanter

Un tableau, quel qu'il soit, quand on veut l'acheter.

Mais vous, de l'admirer je n'ai pu me défendre.

Combien en voulez-vous?

CAROLINE.

Mais il n'est pas à vendre.

C'est mon père y tenait, et je veux le garder.

DESCHAMPS.

Le prix que j'y mettrois pourroit vous décider

[illegible]

Madame, [illegible], de grâce,

Que nous puissions en affaire?

CAROLINE.

Oh! son prix n'est pas...

DESROSNAIS.

Quoi!

Allez-vous le donner? (*Ici Desrosnais s'approche à côté de Dorilamque, et se trouve entre lui et Caroline.*

(*à Dorilamque.*) Monsieur c'est avec vous

Qu'il faut traiter...

DESCHAMPS.

Non point: cela ne doit pas être,

Et monsieur...

CAROLINE.

Du marché, je le laisse le maître.

DESCHAMPS.

Soit: mais j'aimerais mieux avoir affaire à vous, Madame.

DESROSNAIS.

Promptement, de grâce, expliquons-nous.

Ce paysage est donc un Vernet?

DESCHAMPS.

Véritable.

DESROSNAIS.

Original?

DESCHAMPS.

Sans doute.

DESROSNAIS.

En ce cas impayable.

DESCHAMPS.

Ah! je vous vois venir; je vais être écorché.

DESROSNAIS.

Non. Trente mille francs: n'est-ce pas bon marché?

(*Surprise de Caroline.*)

DESCHAMPS.

Bon marché! Laissez-donc! juste Dieu! quelle somme!

S'il en vaut la moitié, je veux que l'on m'assomme.

CAROLINE, *à Desrosnais.*

Y pensez-vous? j'étais bien sûre d'un refus.

DESROSNAIS.

Eh bien! vingt-quatre mille, et ne m'en parlez plus.

CAROLINE, *de même.*

C'est trop.

DESROSNAIS.

Mais un Vernet!

DESCHAMPS.

Oh! oh en conscience!

DESROSNAIS.

C'est à prendre ou laisser.

DESCHAMPS.

Voyez de ma science
Me voilà bien payé! Si je n'avais pas dit
Que c'était... Rien n'est sot comme les gens d'esprit.

DESROSNAIS, *avec ironie.*

Vous ne le pensiez pas.

DESCHAMPS.

Vous êtes trop honnête.
Allons, n'y pensons plus, la folie en est faite.

CAROLINE, *à Desrosnais.*

Mais est-il bien possible?

DESCHAMPS.

Ah çà! j'emporte...

DESROSNAIS.

Quoi?

DESCHAMPS.

Le tableau.

DESROSNAIS.

Mais, monsieur...

DESCHAMPS.

Vous pensez bien, je crois,
Que sur moi je n'ai pas une aussi forte somme.

DESROSNAIS.

Monsieur...

DESCHAMPS.

Me prenez-vous pour un malhonnête homme?

DESROSNAIS.

Oh! non pas, monsieur, mais...

DESCHAMPS.

Savez-vous que mon nom
Vaut mieux que de l'argent?

DESROSNAIS.

DESROSNAIS.

Je ne vous dis pas non.
(Bas) T'en iras-tu, bavard?

DESCHAMPS.

Mais pour vous satisfaire
Je cours dès ce moment, je cours chez mon notaire...
Ou plutôt à la bourse: en un quart d'heure au plus,
J'y puis honnêtement gagner dix mille écus;
(Bas à Desrosnais.)
J'y vole...... et je reviens. Chez vous je vais attendre.
(Haut.)
Messieurs les amateurs, je vais bien vous surprendre!
En exposant chez moi ce chef-d'œuvre étonnant,
Je veux en quinze jours rattraper mon argent.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DESROSNAIS, CAROLINE.

CAROLINE.

Est-ce un rêve?

DESROSNAIS.

Mais, non.

CAROLINE.

Ma surprise est extrême

DESROSNAIS.

Vous me voyez surpris presqu'autant que vous-même.

CAROLINE.

Quoi! je me croyais pauvre et j'avais ce tableau!
Mais il est d'un prix fou!

DESRONAIS.

L'ouvrage est assez beau;
Mais il faut l'avouer, entre nous, c'est bien vendu.

CAROLINE.

Mais quel est donc cet homme? et pouvez-vous comprendre
Qu'on jette ainsi l'argent...

DESRONAIS.

Un nouveau riche? Eh quoi!
Ne connoissez-vous pas ces gens-là comme moi?
Par figure de leurs biens comme avides des nôtres,
Ils dissipent les uns comme ils ont pris les autres.
Leur fortune d'un jour, en un jour se détruit.
Heureux! quand les beaux arts en tirent quelque fruit,
Et quand, sur l'humble auteur étendant leurs largesses,
Ils font par leurs bienfaits pardonner leurs richesses!...
D'ailleurs, cet homme-là me paroît connoisseur,
Et moi, vous le savez, me connois à l'ouvrage.

CAROLINE.

Qu'à cet événement j'étois loin de m'attendre!
Mon cœur d'un peu de joie a peine à se défendre:
L'avenir, entre nous, m'inspiroit quelqu'effroi.

DESRONAIS.

Eh bien! vous voilà presque aussi riche que moi.

CAROLINE.

Oh! non.

DESRONAIS.

Votre fortune au moins vous met à même
De choisir un époux qui soit riche et vous aime.
Ah! si... N'auriez-vous point déjà fait quelque choix?

CAROLINE.

Qui, moi?

DESROSNAIS.

Vous. Parmi ceux qui viennent quelquefois
Vous voir...

CAROLINE, *tendrement.*

En vois-je tant?

DESROSNAIS.

N'est-il point d'ami tendre,
Dont les yeux, dont les soins aient su se faire entendre?...
Si pour vous mériter, il fallait vos vertus,
On ferait, je le sais, des efforts superflus:
Mais que n'apprendra point votre époux de vous-même?
On imite aisément un modèle qu'on aime!
Ah! parlez. Nul mortel n'est-il digne de vous?
N'oserais-je aspirer au nom de votre époux?
Eh bien!... Que ce silence a droit de me confondre!
Vous ne me dites rien?

CAROLINE, *plus tendrement.*

N'est-ce pas vous répondre?

DESROSNAIS.

Moi!... Votre époux! Amour! l'ai-je bien entendu?

CAROLINE, *moitié en riant.*

Mais l'acquéreur n'est pas encore revenu.

DESROSNAIS.

Ah! chassez loin de vous cette idée importune;
Bientôt ..

CAROLINE, *de même.*

Je vous l'ai dit: point d'hymen sans fortune.
Si l'on ne revient pas apporter.

DESROSNAIS.

Oh oui, mais
Si l'on vient, Caroline est à moi pour jamais!

O promesse charmante autant qu'inattendue!
Je jouirai toujours d'une si douce vue!
Bonheur inespéré! transports! ravissement!
Je cours faire dresser le contrat...

CAROLINE, *de même.*

Un moment:
Le tableau...

DERBONVAIS.

Quoi! vraiment je lui dois ce que j'aime!
C'est moi qu'il enrichit beaucoup plus que vous-même.

CAROLINE, *de même.*

Prenez garde! Songez qu'il pourroit me rester.

DERBONVAIS.

Je songe à mon bonheur, et je cours le hâter.

(*Il sort.*)

SCENE X.

CAROLINE, *seule.*

Si l'on révient pourtant?... La surprise, la peine...
D'un si prompt changement que faut-il que je pense?
Une fortune immense, un amant plein d'amour...
Un mariage heureux!... Tout cela dans un jour!
Je l'aimais donc?... Hélas! et comment s'en défendre?
Tant de délicatesse! un amour si tendre!
Tant de respects!... Le ciel m'est témoin que jamais
Je n'avais désiré de la fortune; mais
Qu'elle va m'être chère! Ah! dans ma joie extrême,
Je voudrais qu'à son tour il fût pauvre lui-même.
Il vouloit m'enrichir: je voudrais aujourd'hui
L'enrichir à mon tour pour me venger de lui.

SCÈNE XI.

CAROLINE, DUBREUIL.

CAROLINE.

Ah! c'est vous, mon ami!... je vais bien vous surprendre.

DUBREUIL.

Quoi donc?

CAROLINE.

Persistez-vous maintenant à prétendre
Que mon père avait tort d'aimer fort ce tableau?

DUBREUIL.

Mais à moins qu'il ne soit d'hier devenu beau!

CAROLINE.

Combien l'estimez-vous? je trouve à m'en défaire.

DUBREUIL.

Ah! donnez-le pour rien! c'est une bonne affaire.

CAROLINE.

Oh! c'est y mettre aussi par trop d'entêtement!
Et si je vous disais qu'on m'en offre, comptant,
Vingt-quatre mille francs.

DUBREUIL, *rit aux éclats.*

CAROLINE.

C'est la vérité pure.

DUBREUIL.

Ah! la plaisanterie est bonne, je vous jure!

CAROLINE.

Je ne plaisante point.

DUBREUIL.

Vingt-quatre mille francs!...
Les avez-vous touchés?

CAROLINE.

Pas encore, mais j'attends.

DUBREUIL.

Vous serez quelque temps, je crois, à les attendre.

CAROLINE.

On doit les apporter bientôt, en venant prendre
Ce tableau.

DUBREUIL.

Quel est donc l'acquéreur fortuné
Par un si beau chef-d'œuvre en ces lieux amené?

CAROLINE.

Il n'a pas dit son nom.

DUBREUIL.

Il a tort de le taire.

CAROLINE.

Il s'y connaît: il est de l'avis de mon père.
Il ne venait ici que pour l'appartement;
Ce tableau l'a frappé.

DUBREUIL.

Je le crois aisément.
Regardez. Il est vrai qu'on n'y trouve ni formes,
Ni détails, qu'on n'y voit que des masses informes,
Qu'il est sans coloris, sans dessin, sans effet;
Du reste, j'en conviens, c'est un tableau parfait.

CAROLINE.

Ce ton railleur m'afflige, et je commence à craindre
Qu'il ne revienne pas. Que je serais à plaindre!

DUBREUIL.

Eh bien! consolez-vous d'avance.

CAROLINE.

Il se pourrait?...

DUBREUIL.

Allez! que je devienne un peintre de portrait,
Si vous le revoyez jamais de votre vie.

(En riant.)

Comptez-y bien. A moins qu'étant jeune et jolie...
Cet homme n'ait pour vous... et c'est ce qu'on verra.
Mais non: il a voulu rire. Ah! ah! c'est donc là
Cette belle fortune!... Elle est un peu fragile.

CAROLINE.

Vains projets de bonheur! Espérance inutile!

DUBREUIL.

Vingt-quatre mille francs! Je conçois vos regrets.

CAROLINE.

Vous ne m'entendez pas. Desrosnais! Desrosnais!

DUBREUIL.

Ah! je me doutais bien... Mais s'il faut qu'on apporte
L'argent, il attendra...

CAROLINE.

Dieu! j'entends à la porte...

(Elle regarde.)

C'est lui?...

DUBREUIL.

Qui? Desrosnais?

CAROLINE.

Non, l'acquéreur.

DUBREUIL.

Eh quoi!

CAROLINE.

Eh bien! dites encor qu'on se moquait de moi!
M'en croirez-vous enfin?

SCENE XII.

DESCHAMPS, *toujours déguisé*, CAROLINE, DUBREUIL.

DESCHAMPS.

Je suis prompt en affaires.

(Il tire son argent et le compte sur la table à droite.)

DUBREUIL, *à part.*

Allons, c'est un [illegible] oh! [illegible]

CAROLINE, *à Dubreuil.*

Interrogez cet homme, il vous fera sentir

Les beautés du tableau.

DUBREUIL.

Soit.

CAROLINE.

J'aurai le plaisir

De vous voir convaincu.

DESCHAMPS.

Je suis exact, madame.

(*à part.*) (*Haut.*)

Voici [illegible] Quel est donc cet homme? [illegible]

Le [illegible]

C[illegible]

Il ne [illegible] demander [illegible]

D'honneur, je le demande.

DUBREUIL, *à part.*

Ma surprise redouble.

(*Haut à Deschamps.*)

A vos yeux ce tableau paraît donc un trésor?

DESCHAMPS.

Ah! mon Dieu!... pour l'avoir, je l'aurais [illegible]

DUBREUIL.

Bon!

DESCHAMPS.

Il ne m'en aurait pas coûté davantage.

DUBREUIL, *froidement.*

Mais qu'a donc ce tableau, monsieur, qui vous engage
A le payer si cher?

DESCHAMPS.

Si cher!... Je l'ai pour rien.

DUBREUIL.

Mais encore, souffrez... Qu'y trouvez-vous de bien?

DESCHAMPS.

Ce que j'y trouve, ô ciel! la demande est bizarre,
Et digne en vérité de ce siècle barbare!
Ce que j'y trouve?

DUBREUIL.

Eh! oui, voyons...

DESCHAMPS, *à part.*

Quel embarras!
Je lui dirais bien mieux ce que je n'y vois pas.

DUBREUIL.

Eh bien!

DESCHAMPS.

Primo, le cadre est superbe, j'espère.

DUBREUIL, *riant.*

Ah! ah!

DESCHAMPS.

Puis quel dessin! quel coloris! quel faire!...
Le beau cheval!

DUBREUIL.

Ah! oui, c'est un âne.

DESCHAMPS.

Fort bien.

Mais antique!... On dirait qu'il parle.

DUBREUIL.

J'en conviens.

Après?...

DESCHAMPS.

Mais êtes-vous en état de m'entendre?

Il me faudrait des jours entiers pour vous apprendre...

Si j'achète un tableau, c'est qu'il est bon, enfin...

DUBREUIL.

J'entends; mais celui-ci, moi, me paraît manqué.

DESCHAMPS.

C'est qu'il a des beautés trop au-dessus, peut-être...

D'abord il est certain qu'il est avant la lettre.

DUBREUIL, riant aux éclats.

Avant la lettre!... Ah! ah! vous vous y connaissez,

Monsieur le connaisseur!

DESCHAMPS.

Je paye, et c'est assez.

De quoi vous mêlez-vous?

DUBREUIL.

Ah! de quoi je me mêle!

DESCHAMPS.

Quels droits cet homme a-t-il sur vous, mademoiselle?

CAROLINE, montrant Dubreuil.

Je ne dois à monsieur que des remercîmens,

Et vous sans doute aussi, car tout ce que j'entends

M'assure qu'avec moi, monsieur, vous alliez faire

Un très-mauvais marché.

DESCHAMPS.

Ce n'est pas son affaire.
Si je le trouve bon.

CAROLINE.

Mais dans le doute, moi,
Je ne puis l'accepter.

DESCHAMPS.

Quoi! vous ajoutez foi...
Un Vandale!...

DUBREUIL.

Insolent! A présent je devine
Le motif qui vous a conduit chez Caroline.

CAROLINE.

Comment?

DUBREUIL.

Vous, connaisseur! qui, vous! jamais de l'art
Vous n'avez eu l'idée... Ah! quel heureux hasard
M'a conduit en ces lieux pour arracher madame
Au piége...

DESCHAMPS.

Qu'est-ce à dire?

DUBREUIL.

Au piége affreux, infâme....
Je n'ose m'expliquer, ni lever le rideau...
Mais vous ne veniez pas ici pour ce tableau.

DESCHAMPS.

Je ne vous entends pas, et...

CAROLINE.

Quel trait de lumière!
Cet homme aussi tantôt m'a parlé de manière...

(à Deschamps.)

Ah! [illegible]!.. Monsieur, [illegible], [illegible] votre [illegible],
Je garde mon tableau.

DESCHAMPS.

Vous le gardez? comment!
Mais il n'est plus à vous: c'est une perfidie
Abominable, atroce, incroyable, inouïe!

SCENE XIII.

DESCHAMPS, DESROSNAIS, CAROLINE, DUBREUIL.

DESCHAMPS, *à Desrosnais.*

Ah! monsieur! vous voilà! [illegible]
On veut rompre un marché [illegible], [illegible].

DESROSNAIS, *à part.*

(Haut.)

Ciel! Madame? et pourquoi?

CAROLINE.

Ceci cache un mystère...

DESROSNAIS.

Quoi donc!

CAROLINE.

Je rougirais d'éclaircir cette affaire.

DUBREUIL.

Ce tableau vaut-il donc vingt-quatre mille francs?

DESROSNAIS.

Qu'importe! si monsieur vous les donne?

CAROLINE.

J'entends,
Mais voilà justement pourquoi je les refuse.

DUBREUIL, *montrant Deschamps.*
On voit quel est monsieur; on sait bien quelle ruse
L'amène ici.

DESROSNAIS, *à part.*
Grand Dieu!

DESCHAMPS.
J'en veux avoir raison.
Un homme de mon rang! de ma condition!
Un ami des arts!

DUBREUIL.
Vous! juste ciel! quel blasphème!

DESCHAMPS.
Un connaisseur fameux!

DUBREUIL.
Oui, qui ne sait pas même
Distinguer un cheval d'un âne!

DESROSNAIS.
En vérité?
(Bas à Deschamps.) *(Haut.)*
Maladroit! Et monsieur vante sa probité!
Ses connaissances!

DUBREUIL.
Oui.

DESROSNAIS, *à Caroline et à Dubreuil.*
Ce dernier trait m'éclaire;
Qu'il soit honnête ou non, je vais vous en défaire.
(à Deschamps.)
Monsieur, qu'on vous accuse, avec ou sans raison,
Le marché ne peut plus se conclure. *(Bas.)* Tiens bon.

DESCHAMPS.
Ah! l'horreur!...

DESROSNAIS.

Point de bruit.

DESCHAMPS.

Bah! menace inutile!

DESROSNAIS.

(Bas.) *(Haut.)*
Ferme. Voulez-vous bien respecter cet asile?

DESCHAMPS.

Avez-vous respecté mon marché, vous?

DESROSNAIS. *(Bas.)*

Fort bien!

Haut et d'un ton de colère.
Sortez: *(bas)* prends le tableau.

DESCHAMPS.

Puisqu'on m'éconduit,
Nous allons voir! je vais chercher un commissaire.
(Il cherche à prendre le tableau.)

CAROLINE, *effrayée.*

Un commissaire! ô ciel!

DUBREUIL, *à Caroline.*

Rassurez-vous, ma chère.

DESROSNAIS, *bas à Deschamps.*

Nous ne vous craignons pas.

DESCHAMPS.

Je vous ferai savoir!...

DESROSNAIS, *bas à Deschamps.*

(A Caroline.)
Prends donc... N'ayez pas peur.
(Ici Deschamps prend le tableau.)

DESCHAMPS.

Adieu, jusqu'au revoir.

(Il se sauve avec le tableau; il est rencontré et arrêté par Françoise.)

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

DESROSNAIS, FRANÇOISE, DESCHAMPS, CAROLINE, DUBREUIL.

FRANÇOISE.

(Arrêtant Deschamps.)

Au voleur! au voleur!... Monsieur, qu'on le retienne.

DUBREUIL.

Quoi donc?

DESROSNAIS, *à Françoise.*

Quelle folie est aujourdhui la tienne?

FRANÇOISE.

Là, je suis folle! ah! oui? ça vous est bien permis!
Après que l'on vous a volé mille louis!

CAROLINE ET DUBREUIL, *ensemble.*

Mille louis!

DESROSNAIS, *bas à Françoise.*

Tais-toi...

FRANÇOISE.

Comment! que je me taise!
Je puis bien cette fois gronder tout à mon aise,
J'espère! ah! juste ciel!...

DESROSNAIS.

Mais, je....

FRANÇOISE.

Rien. Je prétends
Que l'on fouille au plutôt ce traître de Deschamps.

CAROLINE, *à part.*

Deschamps! c'est le valet...

DESCHAMPS.

Je suis un honnête homme.
Monsieur, défendez-moi.

FRANÇOISE.

Rends-nous d'abord la somme.

CAROLINE, *montrant l'argent qui est sur la table.*

La voici.

FRANÇOISE.

Ciel!

DESCHAMPS, *à Françoise.*

Eh bien!

CAROLINE, *à Desrosnais.*

Je vous ai deviné.

DESROSNAIS.

Qui! moi!

CAROLINE.

Comment plutôt n'ai-je pas soupçonné?...

DUBREUIL.

C'est lui?... Ma foi, ce trait mérite bien qu'on l'aime

CAROLINE.

Ah! vous m'avez trompée!

DESROSNAIS, *passant auprès de Caroline.*

Eh! sans ce stratagème,
Comment aurais-je pu fléchir votre rigueur?
Caroline! auriez-vous regret à mon bonheur?
Vous refusiez ma main: votre délicatesse

Opposait à mes vœux le défaut de richesse.
Ne pouvant devenir pauvre, il me fallut bien
Vous enrichir un peu. J'en cherchai le moyen.
Ce tableau...

DUBREUIL, *se mettant entre eux deux.*

Caroline! avec une telle âme,
On doit faire, je crois, le bonheur de sa femme.

(*Desrosnais saute au col de Dubreuil.*)

DESCHAMPS.

Suis-je un voleur, Françoise?

FRANÇOISE.

Oh! non, pas à présent.

(*A son maître.*)

Grâce au ciel vous avez bien placé votre argent.

DESROSNAIS, *à Caroline.*

Eh bien! vous vous taisez!... Vous ai-je fait offense?

CAROLINE, *tendrement.*

A moi! Que vous savez mal juger mon silence!
Ah! si de pareils dons pouvaient être offensans?...
Quels cœurs pourraient jamais être reconnaissans?...
Je vous en remercie et je vous les pardonne.

DESROSNAIS.

Point de remercîment: c'est à moi que je donne.

DESCHAMPS.

Et du Vernet, monsieur, que ferons-nous?

DUBREUIL.

Du feu.

CAROLINE.

Non pas. Je lui dois trop pour l'estimer si peu.

DESROSNAIS.

Caroline!

CAROLINE.

Il m'a fait connaitre mieux encore
Un homme que j'aimais, et qu'aujourd'hui j'adore:
Il m'a fait éprouver qu'on pouvait, sans rougir,
Accepter d'un époux, quand il savait offrir:
D'une fausse fierté par lui je suis guérie;
Je lui dois le bonheur d'aimer, d'être chérie,
De voir mes jours couler dans les plus doux liens...
Jamais, jamais tableau donna-t-il tant de biens?

FIN.

ALCESTE A LA CAMPAGNE,

OU

LE MISANTROPE, CORRIGÉ,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES EN VERS;

Par C. A. DUMOUSTIER.

Représentée à Paris en 1790, et remise au théâtre en 1798.

PERSONNAGES.

ALCESTE.

DUBOIS, valet de chambre.

DELAVAL.

URSULE, sa fille.

[illegible], garçon.

GERMON.

UN VIEILLARD.

ALCESTE A LA CAMPAGNE,

OU

LE MISANTROPE CORRIGÉ.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon d'Alceste à la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, *seul assis.*

Que cette solitude est heureuse et tranquille,
Et que je la préfère au tracas de la ville ;
Ici, loin des flatteurs, des sots, des étourdis
Et des originaux, donc regorge Paris,
Contre les mœurs du temps, au fond de mon asile,
Je puis gronder en paix et décharger ma bile ;
Je puis enfin, je puis le soir et le matin,
Seul au coin de mon feu, bouder le genre-humain.

(*Il se lève.*)

Je vous abjure, usage, amitié, politesse,
Je ferme pour jamais mon cœur à la tendresse,
J'abhorre l'univers et mon plus grand plaisir,

Vils humains ce sera celui de vous haïr;
C'est sur la haine, ingrats, que mon bonheur se fonde...
Et je suis amoureux, moi qui hais tout le monde!
Ne serai-je jamais à l'abri de tes traits,
Amour! es-tu content des maux que tu m'as faits?
J'ai rampé sous les lois d'une femme frivole.
Mes yeux se sont ouverts, j'ai brisé mon idole
Pour vaincre mon erreur j'ai longtemps combattu,
Cruel!... et tu me fais adorer la vertu.
Mon cœur de soupirer se faisoit un scrupule;
Il s'est évanoui près de ma chère Ursule,
Sur son front, dans ses yeux respire la candeur,
Un mot couvre son teint du fard de la pudeur.
J'aime... Mais plus mon cœur vers Ursule m'entraîne,
Plus contre les humains je sens croître ma haine,
Oui, je te brave, amour, et chargé de tes fers,
Je fais encore serment d'abhorrer l'univers,
Je veux vivre isolé... Mais je crois que l'on sonne.

DUBOIS, (*entrant.*)

Monsieur.

ALCESTE.

Je n'y suis point; je ne veux voir personne.

DUBOIS.

C'est monsieur de Blonzac.

ALCESTE.

Pour lui c'est différent.

(*Dubois sort.*)

Il pense comme moi sur les mœurs d'à présent,
C'est un esprit sensé pour le siècle où nous sommes,
Je le hais un peu moins parce qu'il hait les hommes.

SCÈNE II.

ALCESTE, BLONZAC.

BLONZAC, (*en entrant.*)

AH! de votre santé j'étois fort inquiet.

ALCESTE.

Je vous suis obligé.

BLONZAC.

Quant à moi, c'en est fait.
Je n'y peux plus tenir; tout me deplait au monde,
Et je vais déloger de la machine ronde.

ALCESTE.

Il est moins courageux que lâche de mourir.
Le crime règne? Eh bien vivez pour le haïr;
Armez-vous contre lui d'un courage intrépide.
Conservez de vos mœurs l'austérité rigide.
Frondez tous les humains, et vous aurez rendu,
En combattant le vice, hommage à la vertu.

BLONZAC.

Mais des vices chez eux passés en habitude,
Le plus épouvantable est leur ingratitude:
Je suis, vous le savez, neveu des Pézénas,
J'ai montré ma bravoure en plus de vingt combats,
Je me trouvois à tout; attaques, escalades,
Surprise, campement, escarmouches, ambuscade,
Hormis à la retraite: on l'avoit dit au roi;
Pour lui faire sa cour on lui parloit de moi.
Las enfin de servir mon ingrate patrie,
Je consacre au repos le reste de ma vie;
Exempt d'ambition, je brigue simplement,
D'un très-mince château l'humble gouvernement

Des envieux alors la cabale, se ligue,
On m'éloigne, et le prince obsédé par l'intrigue,
Sans emploi, sans honneur, laisse dans ses états
Le dernier rejeton du sang des *Pézénas*.

ALCESTE.

Contre le genre-humain votre âme est courroucée;
Mais la haine pour lui paroît intéressée.
Croyez-moi, ce n'est pas le vice qu'elle hait;
C'est le tort prétendu, monsieur, qu'il vous a fait.

BLONZAC.

Comment donc! vous pensez.

ALCESTE.

Je veux que dans le vice,
Ce soit le vice seul que le sage haïsse!
J'estime fort peu l'austérité des gens
Lorsqu'ils ne sont, monsieur, sages qu'à leurs dépens.

BLONZAC.

Eh! que me font, à moi, le faste et la fortune?
Bien souvent, je le sais, la richesse importune.
Aussi je la méprise, et j'estime mon sort
Mille fois plus heureux que celui d'un milord.
Puis des mœurs d'aujourd'hui puisque je suis victime,
J'en prends occasion de décrier le crime,
Et le tort inouï que l'on me fait souffrir,
Ne suffit pas encore pour payer ce plaisir.

ALCESTE.

Mon Blonzac! j'aime à vous voir me parler en ces termes,
Sur ces principes-là tous les deux soyons fermes;
Contre tous les méchans dans ces lieux à l'écart
De notre intégrité faisons-nous un rempart.
O! vertu pour régner désormais sur la terre,

Dans

Dans cet asile obscur choisis ton sanctuaire,
Seconde nos projets : daigne unir à nous deux
Le peu qui reste encor de mortels vertueux.
Avec nous de concert que leur zèle conspire,
Sous leurs nobles efforts fais que le vice expire.
Terrassons les méchans, et qu'on les voie enfin,
Capituler un jour avec le genre humain.

BLONZAC.

Notre ardeur en effet ne peut-être assez vive,
Formons contre le monde une ligue offensive,
Séquestrons-nous, mon cher, de la société,
Défions-nous de tout ; jamais d'intimité,
En tout temps, en tout lieu, vivons sur la réserve ;
Plus de femmes surtout !

ALCESTE.

Le ciel nous en préserve !
De leurs perfides yeux bien souvent un seul trait
Suffit pour renverser le plus hardi projet.
Il n'est point de fléau pire qu'une coquette ;
Je le sais.

BLONZAC.

Adieu donc toute intrigue secrète.
Adieu la jalousie, adieu tous les caquets,
Adieu la mode, adieu tous les abbés coquets,
Adieu romans, sermons, politiques, épigrammes,
Adieu la médisance, enfin adieu les femmes.

ALCESTE.

Vous me les avez là dépeintes traits pour traits,
Pour qu'aucune chez moi ne vienne désormais,
Ce soir de mon château je fais sceller la grille.

BLONZAC.

Vous ferez bien.

DUBOIS, (*annonçant.*)

Monsieur Delaval et sa fille.

BLONZAC, (*à part à Alceste.*)

Laisserons-nous entrer?

ALCESTE, (*à part à Blonzac.*)

Ciel! Je tremble!... Il le faut.

(*à part.*)

Que n'ai-je fait sceller ma grille un peu plus tôt.

SCENE III.

ALCESTE, BLONZAC, M. DELAVAL, URSULE.

M. DELAVAL, (*à Alceste.*)

VOTRE santé, mon cher, et votre solitude

Nous ont donné pour vous un peu d'inquiétude,

Et nous venons vous voir en voisins sans façon.

ALCESTE, (*troublé, saluant plusieurs fois.*)

Monsieur.

URSULE, (*à Alceste.*)

Excusez-vous notre indiscrétion?

ALCESTE.

En vérité l'honneur pour moi, mademoiselle,

(*à part.*) (*à Ursule.*) (*à part.*)

Quelle aimable candeur.. Est trop grand.. Qu'elle est belle!

(*Il lui présente un siège.*) (*Il va s'asseoir du côté opposé.*)

De grâce, asseyez-vous... Sauvons-nous par ici.

M. DELAVAL, (*achevant de parler à Blonzac.*)

Enfin je suis charmé de vous trouver aussi.

(*Ils s'asseyent dans l'ordre suivant Alceste, M. Delaval, Ursule, Blonzac.*)

M. DELAVAL, (*à Alceste.*)

Çà comment vont la bile et la mélancolie?

ALCESTE, (*brusquement.*)

Fort bien.

M. DELAVAL.

Convenez donc que c'est une folie
De pester sans raison contre tout l'univers,
Et qu'au moins nos défauts égalent nos travers.
Que contre nos défauts est bien fou qui s'irrite,
Et félicitez-vous.

ALCESTE, (*avec feu.*)

Oui, je me félicite,
Mais ce n'est pas, monsieur, d'approuver aujourd'hui
Ce que j'ai de tout temps réprouvé dans autrui,
Ni d'avoir lâchement la sotte complaisance
D'excuser vos défauts dont mon âme s'offense,
Ni d'adoucir l'aigreur de ce cœur ulcéré;
C'est d'être des humains pour jamais séparé.
Je connois trop mon foible: un cœur noble, mais tendre,
Souvent, pour son malheur, est facile à surprendre.
Peut-être pourroit-on menager sourdement
Entre le monde et moi quelqu'accommodement.
Je sais à mes dépens quels piéges l'on y dresse:
Contre votre vertu, parens, amis, maîtresse,
Avec acharnement conspirent à la fois,
Et vous vous trouvez pris comme au milieu d'un bois.
Je suis las à la fin de batailler sans cesse.

(*Il se lève.*)

Je veux vivre en repos, voici ma forteresse,
Ce soir je m'y retranche et n'en veux plus sortir,
Parbleu d'ici, messieurs, je vous verrai venir.

M. DELAVAL.

Notre société ne devroit pas, je pense,
Vous inspirer, monsieur, la même défiance.

ALCESTE.

Il est vrai, je vous crois, monsieur, homme d'honneur,
Mais, pour bien vivre ensemble, il faut la même humeur;
La mienne cadre mal sans doute avec la vôtre,
Et nous pourrions demain nous quereller l'un l'autre,
Ce qui plaît à vos yeux, pourroit déplaire aux miens,
Enfin je ne suis bien que seul, et je m'y tiens.

URSULE.

Nous serions malheureux dans le siècle où nous sommes,
Si les sages fuyoient le commerce des hommes.
Ensevelir ainsi l'honneur, la probité,
Monsieur, c'est faire un vol à la société.

ALCESTE. (*ému.*)

Si je lui fais un vol, c'est que j'en crains un autre,
Et ma société ne sera pas la vôtre.
Je vous crains mille fois plus que tous les pervers,
Vos yeux me feroient fuir au bout de l'univers...
Vos reproches flatteurs sont aisés à détruire;
Si le monde vous plaît, c'est qu'il est votre empire,
La beauté vous trahit, et de vos yeux charmans,
Un seul regard détruit tous les raisonnemens.

BLONZAC. (*à Ursule.*)

Je suis de son avis; il est dur pour un sage
De se voir tout-à-coup réduit en esclavage.
S'il peut se consoler alors de ce revers,
C'est en baisant la main qui lui donne des fers.

(*Il baise la main d'Ursule.*)

ALCESTE, (*courant se placer entre Ursule et Blonzac.*)

Mais!...

URSULE, (*à Blonzac.*

Vous passez les droits de la galanterie.

ALCESTE, (*à Blonzac.*)

Sans doute, ménagez votre philosophie.

(*Brusquement à Dubois qui entre.*)

Et... que veux-tu ?

DUBOIS, (*déconcerté.*)

C'est...

ALCESTE.

Parle....

DUBOIS, (*montrant M. Delaval.*)

Un papier important,
Qu'à monsieur l'on m'a dit de remettre à l'instant.

(*Il remet le papier et sort.*)

M. DELAVAL, (*décachetant.*)

Permettez-vous, messieurs, d'éclaircir ce mystère?

ALCESTE.

Volontiers.

BLONZAC.

Libertas !

M. DELAVAL, (*à Ursule.*)

Ah! c'est pour notre affaire.

(*Il lit d'un air satisfait.*)

ALCESTE.

Je vous plains...

M. DELAVAL.

Pourquoi donc?

ALCESTE.

Je sais, à mes dépens,
En affaire morbleu! ce qu'il en coûte aux gens.
J'ignore par quel art, quelle adresse infernale

On m'avoit engagé dans ce fâcheux dédale!
Mais je crois entre nous, devoir vous avertir
Qu'on m'a vendu bien cher la grâce d'en sortir.
Il n'est plus aujourd'hui de droits qu'on n'y confonde,
Et le vôtre, fût-il le plus juste du monde,
Cédez-le sur-le-champ, et songez qu'un fripon
Sait contre un honnête homme avoir toujours raison.

M. Delaval.

Je rends grâce à vos soins; mais il est inutile,
Dans cette occasion, d'échauffer votre bile,
Car il ne s'agit pas...

Alceste, (*avec fureur.*)

J'ai perdu mon procès
Avec tous les dépens et tous les intérêts;
Traîtres, de cet arrêt qui demande vengeance,
J'appelle au tribunal de votre conscience,
Repondez!

M. Delaval.

Mon voisin, ces exclamations
Ne prouvent pas le droit de vos prétentions.
Thémis a conservé plus d'un agent fidèle.
L'honneur, l'intégrité, sont encore auprès d'elle,
Et leurs mains chaque jour d'un zèle officieux
Soulevant le bandeau qui lui couvre les yeux.
Sans doute, elle aura fait dans cette concurrence,
En faveur du bon droit incliner la balance.

Alceste.

De quel siècle, monsieur, parlez vous?

M. Delaval.

Mais encor
Si vous aviez raison.

ALCESTE.

Raison? c'est avoir tort,
Sur la saine équité bien fou qui se repose!

M. DELAVAL.

Un plaideur croyez-moi, voit mal clair dans sa cause.
L'erreur et l'intérêt lui fascinent les yeux,
Dans quelque temps, mon cher, vous verrez beaucoup mieux;
Vous conviendrez qu'il est dans le siècle où nous sommes,
Encor de la justice; et qu'enfin tous les hommes
Ne sont pas...

ALCESTE.

Ah! je vois; où vous voulez venir,
Par vos détours adroits vous croyez me tenir;
Vous protégez le siècle, et moi je le déteste:
Je soutiens, et morbleu, c'est vous que j'en atteste,
Que notre âge est celui de la perversité;
Qu'il n'est plus de vertu, d'honneur, d'humanité,
Qu'à présent tout est mal, que le monde rassemble
Tous les vices unis et confondus ensemble,
Et qu'un homme de cœur sans être humilié,
Dans ce repaire affreux ne peut mettre le pied.

M. DELAVAL.

Voyez comme d'abord votre esprit se gendarme!
Sur un simple soupçon le voilà qui s'alarme.
Et se persuadant qu'on m'intente un procès,
A tout le genre humain on fait payer les frais;
Soyez plus indulgent.

ALCESTE.

J'aurois l'âme assez basse
Pour souffrir l'injustice.

M. DELAVAL.

Eh! calmez-vous de grâce!

Je n'ai pas de procès! ce n'est point de Paris
Que me vient ce papier; c'est de la cour.

BLONZAC, *vivement.*

Tant pis!

Tant pis! mon cher voisin, l'antre de la chicane,
Est cent fois moins affreux que le séjour profane,
Habité par l'intrigue et par les courtisans!
Fussiez-vous un César, et durant soixante ans,
Vous fussiez-vous couvert d'une gloire complète,
Le moindre [illegible], la moindre [illegible],
Des honneurs tout-à-coup vous coupe le chemin;
Puis, pour vous faire ouvrir les portes le matin,
Faites voir aux valets le laurier qui vous couvre:
Erreur! c'est la fortune, ou Vénus qui les ouvre.
Ce pays pour la gloire, est un pays perdu,
Avec tout l'univers vous êtes confondu.
Vous passez, repassez vingt fois sans qu'on vous voie,
Le moindre freluquet insolemment vous coudoie,
Nul égard, vos saluts sont presque tous gratis;
Vous courez, chez le duc, le comte, le marquis;
Vous dites votre nom, votre rang, vos conquêtes,
On ne se doute pas seulement qui vous êtes.

URSULE, *à Blonzac.*

Je croyois qu'à la cour vous aviez des amis.

BLONZAC.

Des amis à la cour? Dieu m'en garde, sandis!
Avec eux pour jamais j'ai rompu tout commerce,
Je sais de quel espoir leur vanité nous berce;
C'en est fait, j'y renonce et me sens trop de cœur,
Pour ramper sous les lois d'un ami protecteur.

ALCESTE.

De ces sentimens-là, j'approuve la noblesse,
De nous humilier n'ayons pas la foiblesse,
Laissons les sots aux pieds des idoles du jour,
Pourrions-nous sans rougir aller faire la cour,
A la duplicité, la fraude, l'injustice?

BLONZAC.

Dites, à la faveur, l'intrigue, l'artifice.

ALCESTE.

On ne rencontre plus qu'horreurs, séductions.

BLONZAC.

Faux zèle, faux amis, fausses protections.

ALCESTE.

Il n'est plus de vertus que nos mœurs ne corrompent.

BLONZAC.

Le courtisan vous dupe.

ALCESTE.

Et les femmes vous trompent.

BLONZAC.

Tout fait pitié: l'orgueil de nos petits commis...

ALCESTE.

Le faste et l'attirail de nos chastes laïs.

BLONZAC.

Le mérite est proscrit.

ALCESTE.

C'est le fat qu'on écoute,

BLONZAC.

La fortune est aveugle...

ALCESTE.

Et l'amour n'y voit goutte.

BLONZAC, *lui donnant la main.*

A merveille!...

ALCESTE, *de même.*

Fort bien!

M. DELAVAL, *gaiement.*

Vous voilà bons amis!

Vous allez vous brouiller! je vous en avertis.

BLONZAC.

Ah! ne le craignez pas de notre sympathie,
Le principe est fondé sur la mysanthropie,
Nul motif ne sauroit dissoudre ce lien.

(*à Alceste.*)

Je vous réponds de moi, vous me connoissez bien,
Vous verrez si je suis constant (*à M. Delaval*) [illegible]!..

M. DELAVAL, *lui présentant la lettre qu'il a reçue.*

A cet argument-ci répondez, je vous prie.

BLONZAC, *prenant la lettre.*

Je n'en démordrai point.

M. DELAVAL.

Lisez. *Blonzac lit et se trouble.*

ALCESTE, *à M. Delaval.*

Dans ce moment,

Nous sommes deux contre un.

BLONZAC, *interrompant sa lecture avec un transport de joie.*

Quoi! le gouvernement

De Pézénas!... A moi! mes chers amis, de grâce,
Touchez-là tous les deux, et que je vous embrasse!

M. DELAVAL, *gaiement.*

La cour a-t-elle tort?

BLONZAC.

J'avois un peu d'humeur;

Allons, je me dédis.

ALCESTE, *à Blonzac, avec colère et mépris.*

Monsieur le gouverneur.

M. DELAVAL, *en riant.*

La faveur!...

BLONZAC.

Quelquefois a des yeux équitables.

ALCESTE, *furieux.*

Grands dieux!

M. DELAVAL.

Et les amis,

BLONZAC.

Sont encor véritable.

ALCESTE, *à Blonzac.*

Monsieur.

BLONZAC, *d'un air important.*

Adieu, mon cher! on m'attend à la cour,
Je vais pour mon départ employer tout le jour,
Mon rang et l'étiquette exigent ma présence;
Je reviendrai ce soir.

(*Il s'éloigne.*)

ALCESTE, *sans le reconduire.*

Oh! je vous en dispense.

SCÈNE IV.

M. DELAVAL, URSULE, ALCESTE.

M. DELAVAL.

Eh bien! votre second le voilà...

ALCESTE, *se promenant d'un air furieux.*

Laissez-moi.

M. DELAVAL.

Nous sommes deux contre un!

ALCESTE.

Allez, monsieur, je vois
Que les mœurs aujourd'hui ne sont qu'hypocrisie...
Tant mieux, morbleu, tant mieux! cela me justifie;
Et je vais de ce pas, plein d'un juste courroux,
[illegible] tout le monde, à commencer par vous.

(*A Ursule, en passant brusquement devant elle.*)

Madame je serois fâché de vous déplaire,
Mais mon [illegible] m'avoit de vous fait la première.

(*Il se retire dans un cabinet voisin et ferme la porte avec violence.*)

M. DELAVAL, *s'éloignant.*

Mon voisin extravague.

URSULE, *à part, en suivant son père.*

Amour que ne peux-tu
Adoucir la sagesse et polir la vertu!

(*Ils sortent.*)

(*Dubois paroît, ils lui font signe qu'il est dans le cabinet.*)

SCENE V.

DUBOIS, UN VIEILLARD PAUVRE.

DUBOIS, *faisant entrer le vieillard.*

A mon maître je vais parler de votre affaire.

LE VIEILLARD.

Hélas! il peut d'un mot adoucir ma misere.

(*Dubois frappe à la porte du cabinet.*)

SCÈNE VI.

ALCESTE, DUBOIS, LE VIEILLARD.

ALCESTE, *ouvrant brusquement la porte à Dubois.*

Eh bien! que me veux-tu?

LE VIEILLARD, *tremblant.*

Ah mon sieur, j'attendrai
Si je vous importune... ou bien je reviendrai.

ALCESTE.

Je ne vous connois point, ni ne veux vous connoître;
De quel droit entrez-vous chez moi?

DUBOIS.

Mais, mon cher maître,
Sachez...

ALCESTE.

Taistoi, coquin; et vous, sortez d'ici.

LE VIEILLARD, *s'éloignant.*

Excusez.

DUBOIS, *à Alceste, en reconduisant le vieillard,*

Parlez-lui d'un ton plus adouci;
Il est bien malheureux.

SCÈNE VII.

ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE, *marchant d'un air égaré.*

Il est ce qu'il doit être.
L'homme est en général, fourbe, méchant et traître;
Il est fait pour souffrir.

(Ici il rencontre sur son passage Dubois qui revient de conduire le vieillard, et qui essuie ses larmes.)

(Brusquement.)

Qu'as-tu donc à pleurer?

DUBOIS.

Votre rigueur, monsieur, vient de désespérer
Un père infortuné que la douleur accable:
Un seul mot fait saigner le cœur d'un misérable.

ALCESTE, *ému, et se modérant.*

Est-il loin?

DUBOIS.

Vers Laval il a tourné ses pas.

ALCESTE, *vivement.*

[illegible] comme moi ne le chassera pas!
Qu'ai-je fait!

DUBOIS, *à part avec joie.*

Il revient.

ALCESTE.

Un père! et sans ressource!..
Cours après lui, Dubois, tiens, porte-lui ma bourse...
Va...

DUBOIS, *voulant parler.*

Mais....

ALCESTE.

Va donc.

DUBOIS.

Sachez.

ALCESTE.

Veux-tu courir, maraud.

DUBOIS.

Voudra-t-il?...

ALCESTE, *le poussant vers la porte.*

Cours, te dis-je, et reviens au plus tôt.

SCÈNE VIII.

ALCESTE, *seul.*

URSULE changeroit mon maudit caractère.
Son nom seul a produit le bien que je vais faire;
Il a calmé mes sens, à moi même rendu,
J'ai senti mon cœur battre, et me suis reconnu.
Quel ascendant heureux! quand je suis auprès d'elle,
Ses vertus me font presque oublier qu'elle est belle;
Son charme est si touchant! ses attraits sont si doux!
Dieux qui la chérissez, me la destinez-vous?

SCENE IX.

ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE, *vivement.*

EH bien, Dubois?

DUBOIS.

Eh bien, monsieur, il vous refuse.

ALCESTE.

Il me refuse!

DUBOIS.

Oui.

ALCESTE.

Qu'a-t-il dit pour excuse?

DUBOIS.

Qu'il venoit près de vous, malgré sa pauvreté,
Demander un service, et non la charité,

(*Il lui remet la bourse.*)

ALCESTE.

Je vois, je vois l'esprit d'orgueil et de vengeance:

C'est pour m'humilier qu'il brave l'indigence.
Voilà les hommes!

DUBOIS.

Mais si vous saviez...

ALCESTE.

Tais-toi;

DUBOIS.

Enfin...

ALCESTE.

Paix! si l'on vient, je ne suis pas chez moi.

(Il sort d'un côté, Dubois s'enfuit de l'autre.)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un paysage; à gauche sur le devant de la scène, quelques arbres forment un berceau sous lequel on voit un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DELAVAL, BLONZAC, *se promenant.*

BLONZAC, *continuant de parler.*

Enfin je vous dois tout, mon cher, et ma fortune
Entre nous désormais va devenir commune,
Ne me dites qu'un mot, et par un nœud de fleurs,
Votre fille unira nos biens et nos honneurs.

M. DELAVAL.

Mais...

BLONZAC.

Point de mais, un mot.

M. DELAVAL.

La demande est pressante:
Allons, j'y consens....

BLONZAC.

Bien.

M. DELAVAL.

Pourvu qu'elle y consente.

BLONZAC.

Elle y consentira.

M. DELAVAL.

Vous connoissez ses vœux?

BLONZAC.

Oh! je m'en doute! et puis dites-lui: Je le veux.

M. DELAVAL.

Ce mot ne doit sortir de la bouche d'un père,
Que pour dompter l'orgueil d'un enfant téméraire;
Mais il doit, quand un cœur cherche à se décider,
Oublier pour un temps le droit de commander.
Je ne suis point, monsieur, de ces pères barbares,
De ces tyrans cruels de qui les mains avares,
Vendant au poids de l'or, les grâces, les vertus,
Enchaînent leur victime aux autels de Plutus.

BLONZAC.

Ah! vraiment je vous crois l'âme trop généreuse!
Mais Ursule.

M. DELAVAL.

Son choix peut seul la rendre heureuse.

BLONZAC.

Cependant à votre âge on y voit beaucoup mieux.

M. DELAVAL.

Mais, ma fille, monsieur, n'y voit point par mes yeux.
Je veux donc lui laisser, dans cette conjoncture,
Suivre le choix prudent de la simple nature;
Et j'attends, si son choix s'accorde avec l'honneur,
L'heureuse occasion de faire son bonheur.

BLONZAC.

En ce cas, touchez là. C'est une affaire faite.

M. DELAVAL.

Vous croyez?

BLONZAC.

Votre fille est timide et discrète,
Fort novice, entre nous. C'est un jeu que cela
Avec quelques soupirs jetés par-ci par-là,

Et quelques doux propos qu'aux discours j'entrelace,
Je vous emporte un cœur d'assaut, comme une place.
Ursule vient souvent rêver dans ce bosquet;
Permettez qu'avec vous je m'y rende en secret;
Je ne demande ici qu'un instant d'audience.

M. DELAVAL.

Vous demandez beaucoup.

BLONZAC.

Comptez sur ma prudence,
Je sais me faire aimer, mais je sais qu'il convient
De ménager un cœur novice.

(Ici Alceste paroît dans le lointain, il arrive par plusieurs détours sans apercevoir Blonzac et M. Delaval.)

Alceste vient.
Il me fait peine: il va sécher de jalousie.

M. DELAVAL.

Alceste? il l'aimeroit?

BLONZAC, *confidemment.*

Je vous le certifie.

M. DELAVAL, *à part.*

Plût au ciel!

BLONZAC. *s'éloignant avec lui.*

N'allez pas balancer entre nous.

M. DELAVAL.

Je serai contre lui, si ma fille est pour vous.

(Ils sortent.

SCÈNE II.

ALCESTE, *seul.*

Où vais-je! quel démon me poursuit et m'obsède?
La rage dans mon cœur à la douleur succède.

Mille chagrins cuisans l'aigrissent tour-à-tour,
Et j'y trouve la haine à côté de l'amour.
Dans l'état où je suis je ne suis plus moi-même,
Si je vis, si je meurs, si je hais, ou si j'aime.
Et mon âme livrée à cet affreux tourment,
Succombe sous le poids de son accablement.

(Il s'assied sous le berceau.)

SCÈNE III.

ALCESTE, *sous le berceau.* URSULE.

ALCESTE, *continuant après un silence.*

NATURE qui formas ce bizarre assemblage,
Je te pardonne encor : Ursule est ton ouvrage.

(Après une pause.)

Ursule va bientôt abandonner ces lieux;
Je ne la verrai plus!

URSULE, *se promenant et rêvant.)*

Il est bien malheureux!
Mon intérêt pour lui va jusqu'à la tendresse.

ALCESTE.

Accablé de chagrins, je n'ai dans ma détresse,
Pas un cœur où le mien puisse les épancher.

URSULE, *continuant.*

Mais si par mes discours il se laissoit toucher.

ALCESTE.

Malheureux!

URSULE.

De ses mœurs, s'il quittoit la rudesse.

ALCESTE.

Ursule!

URSULE.

S'il savoit combien il m'intéresse!..
Oui, si son cœur vouloit se rendre à la raison,
Le mien se donneroit pour payer sa rançon.

ALCESTE, *l'apercevant.*

Dieux! c'est elle!

(*Il se lève.*)

URSULE.

(*Avec intérêt.*)

C'est vous!... Vous répandez des larmes?

ALCESTE.

Ursule, la campagne a perdu tous ses charmes,
Et l'automne dans peu vous ramène à Paris.

URSULE.

Il est vrai, nous allons rejoindre nos amis.

ALCESTE.

Vous avez des amis?

URSULE.

Oui! nous vivons ensemble,
Le printemps nous sépare et l'hiver nous rassemble.

ALCESTE, *tristement.*

Ainsi nous nous quittons bientôt.

URSULE.

Que dites-vous!
Ne revenez-vous pas à la ville avec nous?

ALCESTE.

Ursule, quand j'avois votre heureuse innocence,
Je revoyois Paris d'un œil de complaisance.
J'étois loin de penser alors que désormais,
Je m'en dusse exiler pour n'y rentrer jamais.

URSULE.

Ne finirez-vous point cet exil volontaire?

ALCESTE.

Non, je fuirois plutôt jusqu'au bout de la terre.
Cette ville où jadis tout étoit à mes yeux,
M'offriroit aujourd'hui mille objets odieux;
J'y reverrois celui dont l'infâme artifice,
Si bien à mes dépens capta la justice.
Le traître, en me voyant, tout fier de ses succès,
S'applaudiroit encor du gain de son procès.
J'y reverrois Acaste, et Clitandre et Philinte (*);
Courtisans par métier, pétris d'art et de feinte,
Superbes à la ville, à la cour complaisans.
J'y reverrois Oronte et tous ces partisans (*),
Faiseurs petits sonnets pleins de leur propre estime,
Et montant leur esprit à l'ombre de la rime:
Et cette Arsinoé, dont la dévote ardeur (*),
S'alimente de fiel, d'amertume et d'aigreur,
Et dont les yeux fervens, dans un pieux silence,
Se lèvent vers son voile avec tant d'éloquence!
(*Avec transport.*)
Et cette Célimène, à qui, pour mon malheur (*),
L'Amour, le traître Amour, avoit livré mon cœur.
Je reverrois encor cette ame infidelle,
Ce cercle d'étourdis pendus auprès d'elle,
Dont la pépinière augmentant chaque jour,
Peuple, pour nos péchés, la ville et les fauxbourgs.

(****) Personnages du Misanthrope de Molière.

J'entendrois tour-à-tour déraisonner, médire!
Mon cœur chez ces gens-là souffriroit le martyre.
J'enragerois cent fois par jour; et j'aime mieux
Vivre éloigné de vous que de vivre auprès d'eux.

URSULE.

La retraite des champs, leur paisible innocence,
Vous dédommageront bientôt de notre absence.
Votre cœur, au village, est dans son élément:
L'homme est bon, dans ces lieux tout naturellement.
Il y conserve en paix ses mœurs et sa droiture,
Et l'art ne peut chez lui corrompre la nature.
Non, non, détrompez-vous. De la perversité,

ALCESTE.

Le principe odieux tient à l'humanité,
Notre cœur avec nous en apportant le germe,
Développe lui seul le poison qu'il renferme:
A sa complexion le vice est inhérent,
Et l'homme est homme enfin parce qu'il est méchant.

URSULE.

Au contraire, il est bon; mais de bons que nous sommes,
Nous devenons méchans: voilà le sort des hommes,
Quand l'exemple du vice et son souffle empesté,
De la nature en eux, altère la bonté.

ALCESTE.

Cette contagion que l'univers respire,
A sur tous les humains étendu son empire.
Par elle de l'honneur le germe s'est gâté,
Et le crime triomphe avec impunité.
L'homme s'est fait un art de la scélératesse.
Il parvient aux grandeurs à force de bassesse,

A force d'injustice; et grâce à ses travaux,
Ainsi que la vertu, le vice a ses héros...

URSULE, *l'interrompant.*

Alceste!...

ALCESTE, *poursuivant avec fureur.*

Aussi je hais tout ce qui m'environne;
J'abhorre l'univers.

URSULE.

Quoi! vous n'aimez personne?
Que je vous plains!

ALCESTE, *tendrement.*

Ursule, à cette question,
Je ne puis vous répondre.

URSULE.

Eh! quoi, l'aversion
Qui contre les méchans justement vous anime,
Confondra-t-elle donc l'innocence et le crime?
Et l'honnête homme enfin doit-il être aujourd'hui
Responsable envers vous des foiblesses d'autrui?
A l'[illegible] au moins votre réponse extrême.
Je vous demande grâce, Alceste, pour moi-même.

ALCESTE.

Pour vous!...

URSULE.

Il est encor des gens sages, heureux...

ALCESTE.

Heureux!... Eh! le bonheur est-il donc fait pour eux!
Non; de mille [illegible] en se rendant coupables,
Ils se sont condamnés à vivre misérables,
L'infortune poursuit le crime.

URSULE.

URSULE.

Et l'innocent?

ALCESTE.

Il n'en est plus.

URSULE.

Mais...

ALCESTE.

Non!

URSULE, *montrant un paysan qui revient du travail.*

Eh! quoi! ce paysan,
Qui servant chaque jour son prince et sa patrie,
Parcourt le cercle étroit d'une innocente vie,
Et revient chaque soir goûter dans sa maison,
La paix et l'amitié, n'est pas heureux?

ALCESTE.

Non!...

URSULE.

Non.

De votre jugement, c'est à lui que j'appelle.

SCÈNE IV.

ALCESTE, URSULE, GERMON, *traversant le théâtre.*

URSULE, *continuant.*

GERMON, écoutez-moi.

GERMON, *approchant.*

Plaît-il, mademoiselle?

URSULE.

Vous êtes fatigué; vous revenez des champs...

GERMON, *gaiement.*

Oui, mais je vais revoir ma femme et mes enfans.

URSULE.

Combien en avez-vous?

GERMON, *gaiement.*

Quatorze, d'une fille,
Ma femme vient encor d'enrichir la famille.
Oh! c'est tout mon portrait, les autres, dieu merci,
Sont tous gras et vermeils, sans chagrin, sans souci.
Cela croît tous les jours, ça me réjouit l'âme,
Quand je pense que c'est l'ouvrage de ma femme...
Et puis de moi, s'entend...

ALCESTE.

Mais pour les nourrir tous,
Avec vos deux bras seuls, comment suffisez-vous?

GERMON.

J'avons un peu de terre, et puis vaille que vaille,
Chacun gagne son pain. Déjà l'aîné travaille,
Il nourrit les cadets. Au temps de la moisson,
Ceux-ci rendent encor service à la maison.
Nous ne manquons de rien.

ALCESTE.

Mais quand l'année est dure.

GERMON.

On vit au jour le jour, on épargne à mesure.
On s'en porte aussi bien.

ALCESTE.

Mais outre ces travaux,
N'avez-vous pas encor la taille, les impôts?
Comment à tout cela pouvez-vous satisfaire?

GERMON.

Nous nous aidons: et puis, c'est un mal nécessaire.
Le prince nous gouverne, et chaque citoyen,

Pour soutenir l'état, lui fait part de son bien,
Ecoutez donc, monsieur, il faut que chacun vive.

ALCESTE, *à part.*

Quelle saine équité! quelle vertu naïve!

URSULE, *à part.*

Suivons cet entretien. (*haut.*) Mais par le mauvais temps,
Quand vous êtes forcé de travailler aux champs,
Vous devez bien souffrir!

GERMON.

Un peu; mais la souffrance
Du repos qui la suit, double la jouissance.
Quand on pense à cela, le travail est un jeu.
Ce soir, je vais trouver ma femme au coin du feu,
Ma fille entre ses bras, grasse, riante, belle,
Et toute la famille assemblée autour d'elle.
En me voyant rentrer ma femme sourira;
L'un me caressera, l'autre me baisera;
Et puis j'irai m'asseoir près de ma ménagère.
J'embrasserai l'enfant, j'embrasserai la mère.
Nous souperons ensemble, et je serai, ma foi,
Peut-être plus tranquille et plus heureux qu'un roi.
La joie et les plaisirs sont au sein du ménage;
Et vous le savez bien, car sans doute à votre âge,
Vous êtes marié?

ALCESTE.

Non.

GERMON.

Non? Tant pis pour vous,
Vous êtes, m'a-t-on dit, riche, mais entre nous
Je ne changerois pas. De votre solitude,
Je ne pourrois jamais contracter l'habitude.

Je crois que vous devez passer de beaux jours,
Car l'homme n'est pas fait pour vivre comme un ours.
Il lui faut des amis, des enfans, une femme,
Qui partagent son cœur, qui réchauffent son âme,
Qui soulagent ses maux, et toujours en tout temps,
Ses meilleurs amis sont sa femme et ses enfans.

ALCESTE.

Je vous crois. Ainsi donc, dans votre humble retraite,
Tous vos vœux sont remplis, votre âme est satisfaite,
Et lorsque vous voyez l'homme riche, opulent,
Vous ne lui portez point envie?

GERMON.

Assurément.

C'est l'ordre général. Ne voit-on pas sans cesse
La fortune à ceux-ci prodiguer la richesse,
A ceux-là rien? Monsieur, ce partage inégal,
Est un bien en effet quoiqu'il nous semble un mal.
Le riche est paresseux, au lieu que l'industrie
Fait travailler le pauvre aux besoins de la vie.
Eh bien! pour travailler, maudirai-je mon sort?
Tout homme ne peut pas posséder un trésor,
C'est impossible; mais celui qui le possède,
Quand il veut s'en servir a besoin de notre aide:
Nous lui prêtons nos bras; il donne son argent,
Il jouit, nous vivons, tout le monde est content.

ALCESTE, *vivement*, *à part*.

De la société voilà l'économie
En deux mots. Quel bon sens! quelle philosophie!
(*haut.*)
Vous me surprenez.

GERMON.

Oui; ces messieurs de Paris,
Lorsque nous raisonnons, ont toujours l'air surpris.
Il semble que l'on n'ait de l'esprit qu'à la ville,
Et que pour vivre aux champs, on soit un imbécile.

ALCESTE.

Vous prouvez le contraire, et vous m'ouvrez les yeux.

URSULE, *à part, avec joie.*

Enfin il reviendra.

ALCESTE, *à Germon.*

Mais êtes-vous heureux?

GERMON, *gaiement.*

Heureux! ma foi je suis bonnement la nature,
Et n'ai pas réfléchi là-dessus, je vous jure.
Et je pense, suivant ma manière de voir,
Que les plus heureux sont heureux sans le savoir.
Quant à moi, je n'en sais rien du tout, sur mon âme;
Mais, pour m'en assurer je vais trouver ma femme.
Bon soir.

ALCESTE.

Adieu, brave homme.

URSULE.

Embrassez bien pour moi
Votre petite.

GERMON, *s'éloignant.*

Oh! oui; de tout mon cœur!

SCÈNE V.

ALCESTE, URSULE.

ALCESTE, *après un moment de confusion.*

Je vois
Que je m'étois trompé. Je vois que sur la terre
L'innocence n'est pas tout-à-fait étrangère,
Puisque j'en trouve ici des restes précieux.
Sans doute elle a choisi son asile en ces lieux.
Ursule, embellissez sa retraite profonde,
Cultivez avec nous cet heureux coin du monde,
Et pour ses habitans faites revivre encor,
Les charmes, les vertus, la paix de l'âge d'or.
Ursule, croyez-moi, c'est ici votre empire.
Vous y rendez plus pur l'air que l'on y respire.
Le souffle du méchant ne peut point l'altérer.
Le méchant près de vous, n'oseroit respirer.
Enfin à vous fixer ici tout vous convie;
Nous sèmerons de fleurs les jours de votre vie.
Vous goûterez chez nous l'inaltérable paix
D'un bonheur que le temps ne troublera jamais.
Ces lieux vous offriront une famille entière:
Vous nous adopterez; vous serez notre mère.
L'amour nous dictera vos loix, et désormais
Je serai le premier de vos heureux sujets.

URSULE, *avec émotion.*

Alceste, c'est en vain.

ALCESTE, *vivement.*

Restez dans cet asile!
Au nom de l'amitié n'allez point à la ville.

Comment votre mérite y seroit-il connu?
A peine y connaît-on le nom de la vertu.
Le désordre y fermente, et le vice y circule.
L'honneur en est proscrit... Vous frémissez, Ursule?
Je ne vous ai montré que le coin du tableau,
Eh! que seroit-ce donc, si, levant le rideau
Je ...

URSULE, *l'interrompant vivement.*

Laissons ces horreurs. Mais quel destin funeste,
Pour aigrir votre cœur l'a fait tomber, Alceste,
Au milieu des brigands? Et comment n'a-t-il pu
Rencontrer que le crime où j'ai vu la vertu?
Quelle est donc la raison de ce contraste extrême?
Notre séjour, Alceste, étoit alors le même,
Nos goûts étoient pareils et dans les mêmes lieux,
Où tout me sourioit, tout vous blessoit les yeux.
Qui de nous se trompoit?

ALCESTE.

Peut-être l'un et l'autre.

URSULE.

En ce cas, j'aime mieux mon erreur que la vôtre.

ALCESTE, *avec feu.*

Tremblez! cette candeur, cette simplicité,
Dont le charme innocent, embellit la beauté,
Ce calme si touchant, ce bonheur si paisible,
Qu'au sein de la vertu, goûte une âme sensible,
Et qui, jusqu'à ce jour, vous ont paru si doux,
A la ville bientôt s'éloigneront de vous.
Votre cœur oublîra cette volupté pure
Qu'il goûtoit en sortant des mains de la nature.
Bientôt de goûts, d'esprit, de mœurs, vous changerez...

Ursule, on s'accoutume au vice par degrés.
Il prendra, pour vous plaire, une forme agréable.
Eh! s'il alloit finir par vous paroître aimable!
Qui sait dans quel abîme il conduiroit vos pas!
Qui sait enfin!.. . Je vois couler vos pleurs... hélas!..
Excusez les frayeurs d'un ami qui vous aime,
Qui vous chérit, qui veut vous voir toujours la même;
Qui connoît les méchans, qui voit votre danger,
(vivement) *(tendrement.)*
Qui tremble!... Qui n'a pas voulu vous affliger.
En faveur du motif pardonnez-lui ses larmes,
Et connoissez son cœur en voyant ses alarmes.

URSULE.

Ah! des troubles de mon cœur soyez moins effrayé.
Mes pleurs sont un tribut qu'il paye à l'amitié.
Quant aux périls auxquels vous voulez me soustraire,
Et que pour moi la crainte à vos yeux exagère,
Rassurez-vous. Venez avec moi dans ces lieux,
Où vous n'avez suivi que des soupçons affreux.
Je vous y conduirai par des routes nouvelles.
Là, de la probité vous verrez les modèles;
Et lorsque, par mes soins, vous y serez admis,
Dans le cercle épuré de mes meilleurs amis,
Lorsque vous connoîtrez ce ton de confiance,
Cette amitié solide et cette aimable aisance,
Ce sourire indulgent, cette amabilité
Et cet esprit liant de la société,
Je veux, avant huit jours que vous soyez des nôtres.
Vous avez deux plaisirs qui passent tous les autres:
Le premier est de voir des hommes vertueux,
Vous en verrez: l'autre est d'aider les malheureux.

Je vous ferai connoître à l'honnête misère,
Et vous ferez le bien que vous aimez à faire.
De l'homme infortuné vous sécherez les pleurs;
Ensemble nous irons consoler ses douleurs.
Vos bienfaits lui rendront le repos, l'espérance.
Vous jouirez vous seul de sa reconnoissance;
Mais nous partagerons le plaisir de pleurer.
Venez donc...

ALCESTE, *tombant à ses pieds.*

O! vertu, laisse-moi t'adorer.

URSULE, *voulant le relever.*

Mais...

(Ici Blonzac paroît, voit Ursule, sans apercevoir Alceste, qui est à genoux en dedans du berceau.)

SCÈNE VI.

ALCESTE, URSULE, BLONZAC.

BLONZAC, *à part.*

La voici. L'instant me paroît favorable.

(Il se jette aux pieds d'Ursule qui, reculant de surprise, le laisse à genoux vis-à-vis d'Alceste.)

(Voyant Alceste.)

Eh!..

ALCESTE, *brusquement.*

Que faites-vous là?

BLONZAC, *riant.*

Moi? j'adore.

ALCESTE, *se relevant.*

Que diable!

Qui vous soupçonne-t-on, monsieur, dans ce moment?
Un gouverneur doit être à son gouvernement.

BLONZAC, *se levant.*

Qui diable, vous aussi vous-même?

ALCESTE, *avec une fureur contrainte.*

Adieu, madame.

URSULE.

Vous sortez?

ALCESTE.

J'ignorais les secrets de votre âme.

URSULE, *vivement.*

Quoi! vous partez?

BLONZAC, *à part.*

Le tour est bon!

ALCESTE.

Je vous promets,
Pour ne plus vous troubler, de ne vous voir jamais.
(*Il s'éloigne et revient plusieurs fois.*)
Je ne sais qui me tient... je...
(*M. Delaval paroît.*)

Voici votre père;
Adieu.

SCENE VII.

ALCESTE, URSULE, BLONZAC, M. DELAVAL.

M. DELAVAL, *arrêtant Alceste qui s'éloigne.*

C'est vous.

ALCESTE, *l'évitant.*

Bon soir.

M. DELAVAL.

Eh quoi!...

ALCESTE.

Certaine affaire,

Exige sur-le-champ ma présence.

M. DELAVAL.

En ce cas,

Je vous attends ce soir chez moi.

ALCESTE, *s'eloignant*

N'y comptez pas...

(*revenant.*)

Si j'étois sûr!...

M. DELAVAL.

Quoi!

ALCESTE, *s'éloignant.*

Rien.

M. DELAVAL, *le retenant.*

Qu'est-ce qui vous afflige?

Vous avez du chagrin?

ALCESTE.

Non, je n'ai rien, vous dis-je.

à part.

O! rage!

M. DELAVAL, *avec amitié.*

Parlez-moi.

ALCESTE.

N'arrêtez point mes pas.

URSULE, *à part à Alceste.*

Vous me jugez bien mal!

BLONZAC, *à part.*

Il ne s'en ira pas!

ALCESTE.

Ces traits sont faits pour moi!..

M. DELAVAL.

Modérez votre bile.

ALCESTE, *avec une rage étouffée.*

Je n'en ai pas besoin; non, je suis fort tranquille....

(à part.)

Laissez-moi! laissez-moi!... Toi que j'osai braver,
Amour, il te manquoit ce trait pour m'achever.

(Se tournant à moitié vers Ursule.)

Si les hommes sont faux dans le siècle où nous sommes,
Les femmes, grâce au ciel, sont bien dignes des hommes.

(Il disparoît.)

M. DELAVAL, *à Ursule qui réfléchit.*

Qu'a-t-il?

BLONZAC, *offrant la main à Ursule.*

C'est son accès, le voilà furieux.

M. DELAVAL.

Moi, je crois qu'il est fou.

URSULE, *donnant la main à son père.*

Non, il est malheureux.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'appartement de M. Delaval.

SCENE PREMIERE.

M. DELAVAL, URSULE.

M. DELAVAL, (*tenant un billet décacheté.*)

GRANDE nouvelle! lit: Alceste vient nous voir;

URSULE.

Je me charge du soin de le bien recevoir.

M. DELAVAL.

Je m'en remets à toi; mais je vais te prescrire
Une condition.

URSULE.

C'est?

M. DELAVAL.

C'est de ne pas rire.
Je crains,..

URSULE.

Ne craignez rien. Mon cœur à toujours su,
Jusque dans ses écarts admirer la vertu.
Celle de notre ami, de temps en temps l'égare;
Sa singularité lui donne un air-bizarre.
De sa rigueur stoïque il ne relâche rien,
Et c'est avec excès qu'il est homme de bien.

(*vivement.*)
Qu'on raille son humeur, son ton et sa manière
D'agir et de parler, j'en rirai la première;
Mais tel qui rit de lui sous main, à mon avis,
Homme à devenir ridicule à ce prix.

M. DELAVAL, (*l'observant.*)
Mais, vous le défendez avec un zèle extrême.

URSULE, (*vivement.*)
Non, je lui rends justice.

M. DELAVAL. (*Après un silence, pendant lequel Ursule est embarrassée.*)
On soupçonne qu'il aime.

URSULE.
Lui ;

M. DELAVAL, (*en confidence.*)
Dans le monde on dit que secrètement
Son cœur a depuis peu, violé le serment.

URSULE.
Pour captiver les cœurs, si le ciel m'avoit faite,
J'ambitionnerois une telle conquête.
Mon courage naîtroit de la difficulté.
Sans doute, si l'amour permet la vanité,
Si la séduction peut n'être point un crime,
C'est lorsqu'on cherche à vaincre un objet qu'on estime.
Un fat a pour l'instant l'art de nous amuser :
Le mérite a celui de nous intéresser.
Tout, au premier abord, révolte chez Alceste ;
Mais bientôt sa vertu fait oublier le reste.
On le plaint, et le cœur forcé de l'estimer,
Avec étonnement, sent qu'il voudroit l'aimer.

M. DELAVAL.
Et Blonzac?

URSULE.

Et Blonzac?.. vous l'estimez, mon père.
A ce titre-là seul, son amitié m'est chère.
Il m'intéresse, mais quand Alceste paroît,
J'éprouve, je l'avoue, un tout autre intérêt;
Et...

M. DELAVAL.

Le voici.

URSULE, *troublée.*

Je sors.

SCÈNE II.

ALCESTE, M. DELAVAL, URSULE.

ALCESTE, *arrêtant Ursule.*

Non, demeurez, de grâce!
Vous m'évitez?

URSULE.

Monsieur...

ALCESTE.

Oui, c'est moi qui vous chasse,
Et vous vous enfuyez de crainte de me voir.

URSULE, *à M. Delaval.*

Mon père, retenons monsieur jusqu'à ce soir.
(*à Alceste.*)
Je reviens à l'instant.
(*Elle s'éloigne.*)

ALCESTE, *la suivant des yeux.*

Quel charme! la traîtresse!

SCÈNE III.

ALCESTE, M. DELAVAL.

M. DELAVAL, *à part.*

Il soupire, tant mieux; (*haut.*) Encor de la tristesse?

ALCESTE, *avec épanchement.*

Ma foi j'en ai sujet. Mon voisin je vous vois
Peut-être en ce moment pour la dernière fois.

M. DELAVAL.

Mais quel événement?

ALCESTE.

Il faut que je me cache.
De ces lieux, de vos bras il faut que je m'arrache.
Moi-même je me crains et je voudrois me fuir,
Je crains ce lâche cœur qui me force à rougir
A mon âge; jugez combien il m'humilie!
J'aime!

M. DELAVAL.

L'amour, mon cher, est une maladie,
Qui, malgré nous, répand encore de temps en temps
Une douce chaleur sur l'hiver de nos ans.
Son atteinte est alors moins vive et moins cruelle.
Le vieillard qui s'en plaint, est rajeuni par elle.
La jeunesse s'y livre et se plaît à souffrir;
L'âge mûr souffre encore et tremble de guérir.

ALCESTE.

Morbleu! ce n'est pas là ce que je veux apprendre;
Et vous me trahissez au lieu de me défendre.
Combattez mon amour et ne le flattez pas.
Montrez-moi sa laideur, cachez-moi ses appas.

Par grâce, par pitié, si je vous intéresse,
De ce cœur avili gourmandez la foiblesse.
Armez-vous contre lui d'une austère rigueur;
Arrachez de mes yeux le bandeau de l'erreur.
Au nom de l'amitié! sauvez-moi de moi-même;
Dussé-je vous haïr!... Et voilà comme on aime.

M. DELAVAL.

Mais encore quel est l'objet de votre amour?

ALCESTE, *brusquement.*

Ursule.

M. DELAVAL.

Quoi! ma fille?

ALCESTE.

Oui, j'ai de jour en jour
Différé le moment d'avouer ma défaite;
J'ai souffert plus long-temps. Au fond de ma retraite,
Je croyois l'éviter, mais elle m'y suivoit.
Sans cesse, auprès de moi mon cœur la retrouvoit.
Rêvant à ses vertus, enivré de ses charmes,
Je sentois dans mes yeux souvent rouler des larmes.
Dans les transports ardens qui venoient me saisir,
Je la nommois: son nom me faisoit tressaillir!
Absent, j'étois encor aux pieds de la cruelle,
Et je ne la fuyois que pour m'occuper d'elle.

M. DELAVAL, *gaiement.*

Et vous me choisissez pour votre confident?
Moi!

ALCESTE, *avec bonhomie.*

Vous.

M. DELAVAL.

Le rôle est neuf! je l'accepte pourtant.

ALCESTE.

Faites-moi réussir.

M. DELAVAL.

En vous servant j'aspire

Être tout à la fois ami tendre et bon père.,

Ça parlons :

ALCESTE,

Volontiers.

M. DELAVAL.

Êtes-vous aimé ?

ALCESTE.

Non.

M. DELAVAL.

Avez-vous dit un mot de déclaration ?

ALCESTE.

Non.

M. DELAVAL.

Mais vous soupirez ?

ALCESTE.

Point.

M. DELAVAL.

Vous cherchez à plaire ?

ALCESTE.

Je ne saurois...

M. DELAVAL.

Quoi !

ALCESTE.

Non, je suis franc et sincère ;

Je n'ai point le babil de nos jeunes amans.

J'aime, eh bien ! si je veux peindre mes sentimens,

Je demeure interdit, je tremble, je soupire,
Et quand j'ai soupiré; je n'ai plus rien à dire.

M. DELAVAL.

Quand on est amoureux, mon voisin, je conçoi...

ALCESTE, *brusquement.*

Je ne sais quel démon s'est emparé de moi!
Moi, l'ennemi juré de la nature humaine,
Je sens là, dans mon cœur, presque expirer la haine.
J'aime! mais en effet, aimerais-je? Grands Dieux!
Quel charme! quel prestige ont fasciné mes yeux?
Ursule a-t-elle seule opéré ce prodige?
A qui me plaindre! où fuir?

M. DELAVAL.

Le mal qui vous afflige
Doit faire, croyez-moi, votre bonheur un jour.
Comparez quelque temps la haine avec l'amour;
Votre cœur sur le choix ne balancera guère:
Il est si doux d'aimer!

ALCESTE, *ému.*

Eh bien! que faut-il faire?

M. DELAVAL.

Il faut vous dépouiller de vos préventions,
Et voir tous les objets tels que nous les voyons.
Louer le bien, laisser le mal dans le silence;
Pour les femmes surtout avoir de l'indulgence.
Songez que, pour cacher leurs foiblesses au jour,
Elles ont inventés le bandeau de l'amour.
Vous l'avez sur les yeux. Complaisant auprès d'elles,
Des grâces, de vertus, voyez-y les modèles;
Livrez-vous aux erreurs de cet enchantement,
Et rendez grâce au ciel de votre aveuglément,

Déridez-vous. Prenez un sourire agréable.
Vous voulez qu'on vous aime enfin : soyez aimable.

ALCESTE.

Je n'en ai pas l'esprit. Si vous vouliez m'aider?

M. DELAVAL, *gaiement.*

En quoi?

ALCESTE.

De vos avis daignez me seconder.

M. DELAVAL, *l'emmenant.*

Venez. Dans l'art de plaire, l'amour est un grand maître ;
Sous lui l'on est aimable aussitôt qu'on veut l'être.

(*Montrant Ursule qui paroît avec précaution.*)

Voici l'occasion.

ALCESTE, *troublé.*

Quoi! sitôt!... Sauvons-nous.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

URSULE, LE VIEILLARD *pauvre.*

URSULE.

ENTREZ, brave homme, entrez.

LE VIEILLARD. *hésitant.*

Je crains.

URSULE.

Rassurez-vous.

LE VIEILLARD.

Mademoiselle...

URSULE, *lui offrant un siége.*

Eh bien?

LE VIEILLARD.

Votre bonté m'accable.

L'état d'un malheureux...

URSULE, *s'asseyant près de lui.)*

Est toujours respectable.

Que vous m'intéressez! perdre ainsi tour à tour
Tous vos biens!...

LE VIEILLARD.

Ah! c'est peu; mais celle dont l'amour,
Celle dont la vertu m'attachoit à la vie.

URSULE.

Avec attendrissement.) *(avec intérêt)*

C'est-là le plus cruel!... Poursuivez, je vous prie.

LE VIEILLARD.

Après ce dernier coup, sans espoir, sans secours,
Embrassant mes enfans et tremblant pour leurs jours,
Les baignant tour à tour, dans ma douleur amère,
Des pleurs que je versois en songeant à leur mère.
Je suis venu chercher, dans ces paisibles lieux,
Un asile où le ciel daigne veiller sur eux.
De monsieur Delaval la sage bienfaisance,
Par d'utiles travaux soulage l'indigence.
Je connois ces travaux, j'y voulois être admis,
J'y destinois ma fille et l'aîné de mes fils.
Je me suis présenté chez le seigneur Alceste.

URSULE, *avec joie.*

Ah! vous avez bien fait.

LE VIEILLARD, *tristement.*

Hélas! mon sort funeste
Sans doute avec fureur me poursuit aujourd'hui;
Alceste, durement, m'a chassé de chez lui.

URSULE, *douloureusement.*

Alceste!

LE VIEILLARD.

Et sans m'entendre.

URSULE.

Hélas! est-il possible;

Vous me percez le cœur!

LE VIEILLARD.

Du coup le plus sensible
Il a percé le mien: je fuyois; à l'instant
Son valet suit mes pas, m'appelle et m'arrêtant,
» Tenez, voici, dit-il, sa bourse qu'il vous donne. »
» A votre maître allez reporter son aumône,
Lui dis-je: je venois, malgré ma pauvreté,
» Demander un service et non la charité. »
Grands Dieux! et c'est ainsi que l'orgueil nous accable!
Hélas! un malheureux est donc bien méprisable.

SCÈNE V.

URSULE, LE VIEILLARD, ALCESTE.

ALCESTE, *en entrant.*

(Voyant Ursule) *Voyant le vieillard.)*

AH! la voici... Que vois je!... Écoutons.

URSULE, *au vieillard.*

Connoissez
Celui qu'injustement ici vous accusez:
A la contagion, son âme inaccessible,
Est aux défauts d'autrui, peut-être trop sensible.

Les hommes l'ont trompé, son cœur est devenu
Sans doute un peu farouche à force de vertu.
(vivement.)
Mais il fait des heureux... il est digne de l'être ;
Vous l'aimerez. Je veux vous le faire connoître.
Il est tendre... un peu vif... Je sais que ce matin
Quand vous fûtes le voir il avoit du chagrin...
Enfin pardonnez-lui ; l'amitié vous en prie !

LE VIEILLARD.

Ah ! comment condamner ceux qu'elle justifie !

ALCESTE, *(s'avançant avec vivacité.)*

Eh bien ! faisons la paix. Oubliez mon humeur.
(Montrant Ursule.)
Je suis brusque, mais bon. Elle connoît mon cœur.
Acceptez ce présent. Sans ma fureur extrême,
J'aurois couru d'abord pour vous l'offrir moi-même ;
Mais j'étois !... pardonnez ; voilà comme je suis.
Enfin n'en parlons plus... Prenez.

LE VIEILLARD.

Je ne le puis,
Monsieur...

ALCESTE.

Quoi ! quand je vous en presse ?
Un présent blesse-t-il votre délicatesse ?

LE VIEILLARD, *avec dignité.*

Non pas ! mais je ferois un vol aux malheureux.
Si j'acceptois un don qui n'est fait que pour eux.
Vous n'avez pas, monsieur, entendu ma prière ;
Je puis pàr le travail adoucir ma misère,
Et pour en obtenir, je venois aujourd'hui
Chez monsieur Delaval implorer votre appui.

ALCESTE.

Certes! vous l'aurez; mais le droit de l'opulence,
Son bonheur est d'aider l'honorable indigence,
De l'accabler de bien. Pourquoi me privez-vous
Du droit le plus sacré, du plaisir le plus doux?
Cessez de me punir, et pat pitié, par grâce,
Acceptez....

LE VIEILLARD.

Excusez....

ALCESTE.

Que faut-il que je fasse
Pour vous fléchir? faut-il me mettre à vos genoux?

LE VIEILLARD, *(l'arrêtant.)*

Que faites-vous, monsieur!

URSULE, *(à part)*

Quelle âme!

ALCESTE, *(à Ursule.)*

Unissons-nous.
Parlez pour moi.

URSULE, *(au vieillard)*

Cédez!

LE VIEILLARD, *(hésitant, mais attendri.)*

Vous m'arrachez des larmes.

ALCESTE, *(montrant Ursule.)*

Elle a parlé, mon cher; il faut rendre les armes.

LE VIEILLARD, *(acceptant.)*

Ah! par quels sentimens puis-je acquitter jamais
Le prix que la noblesse ajoute à vos bienfaits!

ALCESTE.

Aimez-moi.

LE VIEILLARD, (*lui prenant la main.*)
Ah! monsieur.

URSULE.

Ma surprise est extrême;
Alceste, est-ce bien vous qui voulez qu'on vous aime.

ALCESTE, (*moitié à part.*)
Vous m'avez trop appris à sentir ce besoin.

URSULE, (*à part.*)
Mais... mais, aimeroit-il!....

ALCESTE, (*au vieillard.*)

Oui, je veux prendre soin
De vous, de vos enfans. Revenez, et j'espère
Dans une heure, au plus tard, terminer votre affaire.

URSULE.
Comptez aussi sur moi.

SCÈNE VI.

URSULE, ALCESTE.

ALCESTE.

Je conçois qu'à vos yeux,
Je dois en ce moment être bien odieux;
Mais n'attribuez pas à mon cœur, je vous prie,
Les funestes écarts de ma bizarrerie,
Sachez qu'auprès de vous il n'eût jamais aimé,
Si les mêmes vertus ne l'avoient animé.
Ah! si de vos appas mes maux étoient l'ouvrage,
Je verrois avec eux finir mon esclavage;
La beauté passe mais votre âme a des attraits
Dont le solide éclat ne passera jamais.

Ainsi je ne vois point de terme à ma souffrance.
Malgré vous, malgré moi, j'aime sans espérance,
D'apaiser les ardeurs dont je suis consumé,
De rompre mes liens, et surtout d'être aimé.

URSULE.

Vous me parlez, Alceste, une langue étrangère,
Ce langage sied mal à votre caractère;
Laissons là, croyez-moi, le style des amans.
Nous n'y connoissons rien; ainsi...

ALCESTE, (*avec dépit.*)

Je vous entends.
Pour exclure un amant moins aimable que tendre,
Perfide, votre cœur feint de ne pas l'entendre;
Et par ménagement cache sa cruauté,
Sous le voile innocent de l'ingénuité:
Grands dieux! et vous aussi vous savez l'art de feindre,
Ursule!..

URSULE.

De quoi donc avez-vous à vous plaindre?
Vous ai-je offensé?

ALCESTE, *avec ironie.*

Non, il le faut avouer.
De vos bontés pour moi j'ai lieu de me louer;
Vos tendres sentimens ont de quoi me confondre,
Et votre cœur au mien s'empresse de répondre...
Perfide! avec ces yeux, ce regard innocent,
Ce sourire ingénu, cet air intéressant,
De tromper mon amour auriez-vous bien l'audace?

URSULE.

Vous m'accusez! Eh bien! mettez-vous à ma place,
Que répondriez-vous?

ALCESTE.

Ce que je répondrois?

Je ne vous aime pas, monsieur; je ne saurois.

URSULE.

Autrement.

ALCESTE.

Autrement? je dirois: *Je vous aime.*

URSULE.

Mais...

ALCESTE.

Oui.

URSULE, *vivement.*

Des deux côtés vous donnez dans l'extrême,
Pour toute femme honnête il est un art heureux.
D'adoucir ses refus ainsi que ses aveux.

ALCESTE.

C'est par cet art cruel si chéri des coquettes,
Qu'on vous voit tous les jours étendre vos conquêtes,
Et que, nous amusant par mille espoirs flatteurs,
Vous grossissez la cour de vos adorateurs.
On ne s'y méprend plus. Du talent de séduire,
Chacun sait les détails: à l'un c'est un sourire,
A l'autre un mot. Tantôt on a de la froideur,
Tantôt de l'enjoûment et tantôt de l'humeur,
Résistons-nous? L'orgueil pour aggraver nos chaînes,
Appelle à son secours les vapeurs, les migraines,
Les nerfs. . que sais-je!.. et c'est à cet appas grossier
Que les hommes sont pris, et moi tout le premier.

URSULE.

Je ne connois point l'art d'apprêter un sourire.
Ma bouche dit toujours ce que mon cœur veut dire;

Et même en ce moment, si vous me connoissez,
Mon silence, monsieur, doit vous en dire assez.

ALCESTE, *avec transport.*

Si je vous croyois!... Mais je m'abuse peut-être,
Oui, pour me croire aimé, je sais trop me connoître,
J'avois au sentiment renoncé sans retour;
Je vous vis. Près de vous, je retrouvai l'amour;
Ah! s'il eût pu changer mon maudit caractère,
Mon âpreté sauvage et ma rudesse austère...
Mais moi-même j'ai beau vouloir me corriger,
Je retombe sans cesse et ne puis me changer.
Ursule, c'est à vous qu'appartient ce miracle.
L'amour dans ses projets ne connoît point d'obstacle.
Servez-vous du pouvoir que vous tenez de lui.
Mon cœur entre vos mains s'abandonne aujourd'hui.
Combattez ses erreurs, courbez, s'il est possible,
De ses préventions, la roideur inflexible,
Et faites par degrés céder, en le formant,
La haine à l'amitié, l'aigreur au sentiment.
Pour m'aider à sortir de ma misantropie,
Dirigez moi: soyez mon conseil, mon amie.
Donnez-moi votre humeur et votre égalité,
Et ce vernis charmant de la société.
Daignez m'en rappeler le ton, les convenances,
Et de mon caractere adoucir les nuances.
Enfin apprenez-moi, vous qui savez charmer,
Le secret d'être aimable... ou de ne point aimer.

URSULE.

Vous le voulez...

ALCESTE.

Daignez...

URSULE.

Je vais donc vous instruire,
Mais vous me promettez de vous laisser conduire,
Et de vous conformer en tout à mes leçons?

ALCESTE.

Je vous le jure!

URSULE.

Bien; en ce cas, commençons.

ALCESTE, *hésitant.*

A l'instant?

URSULE.

Oui. D'abord il faudra d'un sourire,
Accompagner toujours ce que vous voudrez dire.

ALCESTE.

Je ne pourrois jamais.

URSULE.

Si, regardez-moi... bien!
Un air ouvert... pas mal. Un peu plus de maintien.

ALCESTE, *d'un air gêné.*

Comment voulez-vous?

URSULE.

Là! vous êtes à merveille.
A tout ce qu'on dira vous prêterez l'oreille:
Vous approuverez tout...

ALCESTE, *l'interrompant.*

Quoi!

URSULE, *continuant.*

Sinon, sans aigreur,
Vous direz votre avis...

ALCESTE.

Soit.

URSULE.

De votre air boudeur,
Il faudra vous défaire, et même à la satire,
Vous prêter quelquefois.

ALCESTE, *vivement.*

Moi!

URSULE, *avec amitié et gaieté.*

Laissez-vous conduire.

ALCESTE, *avec impatience.*

Allons...

URSULE.

Il faut répondre aux plus minces propos.
Ainsi qu'aux ignorans, parler avec les sots.

ALCESTE.

Que leur dirai-je?

URSULE.

On peut contre eux, en compagnie,
Prendre les intérêts du beau temps, de la pluie.
Surtout au maître, il faut que vous applaudissiez.
S'il vous caresse, il faut que vous le caressiez.

ALCESTE, *avec contrainte.*

Ah! c'est trop exiger.

URSULE, *insistant.*

De plus, il faut encore,
Taire ce que l'on sait... savoir ce qu'on ignore.

ALCESTE, *brusquement.*

C'est-à-dire qu'il faut trahir la vérité,
Encenser la sottise et la fatuité,
Etudier à fond l'art de se contrefaire,
Et vingt fois chaque jour, changer de caractère.

S'il faut chez les humains cette mobilité,
Le ciel ne m'a point fait pour leur société.
Ainsi votre bonté ne sert qu'à me confondre.
Laissez un malheureux qui ne peut y répondre.

URSULE, *tendrement.*

Ah! de vos préjugés, le plus cruel de tous
Est celui que votre âme a conçu contre vous.
Pourquoi vous voir d'un œil aussi défavorable,
Et que vous manque-t-il pour être un homme aimable?
Vous vous trouvez, Alceste, à la fleur de vos ans.
Vous avez de l'esprit, du goût et des talens,
Un cœur fait pour aimer, une âme noble et pure.
Que demandez-vous donc encor à la nature?

ALCESTE.

Que vous connoissez bien le chemin de mon cœur,
Traîtresse! et par ces mots pleins d'art et de douceur,
Combien vous usurpez de pouvoir sur mon âme!

(*Ici M. Delaval cherchant Ursule, s'arrête au fond du théâtre.*

SCÈNE VII.

URSULE, ALCESTE, M. DELAVAL.

M. DELAVAL, *à part.*

L'ENTRETIEN paroît vif.

ALCESTE, *continuant.*

Si cependant, madame,
Grâces à vos leçons, (*à part.*) et grâces à l'amour,
Je faisois succéder, par un heureux retour,
Votre douceur affable à mon humeur sauvage:
M'aimeriez-vous?

URSULE, *timidement.*

On dit qu'on aime son ouvrage,
Et vous seriez le mien.

ALCESTE, *avec transport.*

Quoi! sérieusement.
Vous pourriez!...

(*il aperçoit M. Delaval qui approche.*)

Ah! monsieur, approuvez mon serment:
Je jure de la prendre en tout point pour modèle,
Et... d'être aimable enfin, si je suis aimé d'elle.

ALCESTE, *à Ursule.*

Prononcez donc!...

URSULE.

S'il faut, monsieur, que je réponde,
Je désire un mari qui soit fait pour le monde,
Et dont l'humeur affable et l'amabilité,
Assurent mon repos et ma félicité.
Je veux avoir surtout part à son indulgence.
Chacun a ses défauts; et j'espère d'avance,
Qu'il daignera souvent me pardonner les miens,
Afin de m'engager à supporter les siens.
Je consens que des champs il chérisse l'asile,
Mais je veux que l'hiver il retourne à la ville,
Au sein de ses amis.

ALCESTE.

Oui, j'y retournerai.

URSULE.

Qu'il y soit doux, affable.

ALCESTE.

Oh! je le deviendrai.

URSULE.

Qu'il me suive partout, même à la comédie,
Au Misantrope.

ALCESTE.

Soit.

URSULE.

Je prétends qu'il y rie.

ALCESTE.

J'y ferai mes efforts.

URSULE.

Qu'il vienne au bal.

ALCESTE.

J'irai.

URSULE.

J'exige qu'il y danse.

ALCESTE, *avec effort.*

Allons!... j'y danserai.

M. DELAVAL.

Eh bien! ma fille.

URSULE, *avec embarras.*

Eh bien, mon père... (*bas.*) la décence
Doit donner au desir l'air de l'obéissance:
Ordonnez.

M. DELAVAL.

Mon enfant, il faut faire un heureux;
Tu rougis! donnez moi votre main tous les deux.
(*Il les unit.*)

URSULE.

Puissé-je vous convaincre, Alceste, par vous-même,
Que l'homme n'est heureux que par l'objet qu'il aime.

ALCESTE, *avec transport.*

(*à M. Delaval.*)

Je l'éprouve déjà. Mon ami prenez part
A mon bonheur. (*à Ursule.*) Et vous!...
(*Il lui baise la main, Blonzac paroît.*)

SCÈNE VIII, ET DERNIÈRE.

M. DELAVAL, URSULE, ALCESTE, BLONZAC.

(*) (*Le vieillard paroît au fond du théâtre.*)

BLONZAC, *en entrant.*

Ah! j'arrive un peu tard.
J'espérois bien ici jouer le premier rôle.
Je n'ai que le second... allons, je m'en console,
(*à Alceste.*)
Et suis trop votre ami pour en être jaloux;
Je vous cède mes droits, mon cher; embrassons-nous.

ALCESTE, *reculant.*

Mais ce compliment-là, monsieur, est-il sincère?

BLONZAC.

Doutez-vous?..

URSULE, *bas à Alceste.*

Embrassez toujours.

ALCESTE, *bas à Ursule.*

C'est pour vous plaire.

URSULE, *avec amitié.*

Obéissez.

(*Ils s'embrassent.*)

BLONZAC.

Eh donc! vous voilà comme moi,
Changé du blanc au noir. Faisons la paix: ma foi
Convenez que l'humeur de la Misantropie,
Ne peut tenir long-temps contre femme jolie,
Ni contre les honneurs d'un bon gouvernement.

ALCESTE, *avec fermeté.*

Oui, je m'étois trompé. Je conviens franchement,

(*) Aux représentations le vieillard ne paroît plus.

Que souvent l'intérêt est père de la haine,
Mais que vers l'amitié la raison nous ramène;
Que, si l'homme n'est point parfait, chaque défaut
Doit être vu chez lui comme une ombre au tableau;
Qu'il n'a pas été fait pour haïr son semblable,
Que l'amour rend heureux, la haine misérable,
Qu'il faut aimer enfin; et je me fais honneur,
Puisque j'ouvre les yeux, d'avouer mon erreur. (*)

(*à Blonzac.*) (*à M. Delaval.*)

Aimons nous à jamais, vous, vous et votre fille...

(*Apercevant le vieillard.*)

Approchez, bon vieillard, soyez de la famille.

(*Il le leur présente.*)

Dévoués aux vertus de la société,
Mes amis, exerçons d'abord l'humanité,
Vengeons la probité des coups de l'indigence.

LE VIEILLARD, *à Alceste.*

Comment puis-je acquitter!...

ALCESTE, *prenant la main d'Ursule.*

Voici ma récompense.

(*) Les comédiens finissent par ce vers, et je crois qu'ils ont raison.

FIN.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CATALOGUE
DES LIVRES DE FONDS
OU EN NOMBRE
QU'ON TROUVE CHEZ A. PLUCHART,
À BRUNSWICK.

Adalbert et Mélanie, par S** C**, Auteur des Enfans des Vosges, et un des ci-devants collobarateurs au Spectateur du Nord. Nouvelle Edition. 2 vol. in 12. 1 rthl.

Amélie Mansfield, par Madame ***, Auteur de Claire d'Albe et de Malvina. Nouvelle Édition. 4 vol. in 18 1 rthl. 12 ggr.

Archives littéraires de l'Europe, ou mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie. Première année à 6 rthl. par abonnement.

La religion vengée, poeme en dix chants. Ouvrage Posthume de S. E. M. le Cardinal de Bernis 18 ggr.

LE MALHEUR ET LA PITIÉ, par DELILLE,
8vo. 18, — 20 ggr. — 1 rthl. 12 ggr. — et 4 rthl.
4to. 18 ggr — 1 rthl. 12 ggr. — 3 rthl. — 6 rthl.

L'ÉNÉIDE, traduite en vers français, avec des remarques sur les principales beautés du texte. 2 vol. in-12., papier ord. 2 rthl.
—— fin 3 ——

Lycée, ou Cours de littérature, par Laharpe, vol. 19, 20 et 21. in-12. 3 rthl.

Nouvelles Anecdotes suisses, 2 vol. 8vo. 1 rthl. 8 ggr.

Pouvoir Législatif sous Charlemagne. Par M. Bonnaire de Pronville, 2 vol. 1 rthl. 12 ggr.

BROCHURES DE THÉÂTRE SEPAREES.

b ℋ.

Abbé (l') de l'Epée, comédie historique, en cinq actes et en prose, par Bouilly . . . 8

Abellino, le grand Bandit, ou l'homme à trois visages, Drame en trois actes, en prose et à grand spectacle, par Guilbert Pixérécourt 6

Adolphe et Clara, ou les deux prisonniers, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes, de Marsollier 6

Amans (les) Prothée, ou qui compte sans son hôte, compte deux fois; proverbe en un acte, en prose, mêlé de vaudevilles, par Patrat. . . . 6

Anacréon chez Polycrate, opéra en trois actes, de Guy 6

Auberge (d') en auberge, ou les préventions, comédie en trois actes, mêlée de chants, par Dupaty . 6

Boucle (la) de cheveux, opéra en un acte, par d'Hoffmann, musique de Dalayrac . . . 3

Calife (le) de Bagdad, opéra en un acte, de St.-Just 6

Caroline, ou le tableau, comédie en un acte, en vers, par F. Roger 4

Chapitre (le) second, opéra comique en un acte, par M. E. Dupaty, musique de Mr. Solié . . 6

Didon, tragédie-lyrique, en trois actes, de Marmontel 4

Duc (le) de Monmouth, comédie-héroique, en trois actes et en prose 6

Folie (une), comédie en deux actes, mêlée de chants, de Bouilly 8

Forêt (la) de Sicile, drame lyrique, en deux actes et en prose, par Pixérécourt 4

Génie (le) Asouf, ou les deux coffrets. féerie mélo dramatique, en deux actes et en prose, mêlés de pantomime, chants et danses, de Cuvelier . . 5

Grand (le) deuil, opéra-bouffon, par les c. J.-B. Vial et C.-G. Etienne, musique du cit. H. Berton, Membre du Conservatoire de musique de France . . 4

Heureusement, comédie en un acte et en vers, par Rochon de Chabannes 4

Il faut un état, ou la revue de l'an six, proverbe en un acte en prose et en vaudevilles, par Leger, Chazet et Buhan 6

Iphigénie en Aulide, tragédie-opéra en trois actes . 3

Juge (le) bienfaisant, comédie en trois actes et en prose, par Puységur 6

Lodoiska, opéra en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes, par de Jaure, musique de Kreutzer . 4

Matinée (la) et la Veillée villageoises, ou le Sabot Perdu, divertissement en deux actes et en vaudevilles, par de Piis et Barré 6

Misantropie et repentir, drame en cinq actes, en prose, traduit de l'allemand de Kotzebue, par Bursay . 6

Oedipe à Colone, opéra en trois actes, par Guillard 3

Opéra (l') comique, opéra comique en un acte, en prose, mêlé d'ariettes, par J. Ségur . . 3

Orphée et Euridice, tragédie-opéra en trois actes, par de Moline, musique de Gluck . . 4

Paméla, ou la vertu récompensée, comédie en cinq actes en vers, par François de Neufchâteau . 8

Phénix, ou l'isle des vieilles, comédie féerie en quatre actes, mêlée de chants, pantomime, combats et danses, par J. G. A. Cuvelier . . . 4

Prétendus (les), grand opéra en un acte . . 4

Projets (les) de mariage, ou les deux militaires, comédie en un acte et en prose, par Duval . 6

Rivaux (les) d'eux-mêmes, comédie en un acte et en prose, par Pigault-Le Brun 5

bz.

Soliman second, comédie en trois actes et en vers, par Favart 4

Sophie de Brabant, opéra héroï-comique en deux actes, par Mdme Aurore Bursay, directrice du spectacle français de Brunswick, avec musique 12

Tableau (le) des Sabines, vaudeville en un acte, par Jouy, Longchamp et Dieu-la-Foy . . . 6

Tante (ma) Aurore, ou le roman impromptu, opéra bouffon en deux actes 6

Tarare, grand opéra en cinq actes, de Beaumarchais 6

Trésor (le) supposé, ou le danger d'écouter aux portes, opéra en un acte et en prose, par Hoffmann, mise en musique par Méhul 6

Victor, ou l'enfant de la forêt, drame en trois actes, en prose et à grand spectacle, par Guilbert Pixérécourt 6

Zoraïme et Zulnar, opéra en trois actes, par Saint-Just 4

